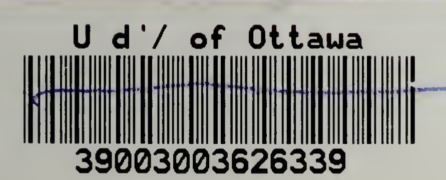


ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SIR WALTER SCOTT.

TOME QUATORZIÈME.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.



A. Desenne del. W. Ensom sc.

GUY MANNERING.

LE THÈME DE NATIVITÉ.

T. XIV. Ch. IV.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SIR WALTER SCOTT

TOME XIV.

GUY MANNERING



Tony Johannot del et sc.

PARIS,
CHARLES GOSSELIN & A. SAUTELET & C°
MD CCC XXVI

GUY MANNERING,

OU

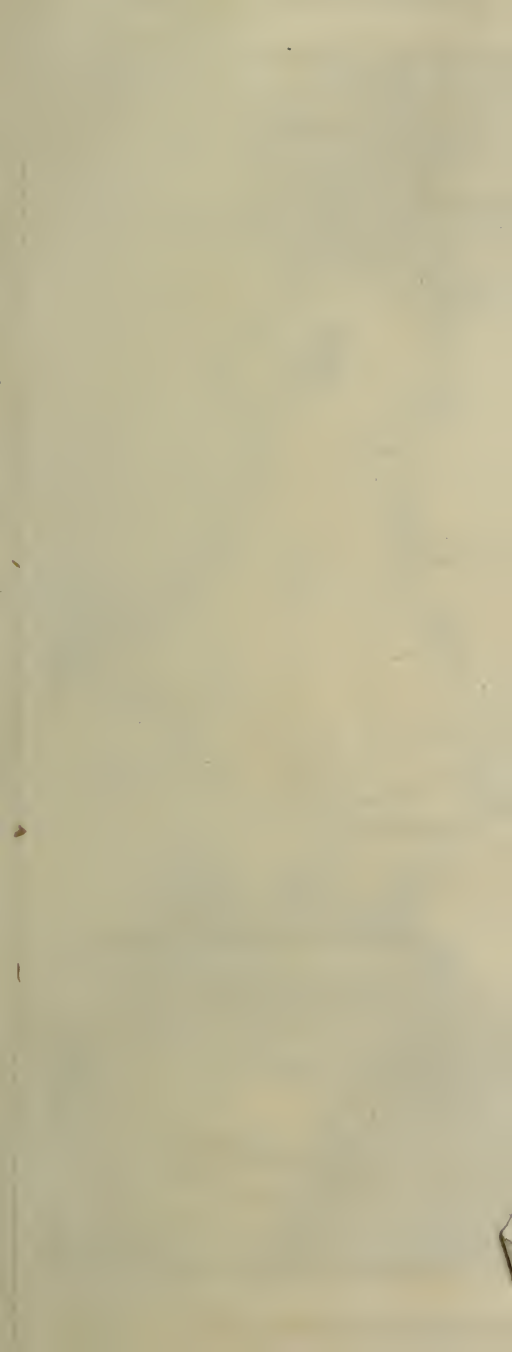
L'ASTROLOGUE.

(Guy Mannering, or the Astrologer.)

TOME PREMIER.

« On dit que certains mots ou signes merveilleux
» Évoquent les esprits à l'heure planétaire.
» Mais fasse qui voudra ce métier dangereux :
» Quant à moi, je l'avoue, il ne me tente guère. »

LE LAI DU DERNIER MENESTREL.





Gravé par Pierre Tardieu

GUY MANNERING,

OU

L'ASTROLOGUE.

(Guy Mannering, or the Astrologer.)

CHAPITRE PREMIER.

« Il ne put nier que, lorsqu'il jeta les yeux sur l'affreux pays qui l'entourait, lorsqu'il ne vit de toutes parts que des champs stériles, des arbres dépouillés de feuillage, des rochers couverts d'épais brouillards, des plaines inondées, il se laissa gagner par la mélancolie, et il aurait bien désiré se trouver tranquille chez lui. »

Voyage de Will. Marvel. Le Fainéant, n. 49.

On était aux premiers jours de novembre 17 — ; un jeune Anglais, qui venait de finir ses études à l'université d'Oxford, employa ses premiers instans de liberté à visiter une partie du nord de la Grande-Bretagne. La curiosité lui fit prolonger son voyage jusque sur les

frontières de la contrée qu'on peut appeler la sœur de l'Angleterre. Il avait visité le matin les ruines d'un monastère dans le comté de Dumfries, et consacré la plus grande partie du jour à les dessiner sous divers points de vue, de sorte que lorsqu'il monta à cheval pour continuer son voyage, le sombre crépuscule de cette saison était déjà survenu.

Il avait à traverser d'immenses plaines de noire bruyère qui s'étendaient de tous côtés jusqu'à la distance de plusieurs milles. Quelques éminences s'élevaient çà et là sur leur surface comme autant d'îles, et la vue découvrait aussi tantôt quelques petits champs de blé dont les épis, même à cette époque, n'étaient pas encore parvenus à leur maturité, tantôt une chaumière ou une petite ferme ombragée par un ou deux saules, et entourée de touffes de sureau. Ces demeures isolées communiquaient ensemble par des sentiers tracés à travers la bruyère, et qui étaient impraticables pour tout autre qu'un habitant du pays. La route publique était cependant assez commode; et le désagrément d'être surpris par la nuit n'entraînait aucun danger; mais il n'est pas amusant de voyager seul, dans l'obscurité, à travers un pays inconnu, et si l'imagination est quelquefois portée à devenir sombre, ce doit être dans une situation semblable à celle où se trouvait Mannering.

A mesure que le jour baissait, le pays paraissait de plus en plus noir. Notre voyageur ne manquait pas de demander à tous ceux qu'il rencontrait s'il était encore bien éloigné de Kippletringan, village où il avait dessein de passer la nuit. La réponse ordinaire à ses questions était une sorte de contre-interrogation,— D'où venait-il? Tant que la clarté fut suffisante pour que son air et ses

habits fissent reconnaître en lui un *gentleman*, ces réponses singulières étaient dans la forme d'une supposition : — Milord a sûrement été à l'ancienne abbaye d'Holycross ? beaucoup de *gentlemen* anglais vont la voir ; ou : — Votre Honneur vient sans doute du château de Pouderloupat. Mais quand on ne distingua plus que sa voix, les questions prirent une autre tournure : — Et que faites-vous à une telle heure sur un chemin comme celui-ci ? ou : — Vous n'êtes donc pas de ce pays, l'ami ? Obtenait-il quelques réponses directes, il était impossible de les concilier entre elles, et elles ne lui apprenaient rien de ce qu'il voulait savoir. D'abord Kippletringan était éloigné *d'un bon bout de chemin* (*a gay bit*), ensuite le *bon bout de chemin* était fixé avec plus d'exactitude à *peut-être trois milles* (*ablins three mile*) ; l'instant d'après les trois milles se réduisaient à *un mille et un petit bout*, qui bientôt finissaient par devenir *quatre milles ou environ*. Enfin la voix d'une femme, après avoir fait taire un enfant qui pleurait et qu'elle portait dans ses bras, assura Guy Mannering qu'il y avait encore bien loin jusqu'à Kippletringan, et que le chemin n'était pas bon pour les voyageurs à pied. Le pauvre cheval sur lequel Mannering était monté pensait sans doute que le chemin n'était pas meilleur pour lui que pour la femme qui venait de parler. Il commençait à ralentir son pas, ne répondait aux coups d'éperons que par une sorte de gémissement, et bronchait à chaque pierre qu'il rencontrait, et dont, par parenthèse, la route était remplie.

Mannering commençait à s'impatienter. Parfois, en apercevant une lumière, il concevait l'espoir trompeur qu'il touchait à la fin de sa route ; mais quand il s'en était approché, il voyait qu'elle venait d'une de ces fermes

situées au milieu des fondrières. Enfin, pour compléter son embarras, il arriva dans un endroit où la route se divisait en deux. Si l'obscurité n'eût pas été aussi profonde, il aurait cherché à déchiffrer les restes d'une inscription placée sur un poteau pour indiquer le chemin; mais il n'en aurait pas été mieux instruit, car, suivant la louable coutume de l'Écosse, ces inscriptions ne sont pas plus tôt placées qu'on les efface. Notre voyageur fut donc obligé, comme les anciens chevaliers errans, de s'en rapporter à la sagacité de son cheval, qui prit sans hésiter le chemin à gauche, et qui, doublant alors la vitesse de son pas, donna à son maître l'espoir que son instinct lui faisait sentir l'écurie dont il avait besoin. Cet espoir ne se réalisa pourtant pas très-promptement, et Mannering, à qui son impatience faisait paraître chaque stade triple, commençait à croire que Kippletringan s'éloignait de lui à mesure qu'il avançait.

Le ciel était couvert, quoique de temps en temps les étoiles fissent briller une clarté douteuse. Rien n'interrompait le silence qui régnait autour de lui que le cri du butor des fondrières, espèce de héron qui mugit comme le taureau, et les soupirs du vent à travers le marécage, auxquels se joignait la voix lointaine de l'Océan, dont le voyageur semblait s'approcher de plus en plus. Cette dernière circonstance n'était pas très-rassurante. Beaucoup de routes dans ce pays côtoient la mer, et sont sujettes à être couvertes par la marée, qui s'élève à une très-grande hauteur, et qui s'avance avec rapidité. D'autres sont coupées par des criques et des anses qu'on ne peut traverser sans danger qu'à la marée basse. Or comment un voyageur ne connaissant pas le pays, et

montant un cheval fatigué, pouvait-il dans une telle obscurité éviter ce double danger? Mannering résolut donc de s'arrêter à la première habitation qu'il rencontrerait, et d'y passer la nuit, s'il ne pouvait y trouver un guide pour le conduire au fatal village de Kippletringan.

Une pauvre chaumière lui fournit enfin le moyen d'exécuter ce projet. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il en trouva la porte. Il y frappa, et pendant quelque temps n'entendit pour toute réponse qu'un duo entre un chien de basse-cour qui aboyait, et une femme qui hurlait pour le faire taire. La voix humaine parvint par degrés à prendre le dessus, et les aboiemens du chien étant descendus en un instant des accens de la colère à ceux de la plainte, il est probable que ce ne fut pas seulement la force des poumons qui assura la victoire à sa maîtresse.

— Au diable ton gosier! Ce sont les premiers mots articulés qu'entendit notre voyageur; — ne me laisseras-tu pas savoir ce que l'on veut, avec tes aboiemens?

— Suis-je loin de Kippletringan, ma bonne dame?

— De Kippletringan!!! répéta une voix de femme d'un ton d'étonnement que nous ne pouvons exprimer que par trois points d'admiration; oh! vous auriez pu aller *eassel* à Kippletringan? A présent il faut que vous retourniez jusqu'au Whaap, du Whaap vous gagnerez Ballenloan, et alors.....

— Cela est impossible, ma bonne dame, mon cheval tombe de fatigue. Ne pouvez-vous me donner à loger pour cette nuit?

— Oh! mon Dieu, non. Je suis seule, James est allé à la foire de Drumshourloch vendre ses moutons de

l'année; il s'agirait pour moi de la vie, que je n'ouvrirais pas la porte à un de ces gens qui courent les champs.

— Mais que ferai-je donc, bonne dame? je ne peux pas rester toute la nuit sur la route.

— En vérité, je n'en sais rien, à moins que vous ne vouliez aller jusqu'à la *place*. On vous y recevra sans s'inquiéter si vous êtes un noble ou un simple (1).

— Oui, assez simple pour courir les champs au milieu de la nuit! pensa Mannering, qui ignorait le sens de la phrase. Mais comment pourrai-je trouver cette *place* comme vous l'appelez?

—Vous prendrez *wessel* au bout du *loan,* et faites bien attention au grand trou.

—Oh! si vous me parlez encore d'*eassel* et de *wessel*(2), je suis perdu! — N'y a-t-il personne pour me guider à cette *place*? je prétends le payer généreusement.

Le mot *payer* fit l'effet d'un talisman.

— Eh bien! Jack, cria la voix femelle, as-tu pris racine dans ton lit, tandis que voilà un seigneur qui a be-

(1) Dans son langage l'Écossaise appelle *a simple* un simple roturier. — Éd.

(2) Pour bien entrer dans l'étonnement de Guy Mannering, il faut que le lecteur partage d'abord son embarras; les Anglais eux-mêmes y sont réduits, et c'est ici un des passages qui prouvent l'utilité des notes et d'un glossaire. La femme de la chaumière se sert de mots écossais que l'oreille du héros entend pour la première fois; *eassel* et *wessel* répondent aux mots *easely* et *wesely*: *aisément* et *prudemment*. *Place* signifie manoir ou château: dans plusieurs comtés de la Grande-Bretagne ce nom fait même partie inhérente du nom d'un château, au lieu de *hall*. Ainsi, par exemple, Ellangowan-place, Cumnor-*hall*, etc., château ou manoir d'Ellengowan, château ou manoir de Cumnor. — Éd.

soin qu'on le conduise à la *place*? Allons donc, paresseux, lève-toi vite, et conduis-le par le grand *loaning* (1). Oh! il vous montrera bien le chemin, et je vous réponds que vous serez bien reçu. Jamais on n'y a refusé la porte à personne, et vous arriverez dans le bon moment, car le domestique du laird, non pas son valet de chambre, mais un autre, a passé par ici ce soir pour aller chercher la sage-femme, et il ne s'est arrêté tout juste que le temps de boire deux pintes de *tippenny* (2) pour nous dire que milady sentait les premières douleurs.

— L'arrivée d'un étranger dans un pareil instant leur sera peut-être désagréable?

— Oh! ne vous inquiétez pas, le château est grand, et l'accouchement d'une femme est un bon moment pour le mari.

Pendant ce temps Jack avait trouvé le moyen de se couvrir d'une casaque en lambeaux, et de passer une paire de culottes encore plus vieilles; il sortit de la maison. C'était un grand lourdaud de garçon d'environ douze ans, aux cheveux blancs (3), aux jambes nues; tel il parut aux yeux de Guy Mannering, grace à la clarté d'une veilleuse que sa mère, à demi nue, tenait de ma-

(1) On appelle *loan* ou *loaning* une espèce de place découverte, près du village ou de la ferme, où l'on trait les vaches au retour du pâturage : *loan* signifie aussi un chemin qui sépare deux champs. — Éd.

(2) *Tip* ou *tippeny* pour *two pence* (2 sous.) On appelle ainsi une bière d'Écosse qui se vendait deux sous la bouteille avant que les droits eussent été plus que doublés. — Éd.

(3) Couleur caractéristique des cheveux de ces enfans exposés sans cesse en Écosse aux intempéries de l'air. — Éd.

nière à jeter un coup d'œil sur l'étranger sans se montrer tout-à-fait elle-même. Jack prit sur la gauche en sortant de la maison, tirant le cheval de Mannering par la bride, et le conduisant avec assez d'adresse dans l'étroit sentier qui régnait le long du redoutable trou à fumier, dont le voisinage se faisait sentir de plus d'une manière. Il traîna alors le cheval éreinté dans un mauvais chemin pierreux, ensuite dans un champ labouré, ouvrit un *slap* (1), comme il le dit, en faisant tomber une portion de mur en pierres superposées sans ciment; fit passer par la brèche l'animal docile; et enfin le fit entrer par un guichet dans un endroit qui ressemblait à une avenue, quoiqu'il y manquât un grand nombre des arbres qui auraient dû la garnir. On entendait alors très-distinctement le bruit des vagues de l'Océan qui paraissait très-voisin; et les rayons de la lune, qui commençait à paraître sur l'horizon, frappaient sur un bâtiment considérable, flanqué de tours, mais qui ne paraissait presque qu'un amas de ruines.

Cette vue ne flatta pas l'imagination de Mannering.

— Mon petit ami, dit-il à son guide, ce n'est pas un manoir que je vois. C'est une ruine.

— C'est pourtant là qu'ont demeuré long-temps les lairds du pays. C'est la vieille *place* d'Ellangowan. Il y revient des esprits. Mais que cela ne vous effraie pas, je n'en ai vu jamais un seul. D'ailleurs nous sommes presque à la porte de la nouvelle *place*.

En effet, laissant les ruines sur la droite, le guide de notre voyageur le conduisit en peu d'instans à une petite maison construite à la moderne, à la porte de laquelle

(1) Un passage. — Tr.

il frappa de manière à annoncer une visite d'importance (1). Mannering dit au domestique quel était le motif qui l'amenait. Le maître de la maison, l'ayant entendu d'un salon voisin où il se trouvait, se présenta sur-le-champ, et lui dit qu'il était le bienvenu au château d'Ellangowan. L'enfant, très-satisfait d'une demi-couronne qu'il reçut, s'en retourna dans sa chaumière; le cheval fatigué fut conduit à l'écurie, et Mannering se trouva devant une table sur laquelle était servi un souper confortable : l'appétit que lui avait donné le froid le lui fit trouver excellent.

(1) La manière de frapper à la porte annonce en Angleterre la qualité de celui qui frappe. Un domestique, un commissionnaire, un ouvrier, ne frappe qu'un coup. Le facteur de la poste aux lettres en frappe deux. Trois coups annoncent un ami, un égal; mais un personnage considérable arrive-t-il en équipage, ses valets frappent à coups redoublés. — Tr.

CHAPITRE II.

« On vit de race en race
» Diminuer les biens dont je suis héritier :
» C'est la lune qui passe en son dernier quartier. »

SHAKSPEARE. *Henry IV*, *partie* 1.

La compagnie rassemblée dans le salon du château d'Ellangowan ne se composait que du laird lui-même, et d'un homme que Mannering put prendre pour le maître d'école du village ou pour le clerc du ministre; car son extérieur était trop mesquin pour supposer que ce fût le ministre lui-même qui se trouvât ainsi en visite chez le laird.

Le laird était une de ces personnes du second rang que l'on trouve assez fréquemment dans une propriété rurale. Fielding a décrit une classe comme *feras consu-*

mere nati (1); mais l'amour de la chasse annonce dans l'ame une activité qui avait tout-à-fait abandonné M. Bertram, si jamais il en avait été doué. Une espèce de bonhomie insouciante formait le caractère distinctif de ses traits, qui étaient plutôt agréables que rebutans, et on lisait sur sa physionomie la preuve de l'inactivité à laquelle toute sa vie avait été consacrée. Tandis qu'il fait un long discours à Mannering sur l'avantage et l'utilité d'envelopper ses bottes avec de la paille pour monter à cheval quand il fait froid, je vais donner au lecteur un aperçu de sa famille et de son caractère.

Godefroi Bertram d'Ellangowan, comme beaucoup de lairds de ce temps, avait hérité d'une longue généalogie et de revenus très-courts. La liste de ses ancêtres remontait si haut qu'elle se perdait dans le siècle barbare de l'indépendance galwégienne (2). Son arbre généalogique, outre les noms chrétiens des Godefroy, des Gilbert, des Denis, des Roland, fameux du temps des croisades, portait encore des fruits païens d'un âge bien plus reculé, les noms des Arth, des Knarth, des Donagild et des Hanlon. Il est très-vrai qu'ils avaient été

(1) C'est-à-dire a décrit une classe d'hommes *destinée spécialement à dévorer le gibier*. L'auteur fait ici allusion au personnage si vrai et si plaisant de Western, le type des squires anglais; la chasse est chez le squire Western une passion : lorsqu'il poursuit sa fille qu'il croit enlevée par Tom-Jones, le bruit d'une meute lui fait oublier le but de son voyage : l'instinct du chasseur l'emporte sur l'inquiétude du père. — ÉD.

(2) La province de Galloway comprenait les comtés de Wighton, Dumfries, et Kirkudbright. On croit que cette province fut peuplée dans l'origine par une colonie d'Irlandais du comté de Galway, qui y conservèrent long-temps leurs lois, leurs mœurs, et leur indépendance. — ÉD.

autrefois possesseurs d'un domaine très-étendu, et chefs d'une tribu nombreuse appelée Mac-Dingawaie (1), mais ils avaient depuis ce temps adopté le surnom normand de Bertram. Ils avaient fait la guerre, excité des révoltes; avaient été vainqueurs, vaincus, pendus, décapités, pendant bien des siècles, comme cela convenait alors à une famille d'importance. Mais ils avaient insensiblement perdu de leur grandeur, et, après avoir été des chefs de partis et de conspirations, les Mac-Dingawaies d'Ellangowan avaient fini par ne plus être que des complices subordonnés. Ce fut dans le cours du dix-septième siècle qu'ils firent leurs plus funestes preuves en ce genre, alors que leur mauvais génie leur inspira un esprit de contradiction qui les mit toujours en opposition avec le parti dominant. Ils suivirent une conduite diamétralement opposée à celle du fameux ministre de Bray; ils s'attachèrent au parti le plus faible avec le même zèle que ce digne ecclésiastique au parti le plus fort; et, comme lui, ils reçurent leur récompense (2).

Allan Bertram d'Ellangowan, qui florissait *in tempore*

(1) Le mot Mac (fils de) est commun aux Irlandais et aux Highlanders. — Éd.

(2) L'histoire du vicaire de Bray est devenue proverbiale en Angleterre. De notre temps ce bon vicaire aurait figuré dans le *Dictionnaire des Girouettes* avec tel administrateur qui depuis 89 est resté en place, pendant la république, l'empire, la restauration, les cent jours, et sous tous les ministères. Bray est une paroisse située sur la Tamise dans le Berkshire. Le vicaire en question vivait sous Henry VIII et ses trois successeurs; il changea quatre fois de religion, étant tour à tour papiste et protestant : il tenait, avant tout, à être vicaire de Bray. Sa fidélité à sa place est le sujet d'une chanson populaire. — Éd.

Caroli primi (1), fut, dit mon auteur, sir Robert Douglas, dans son *Scottish Baronetage* (2) (voyez le mot ELLOGAWAN), un loyaliste inébranlable, plein de zèle pour la cause de Sa Majesté. Il s'unit avec le célèbre marquis de Montrose et d'autres patriotes fidèles, et fit comme eux de grands sacrifices. Il eut l'honneur d'être nommé chevalier par Sa Majesté; il fut condamné, en 1642, au séquestre de ses biens par le parlement, comme *malignant;* et de nouveau, en 1648, comme *resolutioner* (3). Ces deux fausses épithètes de malignant et resolutioner coûtèrent au malheureux sir Allan la moitié de ses biens patrimoniaux.

Son fils Denis Bertram épousa la fille d'un fanatique en dignité qui avait place au conseil d'état, et qui sauva par-là la seconde moitié des biens de sa famille. Mais son malheureux destin voulut qu'en devenant amoureux de la belle qu'il épousa, il le devînt aussi de ses principes. Voici le portrait qu'en fait le même auteur :

(1) Du temps de Charles Ier.

(2) *Catalogue historique et héraldique des baronnets d'Écosse*, par sir James Douglas. — ÉD.

(3) *Malignant* et *resolutioner*. Plus nous nous familiarisons avec les ouvrages de sir Walter Scott, moins nous osons *franciser* des mots de parti et des expressions toutes locales, et par conséquent intraduisibles. Un *malignant* (malicieux, malveillant) de 1642 était un partisan de la monarchie et de l'anglicanisme; vers l'année 1648, les presbytériens écossais se divisèrent en *resolutioner* et *remonstrators*. Les premiers étaient ceux qui faisaient cause commune avec les royalistes contre Cromwell; les seconds, ceux qui refusaient d'accepter le secours des *malignants* ou cavaliers. *Malignant* et *resolutioner* sont des mots consacrés en histoire et intraduisibles, comme *Whig* et *Tory*. Voyez dans *Waverley* la note du tome Ier, pag. 14. — ÉD.

— C'était un homme plein de talens et de courage; aussi fut-il choisi par la noblesse des comtés de l'Ouest pour être un des gentilshommes chargés de porter leurs griefs au conseil privé de Charles II, en 1678, au sujet des déprédations de l'armée highlandaise (1). Ce dévouement patriotique le fit condamner à une amende qu'il ne put payer qu'en engageant la moitié de la succession de son père. Il aurait pu remédier à cette perte par une sévère économie; mais, lorsqu'Argyle (2) leva l'étendard de la rébellion, Denis Bertram fut suspect au gouvernement; il fut arrêté, enfermé dans le château de Dunnotar sur la côte de Mearns, et se brisa la tête en voulant s'échapper de cette prison, où il était détenu avec environ quatre-vingts personnes qui partageaient ses opinions. Ceux à qui la moitié de ses biens était engagée prirent possession, et les biens de la famille furent encore une fois diminués de moitié.

Donohoe Bertram, avec un nom et un caractère un peu irlandais, succéda aux propriétés diminuées des Ellangowan. Il commença par chasser de chez lui le révérend Aaron Macbriar, chapelain de sa mère, avec qui il avait eu, dit-on, une querelle relativement aux bonnes graces de la vachère. Il ne passait pas un jour sans s'enivrer en buvant à la santé du roi, du conseil d'état et des évêques; ne cessait de célébrer des orgies avec le laird de Lagg, Théophile Oglethorpe, et sir James Turner; enfin il monta son cheval gris, et rejoignit l'armée de Clavers (3) à Killie-Krankie. Dans une escar-

(1) En 1698 Lauderlale avait fait venir six mille montagnards dans la basse Écosse. — Éd.

(2) Celui qui fut décapité en 1685. — Éd.

(3) Claverhouse. — Éd.

mouche près de Dunkeld, en 1689, il fut ajusté et tué par un caméronien qui avait chargé son fusil avec un bouton d'argent, parce qu'on disait que le diable avait rendu son corps à l'épreuve du fer et du plomb. On voit encore son tombeau, qu'on appelle — le tombeau du mauvais laird.

Son fils Lewis eut plus de prudence qu'on n'en avait ordinairement dans sa famille. Il s'appliqua à conserver les biens qui lui restaient, car les excès de Donohoe y avaient fait une brèche aussi-bien que les confiscations et les amendes. Il ne put à la vérité échapper à la fatalité qui semblait forcer les seigneurs d'Ellangowan à se mêler des affaires politiques; mais, avant d'aller dehors (1) avec lord Kenmore, en 1715, il eut soin de mettre ses biens en fidéicommis, afin de les soustraire aux amendes et à la confiscation, dans le cas où le comte de Mar ne pourrait venir à bout de renverser la dynastie protestante; mais, — Scylla et Charybde. — Un mot suffit au sage. Il ne sauva ses biens que par un procès qui subdivisa encore les propriétés des Ellangowan. C'était cependant un homme qui savait prendre son parti. Il vendit une portion des biens qui lui restaient, évacua le vieux château qui tombait en ruines, et où sa famille avait vécu (dit un vieux fermier) comme un rat dans un vieux grenier; il employa une partie de ses vénérables débris à bâtir une petite maison élevée de trois étages, ayant deux fenêtres de chaque côté, une porte au milieu, et des vues de tous les côtés. C'était la nouvelle *place* d'Ellangowan où nous avons laissé notre héros s'amusant peut-être un peu plus que nos lecteurs,

(1) *To go out :* c'était l'expression délicate pour dire qu'on avait pris parti pour le Prétendant. — ÉD.

et c'est là que Louis Bertram s'était retiré la tête pleine de projets pour rétablir la fortune de sa famille. Il fit valoir ses terres par lui-même, en prit d'autres à rente des propriétaires voisins, acheta et vendit des bestiaux, courut les foires et les marchés, se livra aux spéculations, enfin s'évertua de manière à tenir toujours le besoin à certaine distance de son manoir : mais ce qu'il gagna en argent il le perdit en considération. Ses occupations d'agriculture et de commerce étaient regardées avec mépris par les lairds ses voisins, qui ne pensaient qu'à la chasse, aux combats de coqs et aux courses de chevaux. La manière de vivre d'Ellangowan dérogeait, suivant eux, à sa noblesse; il se vit obligé de renoncer peu à peu à leur société, et de jouer un rôle mixte sur le théâtre du monde, celui de gentilhomme fermier. La mort le surprit au milieu de ses projets, et les derniers restes d'une fortune jadis brillante furent recueillis par Godefroy Bertram, son fils unique.

Le danger des spéculations de son père se fit bientôt apercevoir. N'ayant ni ses talens ni son activité, toutes ses entreprises échouaient, et, n'ayant pas une étincelle d'énergie pour repousser le malheur ou y faire face, Godefroy se reposa sur l'activité d'un autre. Il n'avait ni chiens, ni chevaux, ni toutes ces choses que l'on peut nommer des préliminaires de ruine; mais, comme plusieurs de ses compatriotes, il avait un *un homme d'affaires,* ce qui devait le conduire au même résultat. Grace au talent de ce dernier, de petites dettes devinrent considérables, les intérêts s'accumulèrent avec le principal, des obligations à terme furent changées en rentes perpétuelles, enfin des frais de procédure achevèrent de l'écraser. Godefroy Ellangowan était cepen-

dant si peu possédé de l'esprit de chicane qu'il lui arriva deux fois d'être obligé de payer les frais d'un procès dont il n'avait jamais entendu parler. Tous ses voisins prédisaient sa ruine totale. Ceux de la classe élevée, le regardant comme un frère dégénéré, ne la voyaient pas arriver sans un malin plaisir ; les classes inférieures, ne trouvant rien à envier dans sa situation, voyaient avec plus de compassion l'embarras où il allait se trouver. Il était même l'objet de leur attachement particulier. S'agissait-il du partage de quelque bien communal ; jugeait-on un pauvre homme qui avait contrevenu au privilège d'une pêche, ou qui avait braconné; enfin se croyaient-ils opprimés, les paysans avaient coutume de se dire les uns aux autres : — Ah ! si Ellangowan, ce brave homme ! possédait encore tout ce qui a appartenu à ses ancêtres, il ne souffrirait pas que de pauvres gens fussent ainsi vexés ! Cependant cette bonne opinion ne les empêchait pas de profiter de sa facilité dans toutes les occasions. Ils faisaient paître leurs troupeaux dans ses prés, volaient son bois, tuaient son gibier : — Le brave homme, disaient-ils, n'en saura jamais rien. Il ne s'inquiète pas de ce que fait le pauvre monde. — Colporteurs, Égyptiens, chaudronniers, vagabonds de toute espèce, remplissaient sa cuisine, et le lord, qui n'était pas un orgueilleux, mais qui aimait les commérages comme la plupart des gens sans caractère, se trouvait récompensé de l'hospitalité qu'il leur accordait, par le plaisir de les questionner sur les nouvelles du pays d'où ils venaient.

Une circonstance suspendit la ruine d'Ellangowan, qui y courait si rapidement. Ce fut son mariage avec

une dame qui avait environ quatre mille livres (1). Personne dans le voisinage ne put concevoir pourquoi, avec une telle fortune, elle l'avait épousé, si ce n'est parce qu'il était grand, bien fait, avec d'assez beaux traits, un abord agréable, et un caractère facile et doux. On peut ajouter à cela qu'elle était déjà âgée de vingt-huit ans, et qu'elle n'avait pas de proches parens qui pussent contrôler ses actions ou son choix.

C'était pour cette dame, prête à accoucher de son premier enfant, que l'exprès actif et diligent dont avait parlé la femme de la chaumière avait été dépêché à Kippletringan la nuit de l'arrivée de Mannering.

Quoique nous ayons si long-temps parlé du lord, nous devons faire connaître au lecteur l'individu qui se trouvait avec lui. C'était Abel Sampson, que, d'après ses occupations de pédagogue, on appelait communément Dominus Sampson. Il était d'une naissance obscure; mais, ayant montré dès sa plus tendre enfance un caractère sérieux et réfléchi, ses parens, quoique pauvres, pensèrent que leur *bairn* (2), comme ils l'appelaient, pourrait montrer sa tête dans une chaire. Ils redoublèrent donc d'économie, se refusèrent tout, se levèrent de grand matin, se couchèrent fort tard, mangèrent du pain sec, et burent de l'eau claire, le tout pour procurer à leur Abel les moyens de s'instruire.

Il fut donc mis dans une école, et là sa taille maigre et grande, son air gauche, sa gravité taciturne, quelques habitudes grotesques, comme de se dandiner et de faire la grimace en récitant ses leçons, rendirent Samp-

(1) 96,000 liv. argent de France. — Éd.

(2) Enfant : mot écossais. — Éd.

son la risée de ses camarades. Les mêmes qualités lui valurent au collège les mêmes ridicules de la part de ses nouveaux compagnons. On faisait foule pour voir Dominus Sampson (car on lui avait déjà conféré ce titre honorable) sortir de la classe de grec, son *lexicon* sous son bras, porté sur deux longues jambes ressemblant aux pattes d'une grue, haussant alternativement deux larges épaules dans un habit noir trois fois trop large, qui montrait la corde, et qui était son unique et constante parure. Quand il parlait, tous les efforts du professeur ne pouvaient empêcher toute sa classe d'éclater de rire, et il avait bien de la peine à n'en pas faire autant. Le visage long et pâle de Sampson, ses yeux louches, son énorme mâchoire qui ne paraissait pas s'ouvrir et se fermer par un acte de sa volonté, mais par l'effet d'un mécanisme compliqué intérieur; sa voix aigre et discordante qui s'élevait jusqu'au fausset quand on lui disait de parler plus distinctement; tout cela lui donnait chaque jour de nouveaux titres au ridicule, sans parler de l'habit troué et du soulier percé, qui depuis le temps de Juvénal est le partage du pauvre savant.

Et cependant jamais Sampson ne montra d'humeur à cause des railleries dont il était l'objet; jamais il ne songea à tirer la moindre vengeance de ceux qui le tourmentaient. Il sortait du collège le plus secrètement possible, et se plongeait dans une chambre plus que modeste, où, pour dix-huit sous (1) par semaine, il avait la jouissance d'une paillasse, et la permission d'étudier près du feu de son hôtesse, quand elle était de bonne

(1) 1 liv. 16 sous de France. — Éd.

humeur. Enfin, à travers tout cela, il parvint à s'instruire suffisamment dans le grec et le latin, et à acquérir quelques connaissances dans les sciences.

Avec le temps, Abel Sampson, *probationer* (1) en théologie, fut admis au privilège de prêcher; mais hélas! sa propre timidité, et l'envie de rire qui s'empara visiblement de l'auditoire dès qu'il parut dans la chaire, le rendirent incapable de prononcer le premier mot de son discours. Il ouvrit une grande bouche, fit une grimace affreuse, roula de tous côtés de gros yeux qui semblaient vouloir sortir de leur orbite, ferma sa bible, descendit de la chaire plus vite qu'il n'y était monté, renversa en s'en allant quelques vieilles femmes qui, suivant leur usage, s'étaient rapprochées pour mieux entendre, et fut surnommé par son auditoire le ministre dans l'embarras (2). Il retourna donc dans son pays; déchu de toute espérance, et réduit à partager la pauvreté de ses parens. Comme il n'avait ni ami ni confident, pas même une simple connaissance, personne ne put savoir comment Dominus avait supporté un événement qui fit rire la ville à ses dépens pendant toute une semaine. Je ne finirais point si je voulais rapporter toutes les plaisanteries auxquelles il donna lieu, depuis une ballade intitulée *Sampson's riddle*, l'énigme de Sampson, que fit

(1) Nous avons fait connaître dans les notes de *Waverley* la constitution et la hiérarchie de l'Église d'Écosse. Les presbytères, que nous avons dit être un consistoire composé de tous les pasteurs d'un canton et des Anciens de chaque paroisse, a le droit d'accorder la faculté de prêcher à des candidats ou novices ecclésiastiques appelés *probationers*, qui ne peuvent pas administrer les sacremens. — Éd.

(2) Le ministre capot *Steecket minister*. — Éd.

un espiègle écolier en humanités, jusqu'au bon mot du principal, qui se félicitait de ce que Sampson, dans la promptitude de sa fuite, n'avait pas emporté les portes du collège.

Mais rien ne pouvait altérer l'égalité d'ame de Sampson; il chercha à se rendre utile à ses parens en tenant une école, et il eut bientôt beaucoup de disciples, mais peu d'honoraires. Au fait, il donnait ses leçons aux pauvres pour rien, et aux fils de fermiers qui étaient dans l'aisance, pour ce qu'ils voulaient lui payer; et il faut dire, à la honte de ceux-ci, que les bénéfices de Sampson ne montèrent jamais à une somme équivalente aux gages d'un bon valet de charrue.

Comme il avait une belle écriture, il avait encore quelques petits profits en copiant des comptes et écrivant des lettres pour Ellangowan. Peu à peu le laird, qui ne voyait aucune société, prit goût à celle de Dominus. La conversation n'était pas son côté brillant, mais il avait le talent d'écouter; il attisait le feu avec assez d'adresse; il essaya même de moucher les chandelles, mais il y renonça après avoir plongé deux ou trois fois le salon dans une obscurité complète. Ainsi toute sa besogne se bornait à peu près à lever son verre de bière et à l'approcher de ses lèvres chaque fois qu'Ellangowan en faisait autant, et à lui prouver, par quelques sons mal articulés, qu'il l'avait écouté, lorsque celui-ci, qui aimait à parler autant que l'autre à se taire, avait fini une de ses longues histoires.

C'est dans une de ces occasions qu'il montra à Mannering sa longue figure, son corps maigre et son air gauche. Il était vêtu d'un habit noir rapé; un mouchoir de couleur, qui avait été propre autrefois, entou-

rait son cou nerveux et décharné ; enfin le reste de son extérieur était composé de culottes grises, de bas bleu foncé, de souliers à clous, et de petites boucles de cuivre.

Telles sont les esquisses des deux personnes entre lesquelles Mannering se trouvait assis d'une manière confortable.

CHAPITRE III.

» Dans quel pays n'a-t-on pas entendu
» Conter jadis de merveilleux présages ?
» Nécromanciens, devins, dans tous les âges,
» Tristes savans, n'ont-ils pas prétendu
» Connaître à point des astres l'influence ?
» Des almanachs c'est encore la science. »

BUTLER. *Hudibras.*

ELLANGOWAN fit part à Mannering de la circonstance dans laquelle se trouvait son épouse, comme d'un motif qui devait l'excuser si elle ne paraissait pas pour le recevoir, et qui devait faire pardonner s'il manquait à sa réception quelques-unes de ces attentions qui semblent le partage exclusif des dames. Ce fut aussi une raison pour faire venir sur la table une bouteille de vin d'extraordinaire.

— Je ne puis me coucher, dit le lord avec le sentiment d'inquiétude que doit éprouver un homme qui bien-

tôt sera père, avant d'avoir appris qu'elle est heureusement accouchée. Si vous n'êtes pas pressé, et que vous vouliez me faire l'honneur, ainsi qu'à Dominus, de rester avec nous, j'espère que nous ne vous retiendrons pas trop long-temps, car la mère Howatson est expéditive. Il y avait autrefois une jeune fille qui se trouvait dans le même cas que ma femme; elle demeurait près d'ici. Vous n'avez pas besoin de branler la tête, Dominus; toutes les taxes de l'Église ont été payées; j'en suis sûr, et qu'est-ce qu'on peut faire de plus? La bénédiction du prêtre y a passé, et l'homme qui l'a épousée ne l'en estime pas une épingle de moins pour cette bagatelle. Ils demeurent, monsieur Mannering, sur le bord de la mer, à Annan, et vous ne trouveriez pas à dix lieues le long des côtes un couple mieux assorti, avec six enfans qui font plaisir à voir, dont l'aîné, Godefroy, est déjà employé à bord d'un yacht de la douane. Il faut que vous sachiez que c'est un de mes cousins qui en est commandant; il a obtenu cette commission lors de la grande contestation qui a eu lieu dans ce comté. Vous devez en avoir entendu parler, car il en a été question à la chambre des communes. Je vous dirai à ce sujet que j'aurais certainement voté pour le laird de Balruddery; mais, voyez-vous, mon père était jacobite; il *sortit dehors* avec Kenmore, et ne prêta jamais son serment de fidélité; de manière que j'eus beau dire et beau faire, on me raya de la liste, quoique mon agent, qui a un vote en raison de mes biens, donnât son suffrage au vieux sir Thomas Kittlecourt. Mais, pour en revenir à ce que je vous disais, la mère Howatson est fort expéditive, car cette jeune fille.....

Ici cette narration longue et décousue fut inter-

rompue par le bruit d'une personne qui montait l'escalier conduisant de la cuisine au salon, et qui chantait à pleine voix. Les tons élevés paraissaient trop perçans pour un homme, et les sons bas trop pleins pour une femme. Les paroles, autant que Mannering put les entendre, semblaient être celles-ci :

« Heureux moment, douce souffrance !
» Un fils vous doit-il la naissance ?
» Mais que ce soit fille ou garçon,
» J'attache un charme à ma chanson. »

— C'est Meg Merrilies, l'Égyptienne, dit M. Bertram ; vrai comme je ne suis qu'un pécheur.

Dominus poussa un profond soupir, décroisa ses jambes, retira le pied, qui, dans sa première attitude, se trouvait avancé, le plaça perpendiculairement, étendit l'autre jambe par-dessus, sans cesser de fumer sa pipe, et de rejeter, de seconde en seconde, des bouffées de vapeur.

— Pourquoi soupirer, Dominus? les chansons de Meg Merrilies ne peuvent nous faire aucun mal.

—Ni aucun bien, répondit celui-ci d'une voix dont les sons discordans étaient en harmonie avec la bizarrerie de son extérieur. C'était la première fois qu'il ouvrait la bouche depuis l'arrivée de Mannering ; et comme celui-ci avait quelque curiosité de savoir si cet automate mangeant, buvant, remuant et fumant, avait aussi le don de la parole, il eut du plaisir à entendre cette voix rauque ; mais à l'instant même la porte s'ouvrit, et Meg Merrilies entra.

Sa vue fit tressaillir Mannering. Elle avait environ cinq pieds six pouces, portait par-dessus ses autres habits

une grande redingote d'homme, et tenait à la main un gros bâton d'épine. Tout son équipement, aux jupons près, semblait convenir plutôt à un homme qu'à une femme. Des mèches de cheveux noirs, ressemblant aux serpens de la Gorgone, perçaient de toutes parts à travers un vieux bonnet à l'ancienne mode, appelé un *bongrace* (1), et relevaient l'effet singulier de ses traits saillans, et hâlés par les intempéries de l'air; tandis que ses yeux hagards roulaient de côté et d'autre de manière à annoncer un état de folie simulée ou réelle.

— Eh bien, Ellangowan, dit-elle, vous faisiez une belle chose de laisser accoucher milady sans m'en prévenir, pendant que j'étais à la foire de Drumshourloch! qui est-ce qui aurait écarté d'elle les mauvais esprits? qui est-ce qui aurait attiré les génies bienfaisans autour du berceau du nouveau-né? qui est-ce qui aurait chanté pour lui le charme de sainte Colme? Et sans attendre une réponse, elle commença à chanter,

« Pour que tout aille à votre gré,
» Jeûnez le jour de Saint-André.
» Joignez le trèfle à la verveine,
» Et des sorciers bravez la haine.

» Que sainte Bride avec son rat,
» Que sainte Colme avec son chat,
» Que saint Michel avec sa lance,
» Montrent ici leur influence. »

Elle chanta ce charme d'une voix aigre et forte, en l'accompagnant de cabrioles qu'elle faisait avec tant d'agilité que sa tête allait presque toucher au plafond.

(1) Sans doute c'est une corruption des mots français bonne grace. — Éd.

— Et maintenant, laird, dit-elle en finissant, ne me ferez-vous pas donner un verre d'eau-de-vie?

— Oui, Meg, asseyez-vous là, près de la porte, et dites-nous quelles nouvelles vous rapportez de la foire de Drumshourloch?

— Vrai, laird, il y manquait votre présence et celle des hommes qui vous ressemblent; car il y avait outre moi quelques bonnes filles et un diable pour les tourmenter!

—Eh bien, Meg, combien d'Égyptiens a-t-on envoyés à la Tolbooth (1)?

— Vrai, laird, trois seulement; car il n'y en avait que trois dans toute la foire, sans me compter. Mais j'ai décampé, parce que je n'aime pas les querelles, et ne voilà-t-il pas Dunbog qui a donné ordre à John Young et à Red Rotten de sortir de ses terres? Maudit soit-il! il n'est pas gentilhomme. Ce n'est pas un sang noble qui priverait de pauvres gens de l'abri d'une misérable chaumière, parce qu'ils ont coupé des chardons le long des haies, et arraché l'écorce de quelques vieux troncs pourris pour faire bouillir leur pot!.... Mais il y a quelqu'un au-dessus de tout, et nous verrons si quelque jour avant le lever du soleil le coq rouge n'aura pas chanté sur son toit.

— Chut, Meg, chut! ce que vous dites n'est pas sage!

— Que veut-elle dire? dit Mannering à Sampson à voix basse.

— Menace d'incendie! répondit le laconique Dominus.

— Mais, au nom du ciel, qui est-elle? qui est-elle?

(1) Nom spécial de la vieille prison d'Edimbourg, et en général d'une prison en Écosse. — Éd.

— Une Égyptienne, une voleuse, une sorcière, dit Sampson.

— Oh vrai, laird, continuait Meg pendant cet *à parte*, ce n'est que devant des hommes comme vous qu'on peut parler à cœur ouvert. Dunbog n'est pas plus un gentilhomme que le dernier des valets de son écurie. Ce n'est pas vous qui chasseriez de vos terres un pauvre homme comme un chien enragé, vous eût-il pris autant de chapons qu'il y a de feuilles sur le *trysting tree* (1). Mais voyons, que quelqu'un de vous mette sa montre sur la table, afin que je sache l'heure et la minute où nous aurons un nouveau-né, et que je vous prédise sa fortune.

— Nous n'aurons pas besoin de vous pour cela, Meg; voici un étudiant d'Oxford qui s'y connaît mieux que vous, et qui saura mieux prédire l'avenir. Il lit dans les astres.

— Certainement! lui dit Mannering, qui voulut entrer dans la plaisanterie d'Ellangowan; je calculerai son thème de naissance d'après la loi des triplicités recommandée par Pythagore, Hippocrate, Dioclès et Avicenne, ou je commencerai *ab horâ quæstionis*, suivant les principes d'Haly, de Messahala, de Ganwehis et de Guido Bonatus.

Une des grandes qualités de Sampson aux yeux de M. Bertram était que jamais il ne découvrait les tentatives les plus grossières que l'on pouvait faire pour le tromper : de sorte que le laird, dont les efforts pour être plaisant se bornaient à ce qu'on appelait alors des *bites* et des *bams*, et depuis des *hoaxes* et des *quizzes* (2),

(1) *Trysting tree* : l'arbre du rendez-vous. — Éd.

(2) Tous ces mots de jargon sont synonymes de *mystification*. Éd.

avait le plus beau champ pour déployer son esprit aux dépens du simple Dominus. Il est vrai que jamais on n'avait pu parvenir à faire rire celui-ci. On dit même qu'il ne rit qu'une seule fois dans sa vie, lorsqu'il était encore à l'université, et que la femme chez qui il logeait en fit une fausse couche, que l'on attribua tant à la surprise que lui causa cet événement extraordinaire, qu'à la frayeur que lui firent les hideuses grimaces qui accompagnèrent cet accès de rire inattendu. Et lorsque Sampson parvenait à découvrir qu'on l'avait trompé, il se contentait de dire, *prodigieux!* ou, *fort plaisant!* sans qu'aucun muscle de sa figure cessât d'être impassible.

En cette occasion, il se tourna vers Mannering, grands yeux ouverts, bouche béante, ayant l'air de douter qu'il eût bien entendu ce que celui-ci venait de dire.

— Je crains, monsieur, dit Mannering en s'adressant à lui, que vous ne soyez un de ces hommes malheureux dont la vue faible est incapable de pénétrer jusqu'aux sphères étoilées, et de lire dans les astres les décrets du ciel; que votre ame enfin ne soit fermée à la conviction par le préjugé.

— Oui, dit Sampson, je pense avec sir Isaac Newton, chevalier (1), et directeur de l'hôtel des monnaies de Sa Majesté, que la prétendue science de l'astrologie est vaine, frivole et dérisoire.

Après cet oracle, ses lèvres reprirent leur immobilité.

— Je suis vraiment fâché, dit Mannering, de voir

(1) *Knight*. On sait que les Anglais donnent habituellement à Newton son titre honorable de chevalier, sir Isaac Newton. Quelques personnes en France disent encore M. de Voltaire, M. de Buffon, et M. de Montesquieu, etc. — Éd.

qu'un homme aussi grave, aussi instruit que vous l'êtes, soit plongé dans un aveuglement si déplorable. Pouvez-vous mettre le nom moderne et commun d'Isaac Newton à côté des noms sonores et célèbres des Dariot, Bonatus, Ptolomée, Haly, Eztler, Dieterick, Naibob, Harfurt, Zaël, Taustettor, Agrippa, Duretus, Maginus, Origène et Argol? Les chrétiens et les païens, les juifs et les gentils, les poètes et les philosophes, ne sont-ils pas d'accord pour admettre l'influence des astres?

— *Communis error!* erreur générale! dit l'imperturbable Dominus.

— Pas du tout, reprit le jeune Anglais; c'est une croyance universelle et bien fondée.

— Ressource des fripons, des charlatans et des mystificateurs, dit Sampson.

— *Abusus non tollit usum*, dit Mannering: l'abus qu'on fait d'une chose n'ôte pas le droit de s'en servir.

Pendant cette discussion, Ellangowan se trouvait comme pris dans ses propres filets. Il regardait alternativement l'un et l'autre interlocuteur; et d'après le sérieux avec lequel Mannering combattait son adversaire, et l'érudition dont il faisait étalage, il commençait à croire que ce n'était pas une plaisanterie.

Quant à Meg, elle fixait ses yeux égarés sur notre astrologue, dont le jargon plus mystérieux encore que le sien semblait lui inspirer une sorte de respect et la réduire au silence.

Mannering profita de son avantage; il mit en avant tous les termes scientifiques de l'astrologie judiciaire qu'une bonne mémoire put lui fournir, et qu'une circonstance dont nous parlerons ci-après lui avait fait connaître.

Les signes et les planètes dans leurs aspects sextiles, quartenaires et ternaires, conjoints ou opposés; Almuten, Almochoden, Anahibazon, Catabibazon, mille autres termes tous aussi sonores et d'une égale importance, sortirent tour à tour de sa bouche, mais vinrent se briser contre l'imperturbable incrédulité de Dominus.

Cet entretien fut enfin interrompu par l'heureuse nouvelle que milady venait de donner un héritier à la famille des Ellangowan, et (phrase d'usage) qu'elle était aussi bien que sa situation le comportait. M. Bertram se hâta de passer dans la chambre de son épouse; Meg Merrilies descendit promptement à la cuisine pour avoir sa part du *groaning malt* (1), et Mannering, après avoir consulté sa montre, et avoir noté avec exactitude l'heure et la minute de l'accouchement, pria Dominus, avec la gravité convenable à la circonstance, de le conduire dans un endroit où il pût examiner la position des corps célestes.

Dominus se leva sans lui répondre, ouvrit une porte dont le panneau supérieur était couvert d'une glace, et le conduisit sur une terrasse qui communiquait à la plate-forme sur laquelle étaient situées les ruines du vieux château. Le vent s'était élevé, et avait chassé les nuages qui tout à l'heure obscurcissaient l'horizon. La lune était dans son plein, et pas une étoile ne pouvait échapper à l'œil de l'observateur. Le spectacle que cet instant présenta à la vue de Mannering était inattendu et frappant au plus haut degré.

Nous avons fait remarquer que notre voyageur s'était

(1) Mot à mot de la *drèche gémissante*. Sans doute de la bière chaude que l'on préparait pour l'accouchée. — ÉD.

aperçu, pendant sa course nocturne, qu'il n'était pas éloigné de la mer, mais sans pouvoir savoir à quelle distance il s'en trouvait. Il vit alors que les ruines du château d'Ellangowan étaient situées sur un promontoire ou rocher avancé qui formait un des côtés d'une petite baie. Le nouveau château était un peu plus loin, et le terrain qui en dépendait descendait jusqu'aux grèves du rivage. Il était divisé par la nature en différentes terrasses formées par des rangées de vieux arbres. L'autre côté de la baie, opposé au vieux château, était aussi un promontoire couvert de bois qui, sur cette côte favorisée, croît jusque sur le bord de la mer. On y remarquait, à travers les arbres, la cabane d'un pêcheur. Quoique la nuit fût avancée, on voyait quelques lumières se promener sur le rivage, et ceux qui les portaient étaient sans doute occupés à décharger un lougre de contrebandiers venant de l'île de Man. On le voyait à l'ancre dans la baie. Dès qu'ils aperçurent la lumière qui éclairait Mannering, le cri de *garde à vous!* se fit entendre, et ce mot d'alarme fit disparaître à l'instant toutes les lumières qu'on voyait de ce côté.

Il était une heure après minuit, et, de tous les côtés, la vue se reposait sur une scène intéressante. Les vieilles tours, les unes renversées et les autres encore debout, ici portant l'empreinte et la rouille du temps, là revêtues d'un manteau de lierre, couvraient le rocher à la droite de Mannering; devant lui était la petite baie dont les flots tranquilles, réfléchissant les rayons de la lune, venaient mourir avec un doux murmure sur le sable argenté; à sa gauche, des bois qui s'étendaient jusque dans la mer présentaient tantôt une percée à travers laquelle l'œil aimait à pénétrer, tantôt des massifs qui op-

posaient une barrière impénétrable aux regards. Sur sa tête roulaient les planètes que leur orbite lumineux faisait distinguer des étoiles inférieures ou plus éloignées. L'imagination a tant de pouvoir, même sur ceux qui ont cherché à faire sentir aux autres sa puissance, que Mannering, en considérant ces corps célestes, était presque tenté de leur accorder l'influence que la superstition leur attribue sur ce bas-monde. Mais Mannering était jeune, il était amoureux, et peut-être était-il animé des sentimens qu'exprime en ces termes (1) un poète moderne :

« L'amour dans tous les temps s'est nourri de mensonges,
Il croit aux talismans, aux présages, aux songes,
Aux dieux dont on peupla l'onde, l'air et les cieux.
Pourquoi ? c'est que lui-même est le plus grand des dieux.
Antiques fictions à qui la poésie
Par ses riches couleurs jadis donna la vie;
Vénus, dont le nom seul nous peignait la beauté;
Junon montrant un front brillant de majesté;
Minerve à la valeur unissant la sagesse;
Déités dont partout la foule enchanteresse
Embellissait les bois, les fleuves, le vallon;
Vous n'êtes plus! le jour de la froide raison
A fait évanouir vos prestiges aimables!
Mais le cœur de l'amant vit encor de vos fables:
Dans ces corps lumineux dans les airs suspendus
Il retrouve, il revoit les dieux qu'il a perdus.
L'imagination vous rend votre puissance,
Et l'homme reconnaît toujours votre influence.
A l'enfant au berceau Mars donne la fierté,
Jupiter la grandeur, et Vénus la beauté. »

— Hélas! pensait-il, mon bon vieux précepteur, qui prenait tant de part aux controverses entre Heydon et Chambers sur l'astrologie, aurait regardé ce spectacle

(1) L'auteur dit : exprime d'une *manière si exquise, exquisitery*. — Éd.

avec bien d'autres yeux. Il aurait travaillé sérieusement à découvrir, d'après la position respective de ces flambeaux célestes, quelle devait être leur influence sur la destinée de l'enfant qui vient de naître, comme si le cours des astres pouvait diriger les lois de la Providence, ou même y être coordonné ! Au surplus, paix à sa mémoire! il m'en a appris assez pour dresser un thême de nativité, et je veux m'en amuser. — Ayant noté la position des principaux astres, il rentra au château : le laird, qui l'attendait dans le salon, lui redit avec enthousiasme qu'il était père d'un garçon bien portant, et il semblait disposé à fèter sa naissance en se remettant à table. Mannering allégua sa fatigue. Cette excuse fut admise, et on le conduisit dans l'appartement qui lui avait été préparé.

CHAPITRE IV.

« Approchez et voyez, fiez-vous à vos yeux.
» Quel signe menaçant brille au plus haut des cieux?
» Je vous en avertis, des astres l'influence
» D'un ennemi mortel menace votre enfance. »

Shiller, *d'après la traduction de* Coleridge.

La croyance dans l'astrologie était presque générale vers le milieu du dix-septième siècle : ce ne fut qu'à la fin de ce siècle qu'elle commença à chanceler; enfin, au commencement du dix-huitième, cette science tomba en discrédit, et prêta même au ridicule. Elle conserva pourtant encore quelques partisans, même parmi les savans. Des hommes graves et instruits ne pouvaient se résoudre à renoncer à des calculs qui avaient fait l'objet principal de leurs études; ils avaient peine à descendre de la hauteur où ils croyaient que les avait placés leur prétendue connaissance de l'avenir.

Au nombre de ceux qui se croyaient de bonne foi possesseurs d'un tel privilège, était un vieil ecclésiastique chez lequel Mannering avait été placé dans sa jeunesse. Il fatiguait ses yeux et son esprit à force d'examiner les astres et de calculer leurs différentes combinaisons. Son pupille, dans le feu de la première jeunesse, avait partagé naturellement son enthousiasme, et avait travaillé pendant quelque temps à acquérir la connaissance de l'astrologie. Avant que le temps lui eût ouvert les yeux sur l'absurdité de cette science, William Lilly lui-même lui aurait accordé assez de savoir pour dresser un thême de nativité, et assez de jugement pour en tirer les conséquences.

En cette circonstance, il se leva d'aussi grand matin que la brièveté des jours le lui permit, et se mit à faire les calculs nécessaires pour tirer l'horoscope du jeune héritier d'Ellangowan. Il entreprit cette tâche suivant les règles, autant pour conserver les apparences, que par la curiosité de savoir s'il se souviendrait des élémens de cette science imaginaire et pourrait encore les mettre en pratique. Il traça la figure des cieux, les divisa en leurs douze maisons, y plaça les planètes suivant les éphémérides, et fixa leurs positions respectives à l'instant de la naissance de l'enfant. Sans fatiguer nos lecteurs en leur faisant part des pronostics généraux que l'astrologie aurait pu en tirer, nous nous contenterons d'appeler leur attention sur une circonstance qui frappa surtout l'imagination de notre jeune astrologue. Mars étant alors au plus haut de la douzième maison, menaçait le nouveau-né de captivité ou d'une mort subite et violente. Mannering alors, s'enfonçant encore plus avant dans les règles par lesquelles les devins prétendent s'assurer de la justesse

de leurs prédictions, observa que trois époques devaient être dangereuses pour l'enfant, sa cinquième, sa dixième et sa vingt-unième année.

Il est remarquable que Mannering, peu de temps auparavant, avait fait les mêmes calculs en plaisantant, à la prière de Sophie Wellwood, la jeune dame à qui il était attaché, et il avait trouvé qu'une semblable combinaison de l'influence des astres la menaçait aussi de mort ou d'emprisonnement dans sa trente-sixième année. Elle en avait alors dix-huit, de manière que la même époque semblait la menacer, ainsi que l'enfant, du même genre de péril. Frappé de ce rapport, Mannering continua ses calculs, et trouva enfin que le même mois, le même jour du mois, étaient pour tous les deux l'époque du même danger. Il répéta toutes ses opérations, et trouva toujours le même résultat.

Nous n'avons pas besoin de prévenir qu'en rapportant cette circonstance notre but n'est pas de faire ajouter foi aux prédictions de l'astrologie judiciaire. Mais tel est notre amour pour le merveilleux, qu'il arrive souvent que nous contribuons nous-mêmes à induire notre jugement en erreur. Le rapport dont nous venons de parler était-il un de ces hasards singuliers qui peuvent quelquefois se rencontrer contre toute espèce de vraisemblance ; ou Mannering, égaré dans le labyrinthe de ses calculs astronomiques, suivit-il machinalement deux fois le même fil pour en sortir? ou plutôt son imagination, séduite par quelques rapports vagues, lui prêta-t-elle son aide pour lui faire trouver entre ces deux calculs plus de similitudes qu'ils n'en offraient réellement? C'est ce que nous n'entreprendrons pas de décider : mais il est sûr que la parfaite correspondance

des deux opérations fit sur son esprit une impression des plus vives.

Dans la surprise que lui causait un résultat si singulier, si peu attendu:—Le diable, pensa-t-il, se met-il donc de la partie pour se venger de ce que je traite avec légèreté un art qui, dit-on, tire son origine de la magie? ou bien se pourrait-il, comme l'assurent Bacon et sir Thomas Browne (1), que l'astrologie, étudiée avec sagesse et exactitude, pût conduire à la vérité, et qu'on ne pût nier l'influence des astres, quoiqu'il soit sage de se méfier des prédictions des fripons qui prétendent les consulter? — Un moment de réflexion suffit pour lui faire abandonner cette opinion comme extravagante, et n'ayant reçu l'assentiment de ces deux grands hommes que parce qu'ils n'avaient pas osé se mettre en opposition avec la croyance générale de leur siècle, ou parce qu'eux-mêmes peut-être n'avaient pas tout-à-fait secoué l'influence des préjugés alors dominans. Cependant le résultat uniforme de ses calculs tant au sujet de l'enfant qui venait de faire son entrée dans le monde, qu'au sujet de Sophie Wellwood, fit sur lui une impression si désagréable, que, comme Prospero (2), il fit tout bas le serment d'abandonner la pratique de cet art, et de ne

(1) Le grand génie de Bacon ne fut pas entièrement exempt des préjugés de son temps. Plus tard, Newton *commenta l'Apocalypse;* quant à Thomas Browne, il y a eu plusieurs auteurs illustres de ce nom : il s'agit ici du médecin né en 1605. Ses ouvrages, tels que la *Religio medici*, son *Essai sur la sorcellerie*, ses *Erreurs populaires*, sont remarquables par un luxe d'érudition et par d'originales saillies. On peut y trouver la preuve que Thomas Browne était un sceptique; mais il croyait cependant aux sorciers et aux esprits, etc. — Ed.

(2) L'Enchanteur de *la Tempête*. — Éd.

plus s'adonner à l'astrologie judiciaire, soit sérieusement, soit par plaisanterie. Il hésita quelque temps sur ce qu'il devait dire au lord Ellangowan relativement à l'horoscope du nouveau-né, et à la fin il résolut de lui faire part du résultat véritable de ses calculs, en l'informant en même temps de la futilité des règles d'après lesquelles il avait opéré. Ayant pris cette résolution, il alla se promener sur la terrasse.

Si la vue dont on jouissait de cet endroit était ravissante à la clarté de la lune, les rayons du soleil ne lui faisaient rien perdre de sa beauté. Une montée assez rapide, mais régulière, conduisit Mannering de la terrasse à une éminence qui en était voisine, et de là en face du vieux château : il consistait en deux tours rondes, dont l'énorme et sombre masse se projetait devant une courtine qui servait à les réunir. Elles protégeaient ainsi l'entrée principale qui s'ouvrait à travers un arceau élevé dans la cour intérieure (1). Les armes de la famille se voyaient encore sculptées sur le fronton, et on distinguait l'endroit où avaient été attachés les leviers pour baisser ou relever le pont-levis. Cette entrée, jadis formidable, n'était plus défendue que par une porte grossière faite de planches mal assemblées. L'esplanade en face du château dominait une superbe perspective.

Une élévation cachait à la vue les ruines auprès desquelles Mannering avait passé la veille. Le passage offrait une agréable alternative de montagnes et de vallons à travers lesquels serpentait une petite rivière dont les

(1) La vignette de ce volume représente le vieux château d'Ellangowan; mais il ne faut le chercher sur les cartes que sous le nom de Caerlavrock. — Éd.

eaux de temps en temps se cachaient dans des touffes de bois. Le clocher d'une église et quelques maisons annonçaient un village situé dans l'endroit où la rivière versait dans la mer le tribut de ses eaux. La terre semblait cultivée avec soin. Elle était divisée en petits enclos dans les vallées et au bas des montagnes, et les haies vives montaient quelquefois jusqu'à une hauteur assez considérable. De riants pâturages étaient couverts de bestiaux, et la vue de l'endroit qui servait de marché animait encore ce joli paysage.

Plus loin apparaissaient des objets d'un aspect plus sévère. A une certaine distance la fertilité du sol se trouvait arrêtée par des rochers couverts en partie de bruyères d'un vert noirâtre, qui, opposant aux regards une barrière impénétrable, semblaient faire de ce lieu une solitude aussi agréable que tranquille. D'un autre côté l'œil se promenait sur le rivage de la mer, qui ne le cédait ni en beauté ni en variété au paysage que nous venons de décrire. Dans certains endroits il offrait d'énormes rochers sur quelques-uns desquels on voyait des restes de tours et de bastions qui, suivant la tradition, avaient été construits à peu de distance les uns des autres, afin qu'ils pussent, en cas d'invasion étrangère ou de guerre civile, se protéger mutuellement. Le château d'Ellangowan paraissait avoir été le plus important et le plus considérable de ces bâtimens; sa situation, la force des deux tours qui subsistaient encore, et l'étendue des ruines, prouvaient que ce n'était pas sans raison que la tradition attribuait à ses fondateurs le premier rang parmi les seigneurs de ce comté. Ailleurs la mer, formant de petites baies, semblait avoir fait des conquêtes sur le rivage, et des promon-

toires couverts de bois, s'avançant au sein des eaux, semblaient à leur tour empiéter sur les domaines de l'Océan.

Un spectacle si différent de celui auquel il s'attendait d'après ce qu'il avait vu la veille en voyageant, n'en frappa Mannering que plus vivement. Le château moderne était devant lui. On ne pouvait donner des éloges à l'architecte qui l'avait construit, mais sa situation était délicieuse.—Comme on passerait des jours heureux et tranquilles dans une semblable retraite! pensait notre héros : d'un côté les restes frappans d'une grandeur qui ne laisse pas que d'inspirer à l'ame un secret orgueil, de l'autre une habitation assez commode pour satisfaire des désirs modérés. —Vivre ici, donc y vivre avec toi, Sophie!.....

Nous ne suivrons pas plus loin les rêves d'un amant. Mannering, les bras croisés, contempla encore un instant le tableau qu'il avait sous les yeux, et entra dans vieux château.

Dès qu'il eut dépassé la porte, il vit que la magnificence agreste de la première cour répondait à la beauté de l'extérieur. D'un côté était une rangée de hautes et larges croisées séparées par des murs formés de pierres énormes, et qui avaient jadis éclairé le grand salon du château ; de l'autre, des bâtimens de différentes hauteurs paraissaient avoir été construits à diverses époques, mais la façade offrait pourtant une sorte d'uniformité. Les portes et les fenêtres étaient ornées de sculptures antiques et grossières, dont une partie subsistait encore; et l'autre, détruite par le temps, était tapissée de lierre et d'autres plantes rampantes qui ornaient ces décombres du luxe de leur verdure. Le fond de la cour,

qui faisait face à l'entrée, avait aussi été borné par des bâtimens; mais ils étaient en plus mauvais état que le reste, ce qui venait, disait-on, de ce que les vaisseaux du parlement, commandés par Deane, avaient canonné le château pendant la longue guerre civile. Rien n'arrêtait la vue de ce côté: Mannering aperçut la mer, et revit le petit vaisseau (un lougre armé) qu'il avait remarqué la veille; il était encore à l'ancre dans la baie.

Tandis qu'il examinait les ruines, il entendit dans une salle à sa gauche la voix de l'Égyptienne qu'il avait vue le soir précédent. Il trouva bientôt une ouverture par laquelle il pouvait la voir sans en être vu, et il ne put s'empêcher de remarquer que son occupation et sa figure, dans un tel lieu, répondaient parfaitement à ce que les anciens nous ont transmis de leurs sibylles.

Elle était assise sur une pierre brisée, dans un des coins d'un appartement encore carrelé; elle avait balayé une partie des décombres dont il était rempli, afin de se procurer un espace libre pour les évolutions de son rouet. Les rayons du soleil, traversant une étroite fenêtre, tombaient directement sur elle, et éclairaient ses traits et son accoutrement également bizarres. Le reste de la pièce était presque dans l'obscurité. Ses vêtemens à l'égyptienne avaient quelque chose du costume oriental mêlé à l'habillement national du peuple d'Écosse. Elle filait une laine de trois couleurs, noire, blanche et grise. En filant, elle chantait, et sa chanson paraissait un charme auquel coopéraient sa quenouille et son fuseau, anciens instrumens de nos aïeules, et que nos femmes ont banni de leur présence. Mannering, après avoir essayé de retenir les paroles qu'elle chantait, ne put en venir à bout; mais en ayant bien compris le sens,

il en fit la traduction, ou plutôt l'imitation suivante :

« Mélangez-vous autour de mon fuseau,
» Comme le bien et le mal dans la vie :
» Chagrins, plaisirs, regrets, espoir nouveau,
» Voilà par qui votre trame est ourdie.

» Mais quand j'unis ces fils mystérieux
» D'un nouvel être annonçant l'existence,
» Tout l'avenir se dévoile à mes yeux,
» La nuit du temps fuit devant ma puissance.

» Examinons ce magique miroir :
» Qu'y vois-je, hélas ! passion et folie,
» Peine et plaisir, désir et désespoir,
» Pâle terreur et sombre jalousie.

» Montez, mes fils, descendez de nouveau.
» Ainsi le sort dans ses faveurs varie :
» Mélangez-vous autour de mon fuseau,
» Comme le bien et le mal dans la vie. »

Pendant qu'il arrangeait ces strophes dans sa tête, et qu'il cherchait encore une rime, la sibylle avait fini sa tâche, et toute sa laine se trouvait employée. Elle prit le fuseau chargé de son travail, et, dévidant le fil peu à peu, elle le mesura en partant du coude jusqu'à l'intervalle qui sépare le pouce de l'index. Quand tout fut mesuré, elle se dit à elle-même : — Voilà un peloton, mais non d'un seul bout. De belles années, soixante-dix mesures. Mais le fil est rompu trois fois. Le renouera-t-il trois fois? Il ne sera pas malheureux s'il y parvient.

Notre héros allait parler à la prophétesse, quand une voix rauque, comme celle des vagues courroucées, cria deux fois avec un ton d'impatience : — Meg ! Meg Merrilies, égyptienne, sorcière, mille diables!

— Je viens, je viens, capitaine, répondit Meg; et au

même moment le commandant impatient auquel elle parlait parut dans les ruines.

Il avait la tournure d'un marin, la taille moyenne, et le teint bruni par les assauts qu'il avait eus à supporter du vent du nord-est. Ses membres étaient bien musclés et robustes, de sorte qu'il semblait capable de vaincre un homme d'une taille plus haute que la sienne. Il avait l'air repoussant, et ses traits n'annonçaient en rien la gaieté, la franchise, l'insouciance, compagnes ordinaires du marin sur la terre ferme. Ces qualités contribuent peut-être autant que d'autres à la bonne réputation dont jouit notre marine, et lui assurent l'affection de notre société. La générosité, le courage et la patience de nos marins sont des qualités qui font naître le respect, et peut-être humilient en leur présence les paisibles habitans des villes et des campagnes; et ni le respect ni un sentiment d'infériorité ne se concilient aisément avec l'affection et l'amitié. Mais leur pétulance, leur bonne humeur, leur familiarité, quand ils sont à terre, forment aussi leurs traits caractéristiques, et les font généralement chérir. Rien de cela ne paraissait sur la figure de ce capitaine; au contraire, un air dur et sauvage rembrunissait des traits auxquels rien n'aurait pu donner une expression agréable. — Où êtes-vous, la mère, fille du diable? cria-t-il avec un accent étranger, quoique parlant parfaitement anglais. Tonnerre et malédiction! voilà une demi-heure que nous vous attendons. Allons, venez faire un sort pour notre heureux voyage, et puis soyez maudite comme une sorcière de Satan.

Au même instant il aperçut Mannering, qui, d'après la position qu'il avait été obligé de prendre pour examiner ce que faisait Meg Merrilies, avait l'air de chercher

à se soustraire aux regards, étant à demi caché par un arc-boutant derrière lequel il était. Le capitaine, car c'est le titre qu'il se donnait, s'arrêta tout à coup, regarda Mannering en face, et, plaçant sa main droite entre son habit et son gilet, comme s'il y cherchait une arme, lui dit: —Eh bien! camarade, vous avez l'air d'avoir l'œil au guet, hem?

Avant que Mannering, choqué du ton insolent, et surpris du geste de cet homme, eût pu lui faire aucune réponse, la sibylle était sortie de son antre, et avait rejoint le capitaine. Il la questionna à demi-voix en regardant Mannering. —Est-ce un requin de la côte? demanda-t-il.

Lui répondant sur le même ton et dans le jargon de sa tribu : — Non, non, dit-elle, c'est un hôte du château.

L'air sombre du capitaine s'éclaircit un peu. — Bonjour donc, dit-il à Mannering; je vois que vous venez de chez mon ami M. Bertram. Je vous demande pardon de vous avoir pris pour tout autre chose.

Mannering répliqua : — Et vous, monsieur, vous êtes sans doute le maître du vaisseau qui est dans la baie ?

— Oui, oui; mon nom est Dirk Hatteraick, capitaine du *Yungfraw Hagenslaapen*, bien connu sur cette côte. Je n'ai à rougir ni de mon nom, ni de mon vaisseau, ni de ma cargaison.

— Je suis convaincu que vous n'avez nulle raison pour cela.

— Non, mille tonnerres! je fais un commerce honorable. J'ai pris mon chargement à Douglas, dans l'île de Man; d'excellent cognac, du thé, véritable hyson

et souchong! de superbes dentelles, si vous en avez besoin. Nous avons débarqué la nuit dernière plus de cent tonneaux.

— Monsieur, je ne suis qu'un voyageur, et quant à présent, je n'ai besoin d'aucune de ces marchandises.

— Hé bien! bonjour! il faut songer à ses affaires : à moins que vous ne vouliez venir à bord ; vous y boirez du bon thé. Dirk Hatteraick sait ce que c'est que la civilité.

Il y avait dans cet homme un mélange d'impudence et d'audace, de crainte et de soupçon, qui rendait sa physionomie tout-à-fait repoussante. Ses manières étaient celles d'un vaurien qui n'ignore pas l'opinion qu'on doit avoir de lui, et qui cherche à l'écarter en affectant une familiarité insouciante. Mannering, l'ayant remercié en peu de mots de ses offres civiles, lui dit adieu, et le vit s'éloigner avec l'Égyptienne. Ils sortirent du vieux château du côté par lequel le capitaine y était arrivé. Un escalier fort étroit conduisait au rivage : il avait sans doute été pratiqué pour l'usage de la garnison en cas de siège. Ce fut par là que ce couple bien assorti se rendit vers la mer. Le soi-disant capitaine se mit dans une petite barque où deux de ses gens l'attendaient, et cingla vers son vaisseau, tandis que l'Égyptienne, sur le bord du rivage, se mit à réciter, à chanter et à gesticuler avec véhémence.

CHAPITRE V.

« Vous avez usurpé toutes mes seigneuries,
» Abattu mes forêts, brisé mes armoiries,
» Il ne me reste rien pour constater mon rang;
» Vous ne m'avez laissé que l'honneur et mon sang. »

SHAKSPEARE. *Richard II.*

LORSQUE la barque qui conduisait le digne capitaine à son vaisseau l'eut mis à bord, on déploya les voiles, et le vaisseau partit après avoir tiré trois coups de canon, salut rendu au château d'Ellangowan. Le vent venait de terre, et le lougre s'éloigna à toutes voiles.

— Ah! ah! dit le laird, qui avait cherché quelque temps Mannering, et qui venait de le rejoindre, les voilà partis, les négocians sans patente! le fameux Dirk Hatteraick, capitaine du *Yungfraw Hagenslaapeen*, moitié Mankois (1), moitié Hollandais, moitié diable! — Baissez le mât de beaupré, hissez la voile du grand mât

(1) *Manks*, de l'île de Man. Nous hasardons un mot qui n'est pas français peut-être. — ÉD.

et celles des huniers, etc., etc., etc. (1). — Et le suive qui pourra. Savez-vous que ce drôle est la terreur de l'accise et des croiseurs de la douane? Ils n'en peuvent venir à bout, ils n'osent s'approcher de lui, ou ils sont battus. Mais, à propos d'accise, je viens vous chercher pour déjeuner; vous allez boire du thé qui...

Mannering, qui avait déjà remarqué avec combien de facilité le digne M. Bertram jetait çà et là dans la conversation ses idées sans suite,

« Comme un collier dont les perles s'échappent. »

se hâta de l'interrompre pour lui faire quelques questions sur Dirk Hatteraick.

—Oh! c'est... c'est... un assez bon diable quand personne ne le contrarie; contrebandier, quand ses canons lui servent de lest; corsaire, pirate même, quand ils sont prêts à faire le service. Il a fait lui seul plus de mal aux gens de l'accise et des douanes que tous les coquins de Ramsay ensemble (2).

— Comment se fait-il donc qu'un tel homme ose se montrer sur cette côte, et y trouve protection et encouragement?

— Que voulez-vous? on a besoin de thé et d'eau-de-vie, et on n'en peut avoir ici que par cette voie. Ensuite c'est un trafic : si vous allez en acheter chez Duncan Robb, le mercier de Kippletringan, il lui faut de l'argent comptant ou un billet à courte échéance; au lieu que Dirk Hatteraick jette à votre porte un ou deux barils d'eau-de-vie, une douzaine de livres de thé, et

(1) C'est en forme d'exclamation que M. Bertram prononce ces termes d'une manière qui lui rappelle le nom d'Hatteraick. — Éd.

(2) Il y a plusieurs villes ou villages de Ramsay en Angleterre. Il s'agit ici d'une ville de ce nom dans l'île de Man. — Éd.

prend en échange du bois, de l'orge, tout ce que vous avez à lui donner. Et, à propos de cela, je vais vous conter une histoire. Il y avait une fois un laird, — c'était Macfie de Cudgeonford, — il avait un grand nombre de poules de redevance, c'est-à-dire que les fermiers doivent fournir à leur propriétaire. C'est une sorte de rente en nature. Les miennes sont toujours bien maigres, à propos de cela. La mère Finniston m'en a envoyé trois la semaine dernière qui faisaient peur à voir : elle a pourtant douze bonnes mesures de terre à ensemencer pour les nourrir. Du temps de son mari, Duncan Finniston... Mais il est mort, nous mourrons tous aussi, M. Mannering! Mais en parlant de cela tâchons de vivre en attendant. Voilà le déjeuner prêt, et Dominus nous attend pour dire le bénédicité.

Dominus prononça une prière qui excédait les plus longs discours que Mannering eût encore entendus sortir de sa bouche. On fit l'éloge du thé, dont, par parenthèse, le noble capitaine Hatteraick avait été le fournisseur. Mannering ne put s'empêcher de faire encore sentir, quoique avec toute la délicatesse possible, qu'il n'était pas trop sage d'encourager un pareil trafic. — Quand ce ne serait, ajouta-t-il, que par esprit de justice pour l'accise (1), je croirais...

— Ah! dit Bertram qui saisissait rarement une idée sous son véritable point de vue, et qui, sous le nom de l'accise, n'envisageait que les receveurs, contrôleurs, inspecteurs, commis à pied et à cheval, — les commis de l'accise sont pour se défendre eux-mêmes : ils n'ont

(1) L'excise ou accise, qu'on peut définir l'impôt sur la consommation en général, mais qui dans l'origine ne regardait que la bière, le cidre, etc. — Éd.

besoin du secours de personne. Ils ont d'ailleurs le droit de requérir la force armée; et quant à la justice... Ne serez-vous pas surpris, M. Mannering, d'apprendre que je ne suis pas au nombre de juges de paix de ce comté.

Mannering affecta un air d'étonnement; cependant il ne put s'empêcher de penser que l'honorable *communion* des juges de paix (1) ne faisait pas une grande perte en étant privée des lumières de ce brave gentilhomme. Mais M. Bertram venait de tomber sur un sujet qu'il avait à cœur, et il continua avec une sorte d'énergie.

— Cela est pourtant vrai! Le nom de Godefroy Bertram d'Ellangowan *n'est pas* sur la liste des juges de ce comté, quoique à peine s'y trouve-t-il un rustre qui ait de quoi faire marcher une charrue qui ne puisse siéger aux sessions, et ajouter à son nom un J. P. (1). Je sais à qui j'en ai l'obligation. Sir Thomas Kittlecourt ne s'est pas caché pour me dire qu'il m'y aurait fait comprendre si j'avais pris ses intérêts à la dernière élec-

(1) Les juges de paix, ou conservateurs de la paix du roi dans les comtés, prononcent comme juges dans les affaires de *summary conviction*, *conviction sommaire* (police correctionnelle). Ils peuvent rendre des sentences d'emprisonnement pour un an seulement. Leur tribunal forme un premier degré de juridiction dans beaucoup de cas. Chaque trimestre les juges de paix, ou un juge de paix et le jury, se réunissent en session de trimestre, et peuvent connaître de tout crime qui n'emporte pas la peine capitale, crimes réservés aux douze juges en Angleterre, et à la cour criminelle (*court of justitiary*) en Écosse. — Éd.

(2) Ces simples initiales J. P. désignent les mots *justice of peace*, juge de paix, comme M. P. signifient membre du parlement. — Éd.

tion; mais il était bien naturel que je cherchasse à appuyer les prétentions d'un homme de mon sang, de mon cousin au troisième degré, le laird de Balruddery. Alors que fit-on? On ne me mit pas sur la liste des francs-tenanciers; une autre nomination a lieu, et je suis encore mis de côté, sous prétexte que je laissais décerner les mandats d'arrêt par David Mag-Guffog, le constable (1), qui menait les affaires comme bon lui semblait, comme si j'étais un homme de cire, ce qui est une insigne calomnie : je n'ai jamais décerné que sept mandats d'arrêt dans toute ma vie, et c'est Dominus que voilà qui les a tous rédigés. Et sans cette malheureuse affaire de Sandy Mag-Gruthar, que les constables gardèrent deux ou trois jours enfermé dans le vieux château, au lieu de l'envoyer dans la prison du comté..... Elle m'a coûté assez d'argent ! Mais je sais bien ce que veut sir Thomas : il est jaloux de la place que j'occupe dans l'église de Kilmagirdle. Cependant, je vous le demande, ne dois-je pas avoir le premier banc en face du ministre, plutôt que Mac-Crosskie de Creochstone, le fils de Deacon Mac-Crosskie, tisserand de Dumfries?

(1) Ce titre de constable revient si souvent, qu'il importe d'en définir ici les fonctions après avoir consacré une note aux juges de paix. La magistrature des constables est celle qui, dans la hiérarchie anglaise, vient après celle du juge de paix. Leur institution remonte à Alfred-le-Grand, c'est-à-dire à la division de l'Angleterre en villes, *cities*, bourgs, *boroughs*, centaines, *hundred*, et dixaines, *tithings*. Il y a les grands et les petits constables, chargés également de maintenir la paix publique et d'exécuter les mandats des juges de paix. Les grands constables sont nommés par les juges de paix dans les sessions de trimestres; les petits par les paroisses elles-mêmes, etc. — Éd.

Mannering témoigna qu'il sentait combien toutes ses plaintes étaient justes.

— Il y eut encore, M. Mannering, une histoire à propos du chemin et du mur de parc à bestiaux. Je savais que sir Thomas était derrière le rideau dans tout cela, et je ne me gênai pas pour dire au greffier des commissaires des bourgs (1) que je voyais le Pied-Fourchu (2). — Comment un homme comme il faut ou des hommes comme il faut pouvaient-ils songer à faire passer un chemin à travers un mur de parc et perdre par-là un demi-acre de bons pâturages, comme mon agent l'observa. — Enfin, lorsqu'il fut question de choisir le collecteur des taxes.....

— Certainement, monsieur, il est étonnant que l'on vous ait accordé si peu de crédit dans un pays où, d'après l'importance de leur habitation, vos ancêtres devaient occuper le premier rang.

— Cela est vrai, M. Mannering; mais je suis sans prétentions, et je ne m'arrête pas à ces bagatelles. Je dois même vous dire que je les oublie aisément. Mais je voudrais que vous eussiez entendu toutes les histoires que me racontait mon père sur les anciens combats que les Mac-Dingawaies, qui sont les Bertram d'aujourd'hui, ont livrés aux Irlandais et aux Highlanders, qui vou-

(1) Il s'agit sans doute ici des juges ordinaires du comté, à qui il appartient de décider en semblables matières sur dire d'experts. Ce droit est à la fois celui de la cour du *sherif* et des *justices of peace*. — Éd.

(2) Le bon Ellangowan s'applaudit d'avoir lancé une épigramme à son ennemi sir Thomas, en ayant osé dire qu'il apercevait *le diable* derrière des juges : *cloven foot*, le pied fourchu ; désignation familière de Satan appliquée à un homme méchant ou malin. Éd.

laient s'établir dans nos plaines ; comme ils allèrent à la Terre-Sainte, c'est-à-dire à Jérusalem et à Jéricho, en se faisant suivre par tous leurs vassaux. (Ils auraient mieux fait d'aller à la Jamaïque, comme l'oncle de sir Thomas Kittlecourt.) Comment ils en rapportèrent des reliques semblables à celles que les catholiques conservent dans des châsses, et un drapeau qui est encore là-haut dans le grenier. Si c'eût été des tonneaux de muscades ou des poinçons de rum, leurs biens s'en trouveraient mieux aujourd'hui. Mais il n'y a pas la moindre comparaison à faire entre le vieux manoir de Kittlecourt et le château d'Ellangowan. Je ne crois pas que sa façade ait quarante pieds. Mais vous ne déjeunez pas, M. Mannering ; vous ne mangez rien. Goûtez de ce saumon mariné : c'est John Hay qui l'a attrapé, il y aura samedi trois semaines, dans l'étang près du pré d'Hampseed, etc., etc., etc.

Le laird, que son indignation avait renfermé assez long-temps dans le même cercle d'idées, se livra alors à son genre décousu de conversation, et laissa à Mannering le temps de réfléchir sur les désagrémens d'une situation qui, une heure auparavant, lui avait paru si digne d'envie. Il avait sous les yeux un gentilhomme campagnard dont l'excellent naturel semblait la qualité la plus estimable ; mécontent de son sort et murmurant contre les autres pour des bagatelles qui, comparées avec les maux réels de la vie, n'auraient pas pesé un grain de sable dans la balance. Mais telle est la sage distribution de la Providence ; ceux qui ne trouvent pas de grandes afflictions sur leur route, y rencontrent de petites vexations qui suffisent pour troubler la sérénité de leurs jours ; et aucun de mes lecteurs ne peut igno-

rer que ni une apathie naturelle, ni une philosophie acquise par l'étude et la méditation, ne mettent un gentilhomme campagnard à l'abri des contrariétés dans le temps des élections, des sessions de trimestre et des assemblées de canton.

Curieux de connaître les usages du pays, Mannering profita d'un moment d'interruption dans les histoires de M. Bertram pour lui demander pourquoi le capitaine Hatteraick semblait avoir un si pressant besoin de Meg Merrilies avant de mettre à la voile.

— C'était sans doute pour qu'elle procurât un heureux voyage à son bâtiment. Vous devez savoir, M. Mannering, que ces négocians, que la loi appelle fraudeurs, n'ont aucune religion, et qu'ils la remplacent par la superstition : ils ont recours aux charmes, aux talismans et à mille autres sottises semblables.

— Vanité ! et pis encore, dit Dominus ; c'est un commerce avec l'esprit malin. Les charmes, les amulettes et les sorts font partie de ses ruses ; ce sont des flèches choisies dans le carquois d'Apollyon.

— Paix donc, Dominus, il n'y a que vous qui parlez ! (notez qu'excepté le bénédicité et les graces, le brave homme n'avait pas encore ouvert la bouche ;) vous ne laissez pas à M. Mannering le temps de placer un seul mot. Et ainsi, M. Mannering, puisque nous parlons d'astronomie, de talismans et de choses semblables, avez-vous eu la bonté d'examiner ce dont nous parlions hier soir ?

— Je commence à croire, M. Bertram, avec votre digne ami M. Sampson, que c'est une épée à deux tranchans avec laquelle il ne faut pas jouer. Ni vous, ni moi, ni aucun homme raisonnable, ne pouvons ajouter

foi aux prédictions de l'astrologie ; et cependant, comme la curiosité qui nous porte à pénétrer, même en plaisantant, dans les secrets de l'avenir, a quelquefois eu des résultats sérieux et désagréables, je voudrais pouvoir me dispenser de répondre à cette question.

On pense bien que cette réponse ne fit qu'irriter la curiosité d'Ellangowan. Il insista, et Mannering, déterminé à ne pas exposer l'enfant aux inconvéniens qui pourraient résulter pour lui de la crainte qu'on aurait des dangers dont les astres semblaient le menacer, remit entre les mains de M. Bertram un papier cacheté, en lui recommandant de ne pas l'ouvrir avant que l'enfant eût cinq ans acomplis. A cette époque il le laissait le maître de lire ce qui y était contenu. Il se flattait que la première période des malheurs prédits à l'enfant étant alors passée sans accident, le père en conclurait que les autres n'étaient pas plus à craindre. M. Bertram lui promit de se conformer à ses instructions ; et pour s'assurer davantage de son exactitude, Mannering ajouta que malheur pourrait arriver à l'enfant si le cachet était rompu avant le temps.

Mannering céda aux instances de M. Bertram pour qu'il passât chez lui le reste de cette journée. Elle n'offrit rien de remarquable. Le lendemain matin notre voyageur monta à cheval, dit adieu à son hôte obligeant et à son fidèle compagnon, fit des vœux pour la prospérité de sa famille, et, dirigeant son coursier du côté de l'Angleterre, fut bientôt loin des regards des habitans d'Ellangowan. Il va aussi s'éloigner des yeux de nos lecteurs, qui ne le reverront qu'à une époque de sa vie un peu plus reculée.

CHAPITRE VI.

« Le juge près de là, tout gonflé d'importance,
» Ayant d'un bon chapon garni sa large panse,
» Le menton bien rasé, tient de graves discours :
» Il roule un œil sévère ; enfin il a recours
» A de savans dictons, et joue ainsi son rôle. »

Shakspeare. *Comme il vous plaira.*

Quand mistress Bertram d'Ellangowan fut en état d'apprendre ce qui s'était passé pendant qu'elle était obligée de garder le lit, il ne fut question dans son appartement que du jeune et bel étudiant d'Oxford, qui avait consulté les astres et tiré l'horoscope du jeune lord. On lui fit la description des traits, du son de voix, des manières de l'étranger. Son cheval, sa selle, sa bride et ses éperons ne furent pas oubliés. Tout cela fit beaucoup d'impression sur l'esprit de mistress Bertram, car

la bonne dame ne laissait pas que d'être assez superstitieuse.

Lorsqu'elle put se livrer à quelque occupation, son premier soin fut de faire un petit sac de velours pour y renfermer l'horoscope de son fils, car elle l'avait obtenu de son mari. Ses doigts lui démangeaient de rompre le cachet; mais la crédulité l'emporta sur la curiosité, et elle eut la force de l'y déposer sans y toucher, entre deux feuilles de parchemin, dans lesquelles elle l'avait cousu pour préserver le cachet. Elle le plaça ainsi sur la poitrine de l'enfant, suspendu à une chaîne passée autour de son cou, et résolut de l'y laisser comme une amulette jusqu'au moment où elle pourrait légitimement satisfaire son désir curieux.

Le père, de son côté, résolut de s'acquitter de ses devoirs envers l'enfant en lui donnant une excellente éducation; et afin de pouvoir la commencer aussitôt qu'une première lueur de raison commencerait à l'éclairer, il détermina aisément Dominus à renoncer à sa profession de maître d'école du village, et à devenir tout-à-fait commensal du château. Dominus se chargea donc, moyennant des appointemens qui égalaient, à peu de chose près, les gages d'un domestique, de communiquer au futur laird d'Ellangowan toute la science et l'érudition qu'il possédait véritablement, ainsi que les graces et les perfections qu'il n'avait pas, mais dont il ne s'était jamais douté qu'il fût dépourvu. Le père trouvait aussi son avantage dans cet arrangement : il s'assurait un auditeur constant et silencieux pour écouter ses histoires quand ils étaient tête à tête, et un homme aux dépens de qui il pouvait exercer sans crainte ses talens pour la plaisanterie quand il avait compagnie.

Environ quatre ans après cette époque, un grand changement arriva dans le comté où le domaine d'Ellangowan est situé (1).

Les observateurs attentifs de l'opinion publique pensaient depuis long-temps qu'un changement de ministère était inévitable; et enfin, après bien des délais, après une juste balance de craintes et d'espérances, après des bruits fondés sur de bonnes ou de mauvaises autorités, ou même sans aucun fondement, après que bien des clubs eurent vidé leurs verres, en criant vive celui-ci! et à bas celui-là! — après maintes courses à pied, à cheval, en chaise de poste; grace à maintes adresses et pétitions pour et contre; après qu'on eut offert bien des fois sa vie et sa fortune, le coup fut frappé; le ministère croula, et le parlement, comme c'est la suite ordinaire, fut dissous en même temps.

Sir Thomas Kittlecourt, comme beaucoup d'honorables membres dans le même cas, accourut en poste dans son comté, mais y fut reçu avec froideur. Il avait été l'un des partisans de l'ancienne administration, et les amis de la nouvelle avaient déjà commencé un *canvass* (2) actif en faveur de sir John Featherhead, qui avait les meilleurs chiens et les meilleurs chevaux du pays. Parmi ceux qui avaient arboré l'étendard de la révolte contre sir Thomas était un Gilbert Glossin, *writer* (3) à ***, et agent du laird d'Ellangowan. Cet honnête homme avait peut-être essuyé quelques refus de sir Thomas Kittlecourt, ou bien, ce qui est égale-

(1) Dans le Dumfriesshire. — Éd.

(2) C'est le mot propre pour dire une *brigue électorale*. — Éd.

(3) Procureur. — Éd.

ment probable, ayant obtenu tout ce qu'il pouvait en attendre, il fallait qu'il jetât les yeux d'un autre côté pour se procurer un nouvel avancement. Il possédait un vote sur le domaine d'Ellangowan, comme on l'a déjà fait observer, et il décida qu'il fallait que son patron en eût un aussi, n'ayant aucun doute sur le parti qu'embrasserait M. Bertram dans la prochaine lutte. Il n'eut pas de peine à lui persuader qu'il lui convenait de se montrer à la tête d'un parti le plus nombreux possible; et immédiatement il s'occupa à faire des votes de la manière connue de tout légiste d'Écosse, en fractionnant et subdivisant les *supériorités* sur cette ancienne et jadis puissante baronnie. Aussi à force de rogner et de retrancher ici, d'ajouter et d'agrandir là, et de créer des *over-lords* sur toute la propriété que Bertram tenait de la couronne, ils s'avancèrent le jour du combat à la tête de dix hommes de parchemin aussi bien en règle qu'aucun de ceux qui aient jamais prêté serment de propriété et de fidélité même (1). Ce renfort considéra-

(1) Dans les éditions précédentes, où l'on avait craint de nuire à l'intérêt en arrêtant l'attention sur des notes, ce passage avait été modifié pour ne pas embarrasser le lecteur par des mots techniques sans commentaires. En le rétablissant dans son intégrité, nous sommes forcés de donner une explication assez curieuse d'ailleurs, et qu'aucun auteur français n'a encore fait connaître, sur le système électoral d'Écosse.

Les barons, ou francs-tenanciers des comtés d'Écosse, qui élisent des représentans au parlement, sont de deux sortes : 1º les *véritables* propriétaires du sol; 2º les propriétaires *fictifs* ou *supérieurs, over-lords;* ces derniers ne possédant fréquemment aucune propriété quelconque dans le comté. Un riche propriétaire qui désire augmenter son influence peut diviser son domaine en plusieurs portions, et créer ainsi des votes additionnels. Dans ce

ble décida du sort de cette journée. Sir John fut élu, et par suite Gilbert Glossin fut nommé greffier du tribunal de paix, et dès les premières séances du parlement le nom de Godefroy Bertram d'Ellangowan fut inscrit parmi ceux des juges de paix du comté.

C'était là le *nec plus ultrà* de l'ambition de Bertram, non qu'il aimât les embarras de cette dignité, ni la responsabilité qui en est la suite, mais il pensait qu'il y avait des droits, et que c'était par une injustice évidente qu'il n'en avait pas été investi jusque-là. Un ancien proverbe écossais dit qu'il ne faut pas donner aux fous des *chapping-stricks* (1), c'est-à-dire des armes offensives. M. Bertram ne fut pas plus tôt investi de l'autorité judiciaire qu'il avait désirée si long-temps, qu'il commença à l'exercer avec plus de rigueur que de clémence,

but il fait remise de sa charte à la couronne, et obtient des chartes au nom de ses amis particuliers pour les divers morcellemens de son domaine en lots de 400 liv. d'Écosse de rente (400 fr.). Il reçoit lui-même ensuite de ces amis une charte de propriété réelle, moyennant une simple rente annuelle nominale. Aux yeux de la loi, ces amis sont les propriétaires des terres dont ils ont une charte délivrée par la couronne, et ils figurent sur les registres des barons ayant vote. On a cherché à arrêter cet abus en exigeant certains sermens des votans; mais en Écosse comme en Angleterre (où il y a une prétendue morale publique si vantée) on trouve mille manières d'éluder un serment : une fourberie électorale est un péché véniel : une franchise élective est une propriété qu'on peut vendre avec ou sans la terre, et qu'on offre dans les journaux comme toute autre marchandise. La conscience britannique peut se parjurer impunément tous les sept ans; les francs-tenanciers fictifs sont désignés par le titre plaisant de *paper-barons*, barons de papier. — Éd.

(1) *Chapping-Strieks*, mot à mot des bâtons à frapper, se dit de toute arme offensive, comme l'auteur l'explique lui-même. — Éd.

et qu'il démentit l'opinion que l'on s'était généralement formée de la bonté de son caractère. Nous avons lu quelque part l'histoire d'un juge de paix qui, le lendemain de sa nomination, pour écrire à son libraire de lui envoyer le livre des statuts de sa charge, se servit de l'orthographe suivante : *Please send the ax relating to Augustus pease : Veuillez m'envoyer la hache relative à Auguste des pois* (1).

Nul doute que, lorsque ce savant juge fut en possession de la *hache*, il s'en servit pour mutiler les lois. M. Bertram n'était pas aussi ignorant dans la grammaire anglaise que son digne prédécesseur; mais Augustus Pease lui-même n'aurait pas pu employer avec moins de discernement l'arme qu'on avait maladroitement mise entre ses mains.

Il regarda de bonne foi la commission qu'il venait de recevoir comme une marque de faveur personnelle que lui accordait son souverain, oubliant qu'il avait pensé naguère que l'oubli dans lequel il était resté ne devait être attribué qu'à la cabale et à l'esprit de parti, qui l'avaient privé d'un privilège commun à tous ceux de son rang.

Il commanda à son fidèle aide-de-camp, Dominus Sampson, de lui lire tout haut sa commission dès qu'elle lui fut parvenue. Dès les premiers mots, *il a plu au roi de nommer*, ... il l'arrêta en s'écriant : — Il a plu au roi! le brave homme! bien certainement cela n'a pu lui plaire plus qu'à moi.

Il ne voulut donc pas borner sa reconnaissance à des

(1) Pour dire : *please send the act relative to justice of peace.* Envoyez-moi les *actes* relatifs aux juges de paix. — Éd.

sentimens inactifs, ni à des expressions banales de gratitude. Il résolut de prouver, en remplissant avec une activité sans bornes les devoirs de sa place, combien il était sensible à l'honneur qui venait de lui être conféré. Un nouveau balai, dit-on, tient la maison nette, et je puis moi-même rendre témoignage qu'ayant un jour pris une nouvelle servante, les araignées, anciens hôtes héréditaires qui, pendant le règne paisible de l'autre, avaient tendu leurs toiles sur les derniers rayons de la bibliothèque, où il ne se trouvait que des livres de jurisprudence et de théologie, furent contraintes d'en déguerpir au plus vite. Le laird d'Ellangowan, en commençant ses fonctions de magistrat réformateur, se montra tout aussi impitoyable. Il chassa les filous et les voleurs qui étaient ses voisins depuis près d'un demi-siècle. Il fit des miracles comme un second duc Humphrey (1), et par la vertu de sa baguette magistrale rendit les jambes aux boiteux, des yeux à l'aveugle, des bras au paralytique. Il découvrit et chassa les braconniers, les contrevenans aux lois de la pêche, les voleurs de fruits et de pigeons, et eut pour récompense les applaudissemens de ses confrères, et la réputation d'un magistrat actif.

Tout ce bien n'était pas sans quelque mélange de

(1) L'auteur, en véritable amateur d'antiquités littéraires, cite ici une pièce qui n'est guère connue que par la tradition : *le Duc Humphrey*, tragédie attribuée à Shakspeare, faisait partie des manuscrits rares recueillis par M. Warburton. La cuisinière de cet amateur, que tous les antiquaires anglais, et quelque part Walter-Scott, entre autres, maudissent autant que le fameux Omar, alluma son feu pendant plusieurs années avec les vieux papiers de son maître. Quel fut le désespoir de M. Warburton quand il s'aperçut de la perte irréparable de ses plus précieux trésors! — Éd.

mal. Quand un abus est enraciné depuis long-temps, il faut quelques précautions pour l'extirper. Le zèle de notre digne ami mettait dans un grand embarras beaucoup de gens dont sa propre *lachesse* (1) avait contribué lui-même à nourrir la fainéantise et le vagabondage. Une habitude invétérée rendait les uns incapables de suivre un autre plan de conduite; et les autres, véritablement hors d'état de travailler, étaient dignes, comme ils le disaient eux-mêmes, d'éprouver l'effet de la charité de tout bon chrétien. Le mendiant connu depuis vingt ans pour faire sa ronde dans le canton, et qui recevait ce qu'on lui donnait plutôt comme une marque de bienveillance que comme l'offrande d'une pitié méprisante, était envoyé dans la Maison-de-Travail la plus voisine. La femme décrépite qui, appuyée sur un bâton, courait de porte en porte, comme un mauvais shilling que chacun s'empresse de passer à son voisin; celle qui, ne pouvant marcher, appelait ceux qui voulaient bien la porter, aussi haut et plus haut qu'un voyageur qui demande des chevaux de poste, étaient traités de la même manière. Jock, le niais, qui, moitié fripon, moitié idiot, servait de jouet aux enfans, de race en race, depuis la moitié d'un siècle, fut renfermé dans le Bridewell (2) du comté, où, privé d'un air pur et de la vue du soleil, seuls biens dont il fût capable de jouir,

(1) Ce mot est en italique dans le texte, l'auteur a composé un substantif avec l'adjectif *lâche;* mais il faudrait *lâcheté,* et c'est *mollesse* qu'il a voulu dire. Nous avons respecté son barbarisme au risque de le brouiller avec nos classiques puristes : il est certain qu'il n'est pas permis à Walter-Scott lui-même de citer du mauvais français. — Ed.

(2) Maison de correction. — Éd.

il mourut, en six mois, de chagrin et d'ennui. Le vieux matelot qui, depuis longues années, allait dans tous les cabarets réjouir les solives enfumées en chantant *le capitaine Ward* ou *le brave amiral Benbow*, fut banni du comté par le seul motif qu'il avait l'accent irlandais. Enfin, le zèle du nouveau juge de paix pour l'administration de la police rurale alla jusqu'à mettre un terme aux visites annuelles des colporteurs.

Tout cela ne se passa pas sans faire jaser et sans critique. Nous ne sommes ni de bois ni de pierre, et les habitudes qui ont crû dans nos cœurs ne peuvent, comme la mousse ou le lichen, en être arrachées sans faire une blessure. La femme du fermier regrettait de ne plus déployer son intelligence, peut-être aussi de ne plus jouir d'une certaine satisfaction intérieure, en distribuant, en guise d'aumône, des poignées de gruau d'avoine aux mendians qui lui apportaient les nouvelles des environs. Les chaumières souffraient la privation de mille petites choses auxquelles leurs habitans étaient accoutumés, et qui leur étaient apportées par ces mêmes vagabonds dont les courses se trouvaient arrêtées. Les enfans restaient sans dragées et sans joujoux; les jeunes femmes manquaient d'épingles, de rubans, de peignes et de ballades. Les vieilles ne pouvaient plus troquer leurs œufs contre du sel et du tabac en poudre ou en feuilles.

Toutes ces circonstances jetèrent sur l'affairé Ellangowan un discrédit d'autant plus remarquable qu'il avait joui de plus de popularité. On tirait même de l'ancienneté de sa famille un motif de condamnation contre lui. — Nous n'avons rien à voir, disait-on, dans ce que font les Greenside, les Burnville, les Viewforth;

ce sont de nouveau-venus dans le comté; mais Ellangowan! un nom qui est connu depuis que le monde est monde! lui! traiter ainsi de pauvres gens! On appelait son grand-père le mauvais laird, mais quoiqu'il ne fût pas trop bon quand il était resté trop long-temps à table, jamais il n'aurait fait chose semblable. La grande cheminée du vieux château était toujours chaude de son temps, et on y voyait autant de pauvres qu'il y avait de beau monde dans le salon; et milady, tous les ans, la veille de Noël, distribuait aux malheureux douze pièces d'argent en l'honneur des douze apôtres (1). On disait que c'était un papiste. Eh bien! les papistes pourraient donner des leçons à nos seigneurs d'aujourd'hui. Si, pendant la semaine, les pauvres gens étaient un peu foulés, maltraités, au moins le dimanche ils étaient sûrs de toucher leur pièce de six sous.

Tels étaient les propos dont on assaisonnait chaque pinte de bière qui se vidait dans les cabarets à trois ou quatre milles d'Ellangowan, ce qui faisait le diamètre de l'orbite dans lequel notre ami Godefroi Bertram, Esq. J. P., devait être considéré comme la planète principale. Mais les mauvaises langues se donnèrent encore plus de liberté lorsqu'il eut banni d'Ellangowan une colonie d'Égyptiens qui s'y était établie depuis bien des années, et avec un des dignes membres de laquelle notre lecteur a déjà fait connaissance.

(1) Il est fait allusion à cette pratique dans les notes de *Marmion*. Voyez la Notice. — Éd.

CHAPITRE VII.

« Venez, princes du sang, régiment en guenilles,
» *Prigg*, honnête seigneur, digne roi de ces drilles,
» Vous tous, ses courtisans, quel que soit votre nom,
» *Jarkman* ou *Patrico*; *Cranke* ou *Clapper-Dudgeon*;
» *Frater* ou *Abram-man*. C'est de tous que je parle. »

Le Buisson du Mendiant.

QUOIQUE le caractère de ces bandes d'Égyptiens qui inondaient autrefois une partie de l'Europe, et qui forment encore une caste distincte, soit généralement connu, le lecteur me pardonnera de tracer ici en peu de mots le tableau de leur situation en Écosse.

On sait que l'un des anciens rois de ce pays avait reconnu les Égyptiens comme une peuplade séparée et indépendante (1). Un de ses successeurs les traita moins

(1) Ce fut Jacques V qui reconnut Jock Faw chef des Egyptiens de son temps, comme seigneur et comte de la petite Égypte (*Lord and Earl of little Egypt*). — ÉD.

favorablement; le nom d'Égyptien devint, dans la balance de la justice, synonyme de celui de voleur, et ils furent punis en conséquence, d'après une disposition formelle de la loi. Malgré cette sévérité, cette race prospéra au milieu des fléaux qui ravagèrent le pays; elle s'augmenta même d'un grand nombre de gens que la guerre, la famine et la tyrannie avaient privés de leurs moyens de subsistance. Ce mélange leur fit perdre en grande partie le caractère distinctif de leur origine égyptienne. Ils devinrent une race mêlée, qui joignit les habitudes de fainéantise et de brigandage de ses ancêtres orientaux, à la férocité des hommes du Nord qui s'étaient joints à eux; ils voyageaient par bandes séparées, avaient entre eux des règles d'après lesquelles chaque tribu ne devait pas étendre ses courses plus loin que le district qui lui était assigné, et la moindre incursion hors des limites convenues donnait naissance à des querelles dans lesquelles il y avait souvent du sang répandu.

Le patriotique Fletcher de Saltoun fit, il y a cent ans, une peinture de ces vagabonds, et nos lecteurs en liront quelques traits avec étonnement.

— « Il y a aujourd'hui en Écosse, dit-il, indépen- » damment d'un grand nombre de pauvres familles qui » ne vivent que des charités de l'Église, ou qu'une mau- » vaise nourriture conduit de bonne heure au tombeau, » deux cent mille mendians qui ne possèdent que ce » qu'ils vont recueillir de porte en porte. C'est un far- » deau bien lourd pour ce pays pauvre, auquel ils ne » sont d'ailleurs d'aucune utilité. Quoique le malheur » des temps ait porté ce nombre presque au double de » ce qu'il était autrefois, on peut calculer qu'il s'y est » toujours trouvé environ cent mille de ces vagabonds

» qui vivent sans s'assujettir à aucune des lois civiles,
» religieuses, ou même naturelles... Aucun magistrat ne
» peut parvenir à être informé des naissances ou des dé-
» cès qui arrivent parmi eux. Non-seulement ils sont un
» véritable fléau pour les pauvres paysans, qui sont sûrs
» d'être maltraités s'ils refusent du pain et d'autres pro-
» visions à une bande composée quelquefois de quarante
» personnes, mais ils se permettent souvent de piller
» les maisons écartées, et qui ne peuvent avoir de se-
» cours dans leur voisinage. Dans les temps d'abon-
» dance, on les rencontre par milliers dans les monta-
» gnes, où ils passent des jours entiers en festins et en
» débauches. Dans les mariages, dans les enterremens,
» dans les marchés, dans les foires, dans tous les endroits
» publics, on les voit, hommes et femmes, boire, jurer,
» blasphémer, se battre les uns contre les autres. »

Malgré le tableau déplorable que présente cet extrait, et quoique Fletcher, cet ami éloquent et énergique de la liberté, ne vît pas d'autres moyens, pour réprimer ces désordres, que de réduire ces peuplades à une sorte d'esclavage domestique, les progrès du temps, la sévérité des lois, des moyens plus faciles d'existence, restreignirent peu à peu le progrès de ce mal, et le réduisirent dans des bornes plus étroites. Les castes d'Égyptiens, connues aussi sous plusieurs autres noms, comme ceux de Jokeys ou Cairds (1), devinrent moins nombreuses, et quelques-unes s'éteignirent tout-à-fait; mais il en reste toujours assez pour donner lieu souvent à des alarmes, et occasioner des vexations continuelles dans les campagnes. Quelques métiers vulgaires sem-

(1) En France, *Bohémiens*, en Espagne, *Gytanos*, en Italie, *Zingari* etc. — Éd.

blaient exclusivement livrés à leur industrie. Eux seuls faisaient des assiettes de bois, des cuillers de corne, et tout ce qui concerne la chaudronnerie; ils y ajoutaient le commerce de la poterie grossière: tels étaient leurs moyens ostensibles d'existence. Chaque tribu avait ordinairement un centre de réunion, qui formait leur principal établissement, qu'ils considéraient comme leur camp, et dans le voisinage duquel ils avaient soin de ne commettre aucun désordre. Quelques-uns avaient même des talens par lesquels ils se rendaient utiles et agréables en certaines occasions. Plusieurs cultivaient la musique avec succès, et c'était souvent dans une colonie d'Égyptiens que se trouvait le joueur de cornemuse ou de violon du canton. Personne ne savait mieux qu'eux où trouver le poisson et le gibier. Dans l'hiver, les femmes disaient la bonne aventure, les hommes faisaient des tours de passe-passe, et dans les soirées où le vent et la pluie tenaient le fermier renfermé chez lui, ils faisaient paraître le temps moins long autour du foyer. En un mot, c'étaient les *Parias* de l'Écosse, vivant comme des Indiens sauvages au milieu des habitations des Européens; et, comme eux, on les jugeait plutôt d'après leurs mœurs, leurs usages et leurs opinions, que d'après les règles établies dans une société policée. On en trouve encore quelques restes de nos jours, surtout dans le voisinage des contrées inhabitées, où ils peuvent se réfugier quand ils sont poursuivis. Les traits de leur caractère ne sont pas adoucis, mais leur nombre est tellement réduit, qu'au lieu de cent mille qu'en comptait Fletcher, on en trouverait à peine aujourd'hui cinq cents dans toute l'Écosse.

Depuis un temps immémorial une caste de ces vaga-

bonds, dont Meg Merrilies faisait partie, s'était établie, autant que le permettaient ses habitudes errantes, dans un vallon, sur les domaines d'Ellangowan. Ils y avaient bâti quelques chaumières qu'ils nommaient leur *ville de refuge,* et où ils vivaient, quand ils n'étaient pas en course, sans y être plus troublés que les corbeaux perchés sur les vieux frênes qui les entouraient. Ils y étaient depuis si long-temps, qu'ils se regardaient comme propriétaires de leurs misérables habitations. Ils avaient, disait-on, acquis la protection des lairds d'Ellangowan par les services qu'ils leur avaient rendus en temps de guerre, et surtout en pillant les terres des barons voisins avec qui ils étaient en querelle. Dans des temps plus modernes, leurs services étaient d'une nature plus pacifique. Les femmes tricotaient des mitaines pour milady, et des bas de bottes pour le laird; on leur offrait ces présens en grande pompe le jour de Noël. Les vieilles sibylles bénissaient le lit nuptial du laird, quand il se mariait, et le berceau de l'enfant, quand il lui arrivait un héritier. Les hommes raccommodaient la porcelaine cassée de milady, aidaient le laird dans ses parties de chasse, dressaient les chiens d'arrêt, coupaient les oreilles de ses bassets. Les enfans ramassaient des noix dans les champs, des framboises sur les buissons, des champignons dans les prairies, et portaient aussi leur tribut. C'était de leur part, en quelque sorte, une prestation volontaire de foi et hommage qui ne restait pas sans récompense. On les protégeait en certaines occasions, on fermait les yeux sur bien des choses, et quand une circonstance extraordinaire donnait lieu au laird de faire parade de générosité, les restes du banquet leur étaient destinés, sans parler d'une distribution de bière

et d'eau-de-vie. Cet échange mutuel de bons offices durait au moins depuis deux siècles, et faisait que les habitans de Derncleugh se regardaient comme ayant acquis le privilège de vivre sur les domaines d'Ellangowan. Ils étaient particulièrement amis du laird actuel, qui avait plusieurs fois employé son crédit pour les soutenir contre les attaques de la justice. Mais cet état de paix ne devait pas durer plus long-temps.

Les habitans de Derncleugh se mettaient fort peu en peine de ce que devenaient les vagabonds qui ne faisaient point partie de leur tribu, et la sévérité que déployait contre eux le nouveau juge de paix ne leur faisait concevoir aucune alarme pour leur propre compte. Ils étaient convaincus qu'il était décidé à ne laisser dans le pays d'autres mendians et rôdeurs que ceux qui se trouvaient établis sur ses terres, et qui faisaient leur métier d'après sa permission expresse ou tacite. M. Bertram lui-même ne se pressait pas d'exercer sa nouvelle autorité contre les anciens colons, mais il se vit entraîné par les circonstances.

A l'une des sessions du trimestre (1), un gentilhomme qui, lors des élections, avait été du parti opposé à celui qu'avait embrassé Ellangowan, lui reprocha publiquement que, tout en affectant un grand zèle pour la police, et en cherchant à se faire une réputation de justice et d'activité, il nourrissait sur ses terres une horde des plus grands vauriens de tout le pays, et souffrait qu'ils résidassent à un mille de son château. Il n'y avait pas de réponse à faire à ce reproche, car le fait était de notoriété publique. Notre nouveau magistrat dévora

(1) Assemblée de trimestre des juges de paix, etc., etc. — Éd.

donc cet affront en silence, et, en retournant chez lui, chercha quel était le meilleur moyen à prendre pour se débarrasser de ces vagabonds, dont l'existence sur ses domaines était une tache à sa renommée. Il venait de se décider à saisir la première occasion qui se présenterait pour chercher une querelle aux parias de Derncleugh, lorsque le hasard lui en offrit une.

Depuis qu'il avait été promu au rang important de juge de paix, il avait fait repeindre et fermer la porte d'entrée de l'avenue qui conduisait à son château, et qui autrefois était toujours ouverte de la manière la plus hospitalière. Il avait aussi fait boucher avec des palissades bien garnies de genêt épineux certains trous dans les haies de clôture de son parc, par lesquels chacun s'introduisait sans lui en demander la permission, mais sans y causer aucun dommage; les enfans pour y dénicher des oiseaux, les vieillards pour abréger leur chemin en suivant une ligne droite, les filles et les garçons pour s'y donner des rendez-vous le soir. Mais ces jours sereins touchaient à leur fin. Une inscription menaçante, peinte sur l'un des côtés de la porte, annonçait que tous ceux qui seraient surpris dans le parc seraient punis conformément aux lois; et, pour faire le pendant, on avait peint de l'autre côté un avertissement que l'on avait placé dans les haies des fusils à ressort et des pièges si redoutables, que (disait un emphatique *nota benè*) — « si un homme s'y trouvait pris, ils briseraient la jambe d'un cheval (1). »

Malgré ces menaces effrayantes, six garçons égyptiens, déjà un peu grands, et autant de jeunes filles, étaient un

(1) On sait que l'Angleterre est comme hérissée de ces machines homicides. — Éd.

beau jour à cheval sur la nouvelle porte, faisant des bouquets de fleurs cueillies probablement dans l'enceinte défendue. Ellangowan leur ordonna d'en descendre; ils ne l'écoutèrent pas. Il essaya de les pousser à bas l'un après l'autre; mais les uns tenaient ferme, et les autres étaient remontés aussi vite que tombés. Le laird appela à son aide un valet, qui arriva armé d'un fouet de poste dont quelques coups eurent bientôt dispersé la troupe. Telle fut la première brèche faite à la paix qui subsistait depuis si long-temps entre la maison d'Ellangowan et le camp de Derncleugh.

Pour convaincre les Égyptiens que cette guerre était sérieuse, il fallait qu'ils vissent que leurs enfans ne manquaient pas d'être reçus à coups d'étrivières quand on les trouvait dans le parc; qu'on les condamnait à une amende quand on surprenait leurs ânes paissant dans les nouvelles plantations, ou sur la lisière d'un champ; enfin que le constable commençait à prendre des informations sérieuses sur leur manière de vivre, et exprimait sa surprise de voir des gens dormir toute la journée, et s'absenter toute la nuit.

Lorsque les choses en furent à ce point, les Égyptiens ne se firent pas scrupule de commencer les hostilités de leur côté. Le poulailler d'Ellangowan fut pillé. On vola son linge, étendu sur des cordes pour le sécher, ou sur le pré pour le blanchir. On pêcha le poisson de ses étangs; on déroba ses chiens; on coupa ses jeunes arbres; enfin on porta la vengeance jusqu'à faire le mal pour le seul plaisir du mal.

De l'autre côté parurent les ordres d'informer, de chercher, d'arrêter et d'appréhender au corps. Malgré l'adresse des déprédateurs, quelques-uns furent saisis.

L'un d'eux, jeune homme vigoureux, fut embarqué sur un vaisseau comme matelot; deux enfans furent fortement fouettés, et une digne matrone égyptienne fut envoyée à la maison de correction.

Les Égyptiens ne pensaient pourtant pas encore à quitter l'habitation dont ils jouissaient depuis si long-temps, et M. Bertram avait lui-même de la répugnance à les priver de leur ancienne *ville de refuge;* de sorte que la petite guerre se continua ainsi quelques mois, sans que les hostilités parussent se ralentir d'aucun côté.

CHAPITRE VIII.

« Fier de son vêtement conquis sur la panthère,
» Lorsque l'Indien cuivré, de son humble chaumière,
» Sur les bords de l'Ohio voit approcher les blancs,
» Il croit voir l'esclavage asservir ses enfans.
» Du bois qui l'a vu naître il fuit le doux ombrage;
» Et de l'Ontario désertant le rivage,
» Il va chercher au loin quelque asile ignoré,
» Où le pied des humains n'ait jamais pénétré,
» Tel qu'un bois ténébreux où règne le silence
» Depuis le jour qui vit du monde la naissance. »

Leyden. *Tableaux de l'Enfance.*

En traçant la naissance et les progrès de la guerre des Marons (1) d'Écosse, nous ne devons pas oublier de faire observer que le temps s'écoulait insensiblement, et que le petit Henry Bertram, l'un des plus hardis et des plus jolis enfans qui aient jamais porté le sabre de bois et le

(1) Cette désignation, appliquée ici aux Bohémiens révoltés, est empruntée au langage des colonies, où les nègres fugitifs s'appellent nègres marons. — Éd.

bonnet de grenadier de papier, approchait du jour qui devait compléter sa cinquième année. Un caractère décidé, qui se développait de lui-même, en faisait déjà un petit coureur. Il n'y avait pas une pelouse, pas un vallon autour d'Ellangowan qu'il ne connût parfaitement; il était en état de dire en bégayant sur quelle prairie croissaient les plus belles fleurs, et dans quel taillis étaient les noisettes les plus mûres. Il effrayait ceux qui le suivaient, par la hardiesse avec laquelle il grimpait sur les ruines du vieux château, et avait fait plus d'une excursion jusqu'au hameau des Égyptiens.

Dans ces occasions, Meg Merrilies le rapportait ordinairement sur son dos. L'Égyptien qui avait été envoyé à bord d'un vaisseau était son neveu, et depuis cette époque elle n'avait pu prendre sur elle d'entrer dans la place d'Ellangowan. Mais son ressentiment ne paraissait pas s'étendre sur l'enfant. Au contraire, elle cherchait à se trouver sur son chemin quand il se promenait, lui chantait quelque chanson égyptienne, le faisait monter sur son âne, et mettait dans sa poche un morceau de pain d'épice ou une pomme bien rouge. L'ancien attachement de cette femme pour la famille des Bertram, étant comme repoussé de tous côtés, semblait se complaire à trouver un rejeton sur lequel il pouvait encore se reposer. Elle prophétisa cent fois que le jeune Henry serait la gloire de sa famille; que le vieux tronc n'avait pas poussé une telle branche depuis la mort d'Arthur Mac-Dingawaie, tué à la bataille de Bloody-Bay; car pour le chêne actuel, il n'était bon qu'à faire du feu.

Une fois, l'enfant étant malade, elle passa toute la nuit sous sa fenêtre, en chantant des paroles qu'elle regardait comme un charme souverain contre la fièvre, et

rien ne put la déterminer à entrer au château ou à quitter son poste avant qu'elle eût appris que l'enfant était hors de danger.

L'affection de cette femme devint matière à soupçons, non dans l'esprit du laird, qui jamais n'aurait pu se résoudre à soupçonner le mal, mais dans celui de sa femme, dont la santé n'était pas très-bonne et l'esprit faible. Elle était fort avancée dans une seconde grossesse, ne pouvait sortir du château, et n'avait pas grande confiance en la gouvernante de son fils, qui était une jeune étourdie. Elle pria donc Dominus Sampson de vouloir bien se charger de l'accompagner dans toutes ses courses sans jamais le perdre de vue. Dominus aimait son jeune élève; il était tout fier des succès qu'il avait obtenus de son éducation, étant déjà parvenu à lui faire épeler des mots de trois syllabes. L'idée de voir enlever ce jeune prodige par des Égyptiens, comme un second Adam Smith (1), n'était pas supportable pour lui : il entreprit bien volontiers une tâche tout-à-fait opposée à ses habitudes journalières. On le voyait donc se promener la tête occupée d'un problème de mathématiques, et les yeux toujours fixés sur un enfant de cinq ans, dont les courses le mirent cent fois dans les situations les plus ridicules. Deux fois il fut poursuivi dans un sentier par une vache méchante; un jour il se laissa tomber dans un ruisseau en passant sur les pierres du gué; une autre fois il s'embourba jusqu'au milieu du corps dans la marre de Lochend en voulant y cueillir un nénuphar pour l'enfant.

(1) C'est du fameux Adam Smith l'économiste que l'auteur veut parler. Il était né à Kirkaldy en Écosse, où son père était *inspecteur des douanes*. A l'âge de trois ans il fut enlevé par des Égyptiens; mais il fut bientôt retrouvé et rendu à sa famille. — Éd.

Aussi les matrones du village, qui secoururent en cette occasion Sampson, dirent-elles que le laird ferait aussi bien de confier son fils à un de ces hommes de paille qu'on place dans un champ pour épouvantail. Mais le bon Dominus supportait tous ces accidens avec un sérieux et une gravité imperturbables; *Prodigieux !* était la seule exclamation qui échappât à sa patience.

Fatigué de la guerre avec les marons de Derncleugh, M. Bertram venait de se décider à y mettre fin en les chassant de ses terres. Les anciens domestiques branlèrent la tête à cette nouvelle; Dominus même hasarda une remontrance indirecte : — *Ne moveas Camarinam* (1), lui dit-il. Mais ni l'allusion ni le ton d'oracle de cette phrase n'étaient calculés pour produire quelque effet sur l'esprit du laird, et on procéda contre les Égyptiens dans toutes les formes légales. Chaque porte de leur hameau fut marquée à la craie par un officier de la cour foncière, comme un avertissement d'en déloger au prochain terme. Ils ne firent cependant aucune disposition qui annonçât leur obéissance à la loi. Enfin l'époque fatale, la Saint-Martin, arriva, et il fallut recourir à des mesures violentes pour les expulser. Un détachement d'officiers de paix, assez fort pour rendre toute résistance inutile,

(1) *Ne remuez pas le lac Camarin.* C'était un proverbe ancien dont voici l'origine. Ce lac était placé en Sicile; comme les eaux en étaient stagnantes, les habitans du voisinage, incommodés par les vapeurs qu'il exhalait, consultèrent Apollon, qui défendit par l'oracle, devenu depuis un proverbe, de toucher à ces eaux. On ne tint aucun compte de la défense; on dessécha *le Camarin*, et la peste se mit dans le pays. Les habitans apprirent trop tard, par expérience, que les moyens employés pour remédier à un mal, peuvent quelquefois l'aggraver. — Éd.

donna aux habitans l'ordre de partir à midi : et cette heure ayant sonné sans qu'ils eussent obéi, on commença à enlever le toit des chaumières, et à jeter par terre les portes et les fenêtres; mode d'expulsion très-sommaire, très-efficace, et qui est encore en usage dans quelques parties de l'Écosse quand un fermier se montre réfractaire. Les Égyptiens regardèrent d'abord cette œuvre de destruction avec une stupéfaction muette. Enfin ils rassemblèrent leurs ânes, les chargèrent de leur misérable mobilier, et firent leurs préparatifs de départ. Ce fut une chose bientôt faite pour des gens qui avaient toutes les habitudes des Tartares nomades. Ils partirent donc pour chercher un nouvel asile dans quelque endroit dont les patrons ne fussent ni membres du Quorum ni Custos Rotulorum (1).

Une sorte de respect humain avait empêché Ellangowan de présider en personne à l'expulsion des anciens alliés de sa famille. Il avait confié cette expédition à des officiers de paix conduits par M. Frank Kennedy, un inspecteur ou commis ambulant attaché à l'excise, devenu depuis quelque temps un ami de la maison et dont nous reparlerons dans le prochain chapitre. Quant à M. Bertram, lui-même avait choisi ce jour

(1) Les fonctions des juges de paix sont administratives et judiciaires; mais il est certains actes qui ne sont de leur ressort que lorsqu'ils sont en assemblée, et présidés par un de ceux qui ont été expressément désignés dans leur commission pour jouir d'un privilège plus étendu, et qu'on nomme membres du *quorum*, d'après le premier mot de la phrase latine : QUORUM *aliquem vestrûm unum esse volumus*. Aujourd'hui ils sont tous généralement du *quorum*. Le *Custos Rotulorum*, garde des archives du comté, est le premier des juges de paix. — ÉD.

pour aller faire une visite à un ami à quelque distance, afin de s'éloigner davantage du lieu de la scène; mais il arriva, malgré toutes ses précautions, qu'en revenant de chez lui, ses anciens tenanciers le rencontrèrent sur la route.

Ce fut dans un chemin creux, au pied d'une colline, limite du domaine d'Ellangowan, qu'il rencontra la horde égyptienne qui effectuait sa retraite. Quatre ou cinq hommes formaient une espèce d'avant-garde; ils étaient enveloppés de grands manteaux qui cachaient leurs longs corps maigres; comme leurs chapeaux à larges bords, rabattus sur leurs sourcils, ombrageaient leurs traits sauvages, leurs yeux noirs et leur teint basané. Deux d'entre eux portaient un fusil, un autre avait un sabre sans fourreau, et tous avaient le dirk ou poignard des Highlands, quoiqu'ils ne cherchassent pas à faire parade de cette arme. Derrière eux venaient les ânes chargés de bagages, et de petites charrettes ou tombereaux, comme on les appelle dans ce pays, qui transportaient dans leur exil les vieillards et les enfans. Les femmes, couvertes de leur jupe rouge et de leur chapeau de paille, et les enfans un peu plus grands, sans souliers, sans bonnets, et le corps à demi nu, prenaient soin de cette petite caravane, que suivait par le reste de la troupe. La route était étroite, et coupée par deux bancs inégaux de sable. Le domestique de M. Bertram pressa son cheval, fit claquer son fouet avec un air d'autorité, et fit signe aux conducteurs de livrer le milieu de la route. Ce signal n'ayant produit aucun effet, il s'adressa aux hommes qui marchaient négligemment en avant. — Hé bien! soyez donc à vos bêtes, et faites place au laird!

—Qu'il prenne sa part de la route, répondit un Égyptien de dessous son grand chapeau, sans lever la tête; il n'en aura pas davantage : le chemin est fait pour nos ânes comme pour ses chevaux.

Le ton de cet homme était ferme et même menaçant; M. Bertram jugea convenable de mettre sa dignité de côté, et de faire passer son cheval tranquillement sur la portion de la route qu'on voulut bien lui laisser. Voulant paraître ne pas faire attention à ce manque de respect, il adressa la parole à un des hommes qui passaient à côté de lui sans le saluer, sans même avoir l'air de le reconnaître.—Giles Baillie, lui dit-il, avez-vous appris que votre fils Gabriel soit content? C'était le jeune homme qu'on avait forcé de servir à bord d'un vaisseau.

— Si j'avais appris autre chose, répondit celui-ci d'un air sinistre et farouche, vous en auriez eu des nouvelles; et il continua sa route sans s'arrêter un instant. Quand il eut passé à travers ce groupe, dont toutes les figures lui étaient connues, et sur lesquelles il ne voyait plus que haine et mépris, tandis qu'autrefois elles ne lui auraient exprimé que respect et affection, se trouvant enfin hors de presse, il ne put s'empêcher de tourner la tête de son cheval, et de jeter un dernier regard sur cette colonie fugitive, qui aurait mérité d'exercer les talens de Callot. L'avant-garde avait déjà tourné un petit bois assez épais qui était au pied de la colline, et derrière laquelle tous disparurent successivement, jusqu'aux derniers traîneurs.

Les sentimens que M. Bertram éprouvait n'étaient pas sans amertume. Il est vrai que la caste qu'il venait d'expulser de son ancienne *place de refuge* était une race de fainéans et de vagabonds; mais avait-il tenté de les

rendre meilleurs? étaient-il plus coupables en ce moment que dans le temps où il souffrait qu'ils se considérassent en quelque sorte comme les protégés de sa famille? Son élévation au grade de juge de paix devait-elle changer sa conduite à leur égard? N'aurait-il pas dû au moins essayer d'introduire une réforme chez eux avant de priver sept familles entières de l'unique abri qu'elles possédassent; avant de leur retirer des ressources qui, quelque faibles qu'elles fussent, pouvaient les arrêter dans la carrière du crime? Son cœur ne pouvait s'empêcher d'être ému de compassion, de sentir quelques regrets en voyant s'éloigner de lui tant de gens qui lui étaient connus, et sans savoir ce qu'ils allaient devenir. Godefroy Bertram était d'autant plus accessible à ce sentiment, que son esprit peu étendu cherchait son principal amusement dans tout ce qui l'environnait. Comme il se disposait à continuer son chemin, Meg Merrilies, qui était restée derrière la troupe, se présenta tout à coup à ses yeux.

Elle s'arrêta sur une des hauteurs qui bordaient la route, de manière qu'elle était beaucoup plus élevée qu'Ellangowan. Sa grande taille se dessinant sur l'azur des cieux avait quelque chose de surnaturel. Nous avons déjà remarqué qu'il y avait dans son habillement, ou plutôt dans sa manière de l'arranger, je ne sais quoi d'étranger; elle avait adopté ce costume peut-être pour ajouter à l'effet que ses prédictions produisaient sur l'esprit de ses auditeurs, ou d'après quelques traditions sur la mise de ses ancêtres. Elle avait ce jour-là une étoffe de coton rouge roulée autour de sa tête en forme de turban, ce qui faisait encore ressortir le feu de ses yeux. Ses longs cheveux noirs s'échappaient en boucles

mêlées à travers les plis de cette bizarre coiffure. Son attitude était celle d'une sibylle inspirée ; sa main droite étendue tenait une branche d'arbre qui paraissait nouvellement arrachée.

— Que Dieu me damne, dit le valet, si elle n'a pas coupé cette branche dans le parc de Dukit ! Le lord ne répondit rien, mais ne put s'empêcher de regarder cette figure placée sur la hauteur.

— Passez votre chemin, dit l'Égyptienne ; passez votre chemin, laird d'Ellangowan. Vous avez éteint aujourd'hui le feu dans sept foyers, — voyez si celui de votre salon en brûlera mieux. — Vous avez détruit la couverture de sept chaumières, — voyez si la poutre de votre château en sera plus solide. — Vous pouvez établir vos bœufs dans les demeures de Derncleugh, — prenez garde que le lièvre n'aille placer son gîte sur le foyer d'Ellangowan. — Suivez votre chemin, — Godefroy Bertram : — pourquoi regardez-vous notre peuplade ? — Voilà trente créatures qui auraient manqué de pain avant que vous eussiez manqué de la moindre chose, qui auraient versé tout leur sang avant que de vous laisser faire une écorchure au doigt ! — Oui, voilà trente personnes, depuis la vieille femme qui a vu un siècle, jusqu'à l'enfant né de la semaine dernière, que vous avez chassées de leur asile, pour les faire errer dans les champs et coucher à la belle étoile. — Suivez votre chemin, Ellangowan ! — Nous portons nos enfans sur notre dos : — voyez si le vôtre en sera mieux couché, non que je désire du mal au petit Henry ou à l'enfant qui n'est pas encore né ; — Dieu m'en préserve ! Rendez-les charitables pour les pauvres, et meilleurs que leur père. — Et maintenant suivez votre chemin ; — voilà les derniers mots que vous

entendrez de Meg Merrilies, comme voilà la dernière baguette que je couperai jamais dans les jolis bois d'Ellangowan.

En parlant ainsi, elle brisa le rameau qu'elle tenait à la main et en jeta les fragmens sur la route. Marguerite d'Anjou donnant sa malédiction à ses ennemis triomphans ne put tourner sur eux un regard plus dédaigneux et plus fier. Le laird ouvrait la bouche pour lui parler, et mettait la main à la poche pour y chercher une demi-couronne; mais l'Égyptienne n'attendit ni sa réplique ni son présent, et s'éloigna à grands pas pour rejoindre sa caravane.

Ellangowan rentra chez lui tout pensif, et il est à remarquer qu'il ne parla à personne de la rencontre qu'il venait de faire. Son valet ne fut pas si discret : il conta l'histoire tout au long devant une nombreuse compagnie dans la cuisine, et finit par jurer que si le diable avait jamais parlé par la bouche d'une femme, il s'était exprimé en ce bienheureux jour par celle de Meg Merrilies.

CHAPITRE IX.

« Peignez l'Écosse à son chardon réduite,
» Son verre, hélas! vide comme un sifflet :
» De rats-de-cave une troupe maudite,
»   Ce n'est pas sans sujet.
» D'un alambic foulant aux pieds l'image
» Et le brisant comme un vil coquillage (1). »

BURNS.

M. BERTRAM, dans l'exercice de sa magistrature, n'oublia pas les intérêts des revenus de l'état. La contrebande, pour laquelle l'île de Man donnait de grandes

(1) Cette strophe de Burns, que nous avons retraduite aussi littéralement que possible, est extraite de la pièce intitulée *Supplications et instances de l'auteur, adressées aux représentans de l'Écosse dans la chambre des communes.* Le malheureux poète, qui était destiné à faire lui-même le métier odieux de rat de cave, se plaint dans cette adresse des restrictions imposées à la distillation du whiskey ou eau-de-vie d'orge, qu'il regarde comme le meilleur ami de la liberté. — ÉD.

facilités, était l'occupation générale de toute la côte sud-ouest de l'Écosse. Presque toute la classe inférieure prenait une part active dans ce commerce ; les seigneurs fermaient les yeux sur cette contravention aux lois, et les agens du gouvernement se trouvaient souvent entravés dans leurs fonctions par ceux mêmes qui auraient dû les protéger.

Un certain Francis Kennedy, que nous avons déjà nommé, était employé à cette époque dans cette contrée en qualité d'officier ambulant ou inspecteur de l'accise. C'était un homme vigoureux, aussi actif qu'intrépide, qui avait déjà fait un grand nombre de saisies, et qui par conséquent s'était attiré la haine de tous ceux qui avaient intérêt au franc commerce (*fair-trade*) comme on appelait le commerce des contrebandiers. Il était fils naturel d'un homme de bonne famille ; il aimait la table, buvait sec, savait mainte chanson gaillarde ; tous ces avantages l'avaient fait admettre dans la bonne société de ces environs, et dans des clubs où l'on s'occupait d'exercices gymnastiques, exercices dans lesquels il ne le cédait à personne.

Kennedy allait souvent au château d'Ellangowan, et y était toujours bien reçu. Sa vivacité épargnait à M. Bertram l'embarras de réfléchir et la fatigue de suivre avec ordre le développement d'une idée. Le récit des exploits aventureux de Kennedy dans l'exercice de ses fonctions était un sujet de conversation agréable pour tous deux, et le plaisir que le laird y trouvait fut un motif pour lui d'accorder son appui à l'inspecteur, et de le soutenir dans les expéditions hasardeuses auxquelles son devoir l'obligeait.

— Frank Kennedy, disait-il, est un gentilhomme,

quoique du côté gauche de la couverture. Sa famille est alliée aux Ellangawan par celle de Glengubble. Le dernier laird Glengubble aurait fait les Ellangowan ses héritiers ; mais, en allant à Harrigate, il y rencontra miss Jeanne Hadaway. — Il est bon de remarquer en passant que le *Dragon vert* est la meilleure auberge d'Harrigate. — Mais pour en revenir à Frank Kennedy, c'est donc un gentilhomme, et ce serait une honte de ne pas le soutenir contre ces coquins de contrebandiers.

Cette liaison étant ainsi formée entre eux, il arriva un jour que le capitaine Dirk Hatteraick avait débarqué non loin d'Ellangowan une cargaison de liqueurs spiritueuses et d'autres marchandises de contrebande. Se fiant sur l'indifférence avec laquelle le laird avait vu jusqu'alors son commerce, il n'avait pas apporté beaucoup de mystère à son débarquement, et ne s'était pas pressé de se débarrasser de ses marchandises. Il en résulta que Kennedy, armé d'un mandat (*warrant*) d'Ellangowan, conduit par quelques-uns de ses gens qui connaissaient le pays, et suivi d'un détachement de soldats bien armés, parut tout à coup dans l'endroit où étaient déposées les marchandises ; et, après quelques coups de fusil échangés, quelques blessures reçues de part et d'autre, il réussit à mettre la *grande flèche du roi* (1) sur les barils, balles et ballots, et porta le tout en triomphe dans le

(1) *King's broad arrow*, la grande flèche du roi. C'est l'empreinte d'un signe qui sert à marquer les objets appartenant à l'État ou au roi dans les magasins de la marine et les entrepôts des douanes. Ce signe fut sans doute une flèche dans l'origine. Aujourd'hui on appelle la flèche du roi les lettres initiales H. M., *his majesty*, Sa Majesté. Par la confiscation les denrées saisies deviennent ici la propriété du roi. — Éd.

magasin des douanes le plus voisin. Dirk Hatteraick jura en anglais, en hollandais et en allemand, qu'il se vengerait du protecteur et du protégé, et quiconque l'aurait connu n'aurait pas douté de son exactitude à exécuter son serment.

Peu de jours après le départ de la tribu égyptienne, M. Bertram, un matin en déjeunant, dit à sa femme : — N'est-ce pas aujourd'hui le jour de la naissance de Henry ?

— Il aura cinq ans ce soir, répondit-elle; ainsi nous pouvons lire le papier que nous a laissé le jeune Anglais.

— Non, ma chère, dit M. Bertram qui aimait à montrer son autorité dans des bagatelles, il faut attendre à demain matin. La dernière fois que j'ai été aux sermons du trimestre, le shériff nous dit que *dies*, que *dies inceptus...;* au surplus, vous ne savez pas le latin ; mais cela veut dire qu'un jour fixé pour terme ne commence que quand il est fini.

— Mais cela m'a tout l'air d'une absurdité, mon ami !

— Cela est possible, mais cela n'en est pas moins dans le vrai sens de la loi. Mais, en parlant de jours de termes, je voudrais, comme le dit Frank Kennedy, que la Pentecôte eût tué la Saint-Martin, et fût pendue pour cela. Jenny Cairns me remet à cette époque pour le paiement de sa rente, et..... Mais à propos de Kennedy, je réponds que nous le verrons aujourd'hui, car il est allé à Wigton avertir un bâtiment des douanes qui est dans la baie, que le lougre de Dirk Hatteraick est en vue des côtes; il va sans doute arriver. Il faut nous préparer une bouteille de bordeaux que nous viderons à la santé du petit Henry.

— Je voudrais que Kennedy laissât Dirk Hatteraick tranquille. Qu'à-t-il besoin de se montrer plus empressé que les autres? Ne peut-il chanter sa chanson, boire sa bouteille, et recevoir ses appointemens, comme le collecteur Snail, honnête homme qui n'a jamais fait de peine à qui que ce soit? Je m'étonne même que vous vous mêliez de cette affaire! Quand Dirk Hatteraick faisait tranquillement son commerce dans notre baie, avions-nous besoin d'envoyer à la ville pour avoir du thé et de l'eau-de-vie?

— Vous n'entendez rien à tout cela, ma chère amie. Pensez-vous qu'il convienne à un magistrat de faire de sa maison un entrepôt de marchandises de contrebande? Frank Kennedy vous montrera les lois qui le défendent; et vous savez que c'était dans le vieux château d'Ellangowan que le capitaine déposait sa cargaison.

— Eh bien! M. Bertram, le grand malheur qu'il y eût de temps en temps quelques balles de thé et quelques tonneaux d'eau-de-vie dans les caves du vieux château! nous n'étions pas obligés de le savoir. Et croyez-vous que le roi souffre beaucoup de ce que vous buvez votre verre d'eau-de-vie, et de ce je prends ma tasse de thé à un prix raisonnable? C'est une honte d'avoir chargé ces marchandises de tant de droits! N'étais-je pas bien parée avec ces dentelles que Dirk Hatteraick m'envoyait d'Anvers? Il se passera du temps avant que le roi ou Frank Kennedy m'envoient quelque chose! C'est comme votre querelle avec les Égyptiens! Je m'attends tous les jours à apprendre qu'ils nous ont joué quelque mauvais tour à la grange.

— Je vous dis encore une fois, ma chère, que vous

n'entendez rien à tout cela. Mais voilà Kennedy qui entre au galop dans l'avenue.

— C'est bon, c'est bon, Ellangowan! dit-elle en élevant la voix comme son mari sortait de la chambre. Plût à Dieu que vous vous y entendissiez vous-même! voilà tout ce que j'ai à dire.

S'échappant avec joie de cet entretien matrimonial, le laird alla joindre son ami Frank Kennedy, qu'il trouva tout échauffé. — Pour l'amour de Dieu, Ellangowan, lui dit-il, montez avec moi au vieux château, vous verrez en pleine mer ce malin renard Dirk Hatteraick chassé par les chiens de Sa Majesté. En parlant ainsi, il descendit de cheval, en donna la bride à un domestique, et courut au vieux château, suivi du laird et de plusieurs personnes de sa maison qu'avait attirées le bruit d'une canonnade entendue distinctement de la mer.

Étant montés sur la partie des ruines d'où la vue s'étendait le plus loin, ils virent, à peu de distance de la baie, un lougre sous toutes ses voiles, à qui un sloop de guerre donnait la chasse avec un feu continuel auquel le lougre répondait non moins activement.

— Ils sont encore éloignés, s'écria Kennedy, mais ils vont se voir de plus près. Bon! il jette sa cargaison à la mer. Je vois la bonne Nancy (1) sauter par-dessus le bord, une barrique après l'autre. Oh! diable! ce n'est pas bien à Hatteraick, et je lui en dirai deux mots. Ah!

(1) Jusqu'ici les traducteurs avaient pris la bonne Nantz ou Nancy pour une femme. C'est tout simplement une personnification de l'eau-de-vie ou des liqueurs en général. Nancy en Lorraine a eu de tout temps de la réputation pour ses fabriques de liqueurs fines. — Éd.

ils ont pris le vent sur lui! C'est cela, c'est cela! Allez, mes chiens; allez, mes chiens: serrez-le de près, serrez de près ce renard.

— Je crois, dit le vieux jardinier à une des servantes, que le jaugeur est *fey* (1)! C'est par ce mot que le peuple en Écosse exprime cette sorte d'agitation qu'on y regarde comme un présage de mort.

Cependant la chasse continuait; le lougre, manœuvré avec beaucoup d'adresse, ne négligeait aucun moyen pour s'échapper. Il était sur le point de doubler la pointe du promontoire, quand un boulet coupa son grand mât, et fit tomber sur le pont la maîtresse voile. La conséquence de cet événement paraissait inévitable; mais les spectateurs ne purent en être témoins, le lougre ayant disparu à l'instant derrière le promontoire. Le sloop fit force de voiles pour l'atteindre; mais il s'était trop approché de la côte: il fut obligé de revirer afin de gagner la pleine mer, et de pouvoir ainsi doubler le cap.

— Ils n'auront, pardieu! ni le lougre, ni la cargaison! s'écria Kennedy; il faut que je galope jusqu'à la pointe de Warroch (c'était le promontoire dont nous venons de parler), et que je leur fasse des signaux pour leur indiquer où s'est retiré le lougre. Adieu pour une heure, Ellangowan, préparez le bowl de punch et abondance de citrons. Je me charge de fournir la marchandise française (2). Nous boirons à la santé de Henry. Il faut que nous vidions un bowl dans lequel la chaloupe

(1) *Fey* Encore un de ces mots qu'on ne traduit que par une périphrase. Les étymologistes écossais font dériver *fey* de *fatal*. Éd.

(2) L'eau-de-vie. — Éd.

du collecteur pourrait voguer ! En parlant ainsi, il monta sur son cheval, et partit au grand galop.

A un mille du château, sur la lisière des bois qui couvraient, comme nous l'avons dit, un promontoire terminé par le cap, nommé la pointe de Warroch, Kennedy rencontra le jeune Henry, suivi de son précepteur Sampson. Il lui avait souvent promis de le promener sur son galloway (1), et s'était attiré son affection en lui apprenant à danser, à chanter et à faire polichinelle. Henry ne l'eut pas plus tôt aperçu qu'il réclama à grands cris l'exécution de sa promesse. Kennedy, ne voyant aucun risque à le satisfaire, et se faisant un plaisir de tourmenter un peu Dominus, sur le visage duquel il lisait déjà une remontrance, prit l'enfant entre ses bras, le plaça devant lui sur son cheval, et continua sa route, laissant Sampson au milieu d'un : — Mais, M. Kennedy... Le pédagogue pensa d'abord à les suivre, mais le cheval courait au grand galop : d'ailleurs Kennedy avait la confiance d'Ellangowan ; et, comme au surplus il n'était pas lui-même très-curieux de sa compagnie, à cause des plaisanteries profanes qu'il se permettait souvent, il se détermina à retourner doucement au château.

Les spectateurs que nous avons laissés sur les ruines du vieux château regardaient toujours le sloop de guerre, qui, après avoir perdu bien du temps, était parvenu à regagner la pleine mer. Il doubla alors la pointe de Warroch, et disparut à leurs yeux. Quelque temps après, on entendit une nouvelle canonnade, qui

(1) Petit cheval ; ainsi nommé des petits chevaux du comté de Galloway.—Éd.

fut bientôt suivie d'une explosion semblable au bruit que fait un vaisseau en sautant. A l'instant, une fumée épaisse parut derrière les arbres, et s'éleva en nuage jusqu'au ciel. Alors chacun se sépara, en formant diverses conjectures sur le sort du lougre, mais en convenant généralement que sa capture était inévitable, s'il n'était pas déjà englouti dans la mer.

—Voici l'heure du dîner, mon ami, dit mistress Bertram à son mari dès qu'il arriva; M. Kennedy tardera-t-il beaucoup à venir?

— Je l'attends à chaque instant, ma chère. Peut-être amènera-t-il quelques officiers du sloop.

— Mon Dieu! M. Bertram, pourquoi ne pas m'en avoir informée plus tôt? J'aurais fait mettre la grande table. Ensuite tous ces officiers sont las de viandes salées; et, pour vous dire la vérité, une tranche de bœuf est le meilleur morceau de votre dîner. Enfin j'aurais mis une autre robe; et vous-même, vous n'en seriez pas plus mal avec une cravate blanche. Mais vous aimez à me surprendre, à me mettre dans l'embarras. Je ne puis plus supporter une pareille manière d'agir!..... C'est quand on n'a plus les gens qu'on les regrette.

— Allons, allons! au diable le bœuf, la robe, la table et la cravate! tout ira bien. Mais où est Dominus? John, dit-il à un domestique qui arrangeait la table, où sont Dominus et Henry?

—M. Sampson est rentré depuis plus de deux heures; mais M. Henry n'était pas avec lui.

— N'était pas avec lui! dit mistress Bertram. Allez vite dire à M. Sampson que je le prie de venir sur-le-champ.

— M. Sampson, lui dit-elle dès qu'il arriva, n'est-ce pas la chose du monde la plus extraordinaire que vous, qui êtes ici logé, nourri, blanchi, éclairé, chauffé, qui recevez douze livres sterling (1) par an, le tout uniquement pour veiller sur un enfant, vous puissiez le laisser éloigné de vous pendant deux ou trois heures?

A chaque pause que fit la dame en colère, dans l'énumération de tous les avantages qu'il trouvait au château, Sampson reconnut par une humble inclination de tête la vérité de tout ce qu'elle avançait, et répondit d'un ton que nous n'entreprendrons pas d'imiter, que M. Frank Kennedy avait pris l'enfant malgré ses remontrances.

— Si M. Kennedy s'attend que je le remercie, dit la dame de mauvaise humeur, il se trompe; il n'a qu'à laisser tomber l'enfant, et l'enfant n'a qu'à se casser une jambe! Ou peut-être un boulet des vaisseaux sera venu à terre et l'aura tué, ou peut-être...

— Ou peut-être, dit Ellangowan, et cela est plus vraisemblable, il se sera rendu à bord du sloop ou de la prise, et il arrivera dans la baie avec la marée.

— Et ils seront noyés! dit la dame.

— En vérité, dit Sampson, je croyais M. Kennedy de retour. Il me semblait avoir entendu son cheval.

— Oui, dit John en faisant une grimace pour rire, c'était Grizzel qui chassait la pauvre vache de l'enclos.

Sampson rougit jusqu'au blanc des yeux, non de l'insolence du valet qui s'amusait à ses dépens, ce dont il était loin de s'apercevoir, ou dont il se serait aperçu sans colère, mais à cause d'une idée qui lui vint à l'es-

(1) 288 liv. argent de France. — Éd.

prit. — Il est sûr, pensa-t-il, que j'aurais dû suivre l'enfant. En même temps, prenant sa canne et son chapeau, il partit du côté du bois de Warroch d'un pas si précipité, que jamais, ni avant ni après cette époque, on ne le vit marcher aussi vite.

Le laird resta quelque temps à s'entretenir du même sujet avec son épouse, dont il cherchait à calmer les alarmes. Enfin il vit reparaître le sloop; il était en pleine mer, portait toutes ses voiles, cinglait vers l'ouest; et, loin de s'approcher du rivage, il fut bientôt hors de la vue. Les craintes et les inquiétudes de mistress Bertram étaient un état si ordinaire chez elle, qu'elles ne firent aucune impression sur l'esprit d'Ellangowan. Mais il fut alarmé par une espèce de trouble et d'agitation qu'il remarqua parmi les domestiques. L'un d'eux vint le prier de sortir un instant, et l'informa en particulier que le cheval de M. Kennedy était revenu seul à l'écurie avec sa bride cassée et sa selle renversée; qu'un fermier l'avait informé en passant qu'il avait vu brûler un lougre de contrebande de l'autre côté du cap de Warroch; et que, quoiqu'il eût traversé tout le bois, il n'avait ni vu ni entendu Frank Kennedy ni le jeune laird. Il n'avait rencontré que M. Sampson, rôdant partout pour les chercher, comme un homme privé de raison.

Tout fut en mouvement à Ellangowan. Le laird et tous ses domestiques mâles et femelles coururent au bois de Warroch. Les paysans et les fermiers du voisinage se joignirent à eux, les uns par curiosité, les autres pour les aider dans leur recherche. On prit des barques pour visiter la côte de l'autre côté du promontoire, qui était bordé de rocs escarpés, du haut des-

quels on avait le soupçon vague, mais trop affreux pour le faire entrevoir, que l'enfant avait pu se laisser tomber.

Le jour commençait à tomber lorsqu'ils entrèrent dans le bois. Ils se dispersèrent de différens côtés pour chercher l'enfant et son conducteur. L'obscurité, qui augmentait à chaque instant, le vent d'automne, qui sifflait à travers les arbres dépouillés de leur feuillage, le bruit que faisaient ceux qui s'occupaient de cette recherche, les feuilles sèches sur lesquels on marchait, les cris qu'on poussait de temps en temps pour se rapprocher : tout contribuait à entretenir les plus funestes pressentimens.

Enfin, après avoir inutilement battu tout le bois, on commença à se réunir pour se communiquer les informations. Le père ne pouvait plus cacher son désespoir, mais à peine égalait-il celui qu'éprouvait Sampson. — Plût à Dieu, disait l'affectionnée créature d'un ton d'angoisse inexprimable; plût à Dieu que je fusse mort en sa place! Ceux qui prenaient moins d'intérêt à l'événement discutaient tumultueusement les chances et les probabilités. Chacun donnait son opinion et écoutait celle des autres. Les uns disaient que Kennedy et l'enfant étaient sûrement à bord de la chaloupe; les autres, qu'ils étaient peut-être dans un village éloigné de trois milles; quelques-uns murmuraient tout bas qu'ils avaient pu se trouver à bord du lougre, dont la mer jetait encore des débris sur le rivage.

En cet instant, on entendit sur le bord de la mer pousser un cri si perçant, si effrayant, que personne ne douta un instant que ce ne fût l'annonce d'une nouvelle désastreuse. Chacun courut du côté d'où partait ce bruit, mar

chant sans hésiter dans des chemins par lesquels, en toute autre circonstance, personne n'aurait osé passer. Enfin on descendit, par un sentier escarpé, au pied d'un rocher où ceux qui conduisaient une barque venaient de prendre terre. — Ici, criaient-ils, ici ! pour l'amour de Dieu ! c'est ici, c'est ici ! Ellangowan perça à travers la foule qui s'était déjà amassée, et qui contemplait avec horreur le corps inanimé de Kennedy. A la première vue, il parut que sa mort avait été occasionée par sa chute du haut du rocher, qui était élevé de plus de cent pieds. Son cadavre était moitié dans l'eau, moitié dehors. La marée en s'avançant soulevait ses bras et ses habits, et lui donnait de loin l'apparence du mouvement, de sorte que ceux qui l'aperçurent les premiers crurent qu'il vivait encore ; mais, en s'en approchant, ils reconnurent que toute étincelle de vie était éteinte en lui depuis long-temps.

— Mon enfant ! mon enfant ! s'écria le père désespéré ; où peut-il être ? Une douzaine de personnes répondirent à la fois pour lui donner des espérances que personne n'osait concevoir. Quelqu'un dit enfin : — Mais les Égyptiens ? A l'instant Ellangowan remonta sur le promontoire, sauta sur le premier cheval qu'il put trouver, et courut comme un furieux vers le hameau de Derncleugh. Il n'offrait qu'une image de désolation. Il descendit de cheval afin de faire une recherche plus exacte, et il se heurtait à chaque instant contre les débris des toits, des portes, des fenêtres, qui avaient été détruits par ses ordres. Il se ressouvint en ce moment avec amertume de la prophétie ou de l'anathème de Meg Merrilies : — Vous avez enlevé le toit de sept chau-

mières; voyez si la poutre de votre propre toit en sera plus solide.

— Rends-moi mon fils! s'écriait-il, rends-moi mon fils! tout sera oublié, pardonné! En prononçant ces mots dans une sorte de frénésie, il aperçut une faible lueur dans une des cabanes à demi détruites. C'était celle où demeurait naguère Meg Merrilies. La lumière, qui semblait venir du foyer, paraissait non-seulement par la fenêtre, mais par le haut du toit, dont la couverture avait été détruite.

Il y courut. Elle était fermée. Le désespoir donnait à ce malheureux père la force de dix hommes; il s'élança contre la porte avec une telle violence qu'elle céda à l'instant. Personne n'était dans la chaumière; mais on voyait qu'elle avait été habitée tout récemment. Il y avait du feu dans le foyer, un chaudron était suspendu au-dessus, et on voyait quelques provisions de vivres. Comme il regardait de tous côtés dans l'espérance de trouver quelque chose qui l'assurât que son fils vivait encore, quoique tombé au pouvoir de ces misérables, un homme entra dans la cabane; c'était son vieux jardinier.

— Ah! monsieur, lui dit le vieillard, n'ai-je tant vécu que pour voir une nuit comme celle-ci? Venez bien vite au château.

— A-t-on trouvé mon fils? Est-il vivant? Dites-moi, André, a-t-on des nouvelles de mon fils? a-t-on trouvé Henry Bertram?

— Non, monsieur; mais...

— Ils l'ont enlevé, André, aussi sûr que nous marchons sur la terre. C'est elle qui l'a enlevé! Je ne sortirai pas d'ici qu'il ne me soit rendu!

— Mais il faut que vous veniez, monsieur, il faut que vous veniez sur-le-champ. Nous avons envoyé chercher le shériff, et nous laisserons une garde ici toute la nuit, en cas que les Égyptiens y reviennent; mais venez, venez, de grace; milady est à son agonie.

Bertram regarda d'un air stupéfait le messager qui lui annonçait cette affreuse nouvelle; il répéta les mots *son agonie*, comme s'il n'avait pu en comprendre le sens, et se laissa reconduire par le vieillard. Pendant le chemin, il ne put que dire : — Femme et enfant! mère et fils! tous les deux! c'est un coup cruel!

Il est inutile de nous appesantir sur la scène déchirante qui l'attendait. La nouvelle du sort de Kennedy avait été annoncée à mistress Bertram sans aucune précaution. On avait même gratuitement ajouté que le jeune laird était tombé du rocher avec lui, quoiqu'on n'eût pas retrouvé son corps, mais qu'étant si léger, le pauvre enfant, la mer l'avait sûrement entraîné.

Cette malheureuse mère était avancée dans sa grossesse : ce coup affreux détermina un accouchement prématuré; et, avant qu'Ellangowan eût recouvré assez de présence d'esprit pour comprendre toute l'étendue de son malheur, il était père d'une fille, et son épouse n'existait plus.

CHAPITRE X.

« Son visage est en sang, ses membres sont meurtris,
» Ses yeux de leur orbite ont l'air d'être sortis;
» D'un funeste cordon son cou porte l'empreinte;
» Son cœur cesse de battre, et sa vie est éteinte.
» Par le nombre accablé, sans espoir de secours,
» On voit qu'aux meurtriers il disputa ses jours :
» Ses cheveux hérissés, ses narines sanglantes,
» De ses derniers efforts sont les preuves parlantes. »

SHAKSPEARE. *Henry IV*, *part.* I.

Le vice-shériff (1) du comté arriva le lendemain à Ellangowan au point du jour. Les lois d'Écosse donnent à cette magistrature provinciale des pouvoirs judiciaires étendus, la tâche d'informer sur tous les crimes qui se commettent dans sa juridiction, et celle de délivrer des mandats d'amener ou des ordres d'emprisonnement contre les personnes suspectées, etc.

(1) Un shériff député. — ÉD.

Celui qui était alors revêtu de cette charge dans le comté de..... était un homme bien né et bien élevé. Quoiqu'un peu pédant, il jouissait de l'estime générale, et était regardé comme un magistrat aussi actif qu'intelligent. Son premier soin fut d'interroger tous ceux qui avaient été présens à la découverte du corps de Kennedy, afin de chercher à jeter du jour sur cet événement mystérieux. Il dressa le rapport écrit, *procès-verbal* ou acte de *précognition*, selon le terme technique, qui remplace en Écosse l'enquête du coroner (1). Les recherches minutieuses et habiles du shériff mirent au jour plusieurs circonstances qui ne pouvaient s'accorder avec l'opinion première que Frank Kennedy était tombé par accident du haut du rocher. Nous allons donner en peu de mots quelques détails à ce sujet.

Le corps de cet infortuné avait été déposé dans la cabane d'un pêcheur; mais on avait eu soin de ne rien changer à l'état dans lequel on l'avait trouvé. Ce fut le premier objet qu'examina le shériff. Le corps était brisé, et couvert de plaies qui paraissaient évidemment la suite d'une chute, mais il avait sur la tête une entaille profonde qu'un habile chirurgien déclara ne pouvoir avoir été faite que par une arme tranchante. La sagacité du juge découvrit encore d'autres indices qui annonçaient

(1) L'auteur va prouver ici qu'il est initié dans la procédure criminelle d'Écosse, comme un greffier de la cour des sessions. En Angleterre, le coroner est le magistrat chargé d'informer au sujet des personnes trouvées mortes, pour constater le suicide ou l'assassinat. Ses fonctions s'étendent plus loin : il peut remplacer les shériffs, si ceux-ci sont récusés dans leur tribunal sous prétexte de parenté, etc., etc Son nom de *coroner* vient de *pleas of the crown*, procès de la couronne. — Éd.

une mort violente. La figure était noire, les yeux sortaient de leur orbite, les veines du cou étaient enflées. Une cravate de couleur, qu'avait portée le malheureux Kennedy, n'était pas roulée comme d'ordinaire, mais extrêmement relâchée, avec un nœud très-serré. Il semblait qu'on s'en fût servi pour traîner le corps du malheureux, peut-être jusqu'au précipice.

D'un autre côté, on n'avait pas touché à la bourse du pauvre Kennedy, et ce qui sembla encore plus extraordinaire, les deux pistolets qu'il portait toujours avec lui étaient encore chargés. Il était connu pour un homme intrépide, maniant fort bien les armes, et en ayant fait usage plus d'une fois. C'était donc chose étrange qu'il n'eût pas cherché à se défendre s'il avait été attaqué. Le shériff s'informa si Kennedy avait coutume de porter d'autres armes. Plusieurs des domestiques de M. Bertram se rappelèrent qu'il portait assez souvent un couteau de chasse, mais aucun ne put assurer s'il l'avait pris le jour de sa mort.

Le corps du défunt ne présentait pas d'autres indices qui pussent faire connaître précisément la cause de sa mort. Ses habits étaient dans un grand désordre, ses membres offraient plusieurs fractures, ses mains étaient déchirées et pleines de terre, mais toutes ces circonstances étaient équivoques.

Le magistrat se transporta alors sur le lieu où le corps avait été trouvé; il constata la situation dans laquelle il était. Un énorme fragment de rocher paraissait avoir accompagné ou suivi sa chute : il était d'une substance si dure et si compacte, qu'en tombant de cette élévation, à peine s'en était-il brisé quelques éclats. On reconnaissait aisément le côté par où il avait été adhérent au ro-

cher, parce qu'il n'avait pas la même couleur que les parties exposées depuis long-temps à l'action de l'air et du soleil. Le shériff monta ensuite sur le rocher, et reconnut que le poids d'un homme placé sur le fragment détaché du rocher n'avait pu suffire pour occasioner sa chute, qui n'avait pu être déterminée que par la force d'un levier ou les efforts réunis de plusieurs hommes vigoureux. Le gazon qui couvrait le bord du précipice semblait avoir été récemment foulé, et les mêmes traces, suivies avec patience par le judicieux magistrat, le conduisirent jusque dans le plus épais du bois, à travers des broussailles et des massifs qui n'offraient aucun chemin, et par où on n'avait pu passer que pour dérober sa marche à toutes recherches.

Là des marques évidentes de violence et d'une lutte se présentèrent à ses yeux : quelques branches étaient arrachées, comme si elles avaient été saisies par quelqu'un que l'on entraînait malgré lui; la terre, dans les endroits où elle était humide, portait l'empreinte de plusieurs pieds : enfin on distinguait quelques traces qui paraissaient produites par du sang. Il était certain que plusieurs personnes s'étaient frayé un chemin à travers le taillis, et dans quelques endroits il semblait que l'on eût traîné un corps solide, comme un sac de grain ou un cadavre. Un endroit offrait aux yeux une terre blanchâtre qui semblait mêlée de marne et de craie; et le dos de l'habit de Kennedy portait des taches de la même couleur.

Enfin, à environ un quart de mille du précipice, et à très-peu de distance du lieu que nous venons de décrire, on arriva à une petite clairière dont l'herbe, complètement foulée, était encore ensanglantée, quoiqu'on

eût eu soin de la recouvrir de feuilles sèches. Dans cet endroit se trouva d'un côté le couteau de chasse de l'infortuné, et de l'autre le ceinturon et le fourreau, que l'on avait aussi pris la précaution de couvrir de broussailles.

Le juge fit mesurer et décrire avec soin et exactitude les nombreuses empreintes du sol. Les unes correspondaient exactement à celles qu'avaient dû tracer les pieds de la victime, d'autres étaient plus grandes, quelques-unes plus petites. Enfin il paraissait évident que Kennedy avait été attaqué en cet endroit par quatre ou cinq hommes. On y distingua aussi les traces du pied d'un enfant; et comme on n'en trouva aucune ailleurs, et que la route qui traversait le bois de Warroch n'était qu'à un pas de cet endroit, il était naturel de se flatter que l'enfant avait pu s'échapper par là pendant la confusion du combat. Cependant le shériff, qui dressa un procès-verbal très-exact de toutes ces circonstances, d'où il lui parut résulter que le défunt avait été assassiné, ne put s'empêcher d'y consigner l'opinion où il était, que les meurtriers, quels qu'ils fussent, s'étaient emparés de la personne du jeune Henry Bertram.

On fit toutes les recherches possibles pour découvrir les coupables. Les soupçons se partageaient entre les contrebandiers et les Égyptiens. Il n'y avait nulle incertitude sur le sort du vaisseau de Dirk Hatteraick. Deux hommes, qui se trouvaient de l'autre côté du promontoire de Warroch, avaient vu, quoique à une assez grande distance, le lougre se diriger vers l'est après avoir doublé le cap, et ils avaient jugé, d'après ses manœuvres, qu'il était désagréé. Bientôt ils s'aperçurent qu'il avait touché; une fumée épaisse le couvrit ensuite,

et enfin le feu s'y manifesta. Déjà il était la proie des flammes, quand ils virent un sloop qui s'avançait vers lui sous toutes ses voiles. Les canons du lougre tiraient encore tandis qu'il était en feu, et lion finit par le voir sauter en l'air avec un bruit épouvantable. Le sloop se tint au large, pour sa propre sûreté, jusqu'après l'explosion, et fit alors voile du côté du sud. On demanda à ces hommes si le lougre n'avait pas mis en mer quelque barque. Ils ne purent l'assurer. Ils n'en avaient vu aucune; mais la fumée, que le vent poussait de leur côté, aurait pu la cacher à leurs yeux.

On ne pouvait douter que le lougre ne fût celui de Dirk Hatteraick. Il était bien connu sur toute cette côte, et on savait qu'il y était attendu. Une lettre du commandant du sloop, à qui le shériff s'adressa, le confirma d'une manière positive : il y joignait un extrait de son journal, d'où il résultait qu'à la réquisition de Frank Kennedy, au service de l'accise de Sa Majesté, il s'était établi en croisière pour surprendre un lougre chargé de contrebande, et commandé par Dirk Hatteraick; que Kennedy devait veiller sur le rivage dans le cas où ce capitaine, qui était un homme déterminé, et proscrit plusieurs fois, se ferait échouer sur la côte; qu'à neuf heures avant midi il découvrit une voile qui lui parut être l'objet de sa recherche; qu'il lui donna la chasse, et qu'après lui avoir fait plusieurs signaux pour qu'elle amenât, ou qu'elle arborât son pavillon, il fit tirer sur elle; qu'alors le lougre arbora les couleurs d'Hambourg, et lui rendit sa bordée; que le combat s'engagea, et dura près de trois heures; qu'enfin, comme le lougre allait doubler le cap de Warroch, il s'aperçut qu'il manœuvrait avec peine, et que son grand mât était brisé; qu'il

ne put profiter de suite de cet avantage, parce qu'il s'était trop approché de la côte pour doubler plus vite le cap de Warroch; qu'après avoir couru quelques bordées, il vit le lougre en feu, sans apercevoir personne à bord; que le feu ayant gagné quelques barils d'eau-de-vie placés sans doute à dessein, l'incendie était devenu si considérable, qu'il n'avait pas été possible d'en approcher; d'autant plus que la chaleur faisait partir ses canons, qui étaient restés chargés; qu'après s'être tenu en vue du lougre jusqu'à son explosion, il s'était porté vers l'île de Man pour intercepter la retraite aux fraudeurs, ne doutant nullement que l'équipage ne se fût sauvé dans des barques, quoiqu'il n'en eût découvert aucune. Tel fut le compte rendu par William Pritchard, maître et commandant du sloop de Sa Majesté, *le Shark*. Il finissait par témoigner tous ses regrets de n'avoir pu se saisir du misérable qui avait eu l'audace de faire feu contre un des vaisseaux de la marine royale, et par assurer que si jamais Dirk Hatteraick tombait entre ses mains, il aurait soin de le faire conduire à terre, pour qu'il rendît compte de toute sa conduite.

Comme, d'après le récit, il était assez vraisemblable que l'équipage du lougre avait pu se sauver, il était assez naturel de penser que si ces scélérats avaient rencontré dans le bois Kennedy, auquel ils devaient attribuer la perte de leur vaisseau, ils l'avaient sacrifié à leur vengeance : il n'était pas même impossible qu'ils se fussent souillés du meurtre d'un enfant contre le père duquel Hatteraick était connu pour avoir proféré d'horribles sermens.

On objectait contre ce soupçon qu'il n'était pas probable qu'un équipage composé de quinze ou vingt

hommes eût pu se cacher assez bien pour échapper à toutes les recherches qu'on avait faites immédiatement après la destruction du lougre; qu'en admettant qu'ils eussent pu s'assurer une retraite, on aurait dû trouver leurs chaloupes sur le rivage; que, dans une telle circonstance, quand la fuite leur devenait impossible, on ne devait pas croire qu'ils se fussent accordés tous pour commettre un meurtre sans autre utilité que le plaisir de la vengeance. Ceux qui étaient de cette opinion supposaient, ou que les chaloupes du lougre s'étaient mises en mer sans être remarquées par ceux qui regardaient brûler ce vaisseau, et étaient déjà bien loin lorsque *le Shark* avait doublé le cap, ou que les chaloupes ayant été mises hors de service par le feu du *Shark* pendant le combat, l'équipage avait pris la résolution désespérée de se faire sauter avec le lougre. Ce qui acheva de donner quelque consistance à cette manière de voir, c'est que Dirk Hatteraick ni aucun de ses matelots, qui étaient tous connus depuis long-temps sur cette côte, ne parurent ni dans les environs ni dans l'île de Man, où l'on fit aussi des recherches très-exactes. Cependant la mer ne jeta sur le rivage qu'un seul corps, celui d'un matelot qui avait été tué pendant le combat. Tout ce que l'on put faire fut donc de dresser l'état nominatif et le signalement de tous ceux qui appartenaient à l'équipage d'Hatteraick, et d'offrir une récompense à ceux qui pourraient se saisir de quelqu'un d'eux : pareilles offres furent faites à quiconque pourrait donner quelques lumières pour découvrir les meurtriers de Kennedy.

Une autre opinion, qui n'était pas sans quelque vraisemblance, chargeait de ce crime les anciens habitans de Derncleugh. On connaissait leur ressentiment contre

Ellangowan; ils avaient laissé échapper des menaces que chacun les croyait bien capables d'avoir exécutées. L'enlèvement d'un enfant était un crime plus convenable à leurs habitudes qu'à celles des contrebandiers, et Kennedy pouvait avoir succombé dans ses efforts pour le défendre; d'ailleurs on se souvenait que peu de jours auparavant il avait joué un rôle actif dans l'expulsion des Égyptiens, et que quelques-uns des patriarches de cette peuplade lui avaient fait en cette occasion des menaces qu'il avait méprisées.

Le shériff reçut aussi la déposition du malheureux père et de son domestique, relativement à la rencontre qu'ils avaient faite de la caravane égyptienne, lors de son départ de Derncleugh. Les discours de Meg Merrilies éveillaient particulièrement le soupçon. Il y avait là, comme l'observa le magistrat, *damnum minatum,* une menace de malheur, et *malum secutum,* les malheurs prédits n'avaient pas tardé à arriver. Une jeune fille, qui était allée ramasser des noisettes dans les bois de Warroch le jour du funeste événement, déclara qu'elle croyait avoir vu tout à coup Meg Merrilies sortir du taillis; qu'au moins c'était une femme qui lui ressemblait par la taille et la tournure; qu'elle l'avait appelée par son nom; mais que, n'ayant reçu aucune réponse, et cette femme ayant disparu aussitôt, elle ne pouvait faire serment que ce fût véritablement elle. Ce récit prenait une nouvelle probabilité d'après la circonstance du feu qui s'était trouvé le soir dans la chaumière qu'elle habitait peu auparavant, ainsi que le déclarèrent Ellangowan et son jardinier. Mais il n'était pas possible de croire que, si elle avait pris part à un tel crime, elle

eût osé retourner le soir même dans l'endroit où elle devait croire qu'on commencerait à la chercher.

Meg Merrilies fut pourtant arrêtée et interrogée. Elle nia constamment qu'elle eût été à Derncleugh ou dans le bois de Warroch le jour de la mort de Kennedy. Plusieurs des gens de sa caste prêtèrent serment qu'elle n'avait pas quitté de toute la journée leur camp, éloigné de plus de dix milles. On ne pouvait pas avoir une grande confiance en leur témoignage. Mais quelle preuve avait-on contre elle ? Un seul fait, mais bien remarquable, pouvait l'inculper. Elle avait au bras une blessure qui paraissait avoir été faite avec une arme tranchante, et cette blessure était bandée avec un mouchoir qui fut reconnu pour avoir appartenu à Henry Bertram. Mais le chef de la horde déclara qu'il *l'avait corrigée*, le jour même, avec son Whinger (1), et qu'il l'avait blessée par inadvertance. Elle rendit séparément le même compte des causes de cette blessure ; et quant au mouchoir, on avait volé tant de linge à Ellangowan pendant les derniers temps de la résidence des Égyptiens sur ses terres, qu'il était facile d'imaginer la manière dont il se trouvait entre les mains de cette femme, sans la charger d'un crime plus odieux.

On remarqua dans son interrogatoire qu'elle répondit avec une sorte d'indifférence aux questions qu'on lui fit sur la mort de Kennedy ou du jaugeur, comme elle l'appelait, mais qu'elle montra de la colère et de l'indignation quand elle vit qu'on la soupçonnait d'avoir maltraité le petit Henry Bertram. On la tint assez longtemps en prison dans l'espérance que le temps jetterait

(1) *Whinger*, poignard. — Éd.

quelque lumière sur ce malheureux événement ; mais rien ne s'étant découvert, elle fut enfin remise en liberté avec ordre de quitter le comté comme voleuse et vagabonde. On ne put découvrir aucune trace de l'enfant ; et ce malheur, après avoir fait tant de bruit, finit par être regardé comme inexplicable. La mémoire en fut seulement conservée par le nom (*Saut du Jaugeur*) que le peuple donna au rocher d'où l'on avait précipité le malheureux Frank Kennedy.

CHAPITRE XI.

LE TEMPS FAISANT LE RÔLE DU CHŒUR.

« Des bons et des méchans la joie et la terreur,
» J'offre la vérité, je propage l'erreur.
» Tour à tour on désire et l'on craint ma présence.
» Ma main sur les mortels répand l'expérience.
» De mes ailes pourquoi vous plaignez-vous toujours ?
» Empruntez aujourd'hui leur utile secours.
» Qu'est-ce donc que seize ans ? c'est un point dans l'espace (1) »

SHAKSPEARE. *Conte d'hiver.*

NOTRE narration va franchir un espace assez large, et laisser écouler près de dix-sept ans pendant lesquels il ne se passa rien de bien important relativement à l'histoire que nous avons entrepris d'écrire. Le vide est

(1) On voit que Shakspeare sentait qu'il ne faut pas pousser trop loin la violation de l'unité de temps. Cette épigraphe annonce que le romancier va se permettre la licence dont Shakspeare lui donne l'exemple dans le *Conte d'hiver*. On peut considérer tout ce qui précède comme le prologue du roman. — ÉD.

considérable ; mais si mon lecteur a assez d'expérience de la vie pour pouvoir reporter en arrière ses regards sur un pareil espace de temps, à peine lui paraîtra-t-il plus long que l'intervalle qui sépare le chapitre précédent de celui qu'il va lire.

C'était donc dans le mois de novembre, environ dix-sept ans après la catastrophe dont nous avons rendu compte, que, pendant une nuit sombre et froide, un groupe était rassemblé autour du feu de la cuisine des *Armes de Gordon*, petite auberge de Kippletringan, mais la meilleure de ce village, qui était tenue par mistress Mac-Candlish. La conversation qui avait lieu m'évitera la peine de rapporter le peu d'événemens qui étaient arrivés pendant cette longue période, et dont il est nécessaire que le lecteur soit instruit.

Mistress Mac-Candlish, assise dans un grand fauteuil couvert en cuir noir, comme une reine sur son trône, se régalait d'une tasse de thé avec quelques commères de son voisinage, et avait en même temps l'œil sur ses domestiques occupés de leurs fonctions. Un peu plus loin le sacristain et grand-chantre de la paroisse fumait sa pipe, et humectait de temps en temps son gosier d'un coup d'eau-de-vie trempée avec de l'eau. Le diacre Bearcliff, homme d'une grande importance dans l'endroit, tenait la place du milieu, se donnant toutes les jouissances à la fois ; il avait sa pipe, sa tasse de thé et le petit verre d'eau-de-vie. Au bout de la salle deux ou trois paysans vidaient leur pinte de twopenny.

— Avez-vous préparé le salon ? dit l'hôtesse à une servante. Le feu brûle-t-il bien ? La cheminée ne fume-t-elle pas ?

La servante répondit affirmativement.

— Je ne voudrais pas manquer d'attention pour eux, dit l'hôtesse ; et surtout dans leur malheur, ajouta-t-elle en se tournant du côté du diacre.

— Certainement, dit celui-ci, certainement, mistress Mac-Candlish ; et, quand ils auraient besoin de prendre dans ma boutique pour huit ou dix livres (1), je leur ferais crédit avec autant de plaisir qu'au plus riche du pays. Viennent-ils dans la vieille chaise de poste ?

— Je ne le crois pas, dit le chantre, car miss Bertram est venue dernièrement à l'église sur son cheval blanc. Et elle est très-assidue à l'église. C'est un plaisir de lui entendre chanter les psaumes : jolie, jeune créature !

— Oui, dit une des commères, et le jeune laird d'Hazlewood la reconduit après le sermon jusqu'à mi-chemin de chez elle. Je ne sais pas si le vieux Hazlewood en est trop content.

— Je ne sais pas, dit une autre des buveuses de thé, s'il en est content à présent ; mais il fut un temps où Ellangowan n'aurait pas été plus charmé de voir le jeune Hazlewood s'entendre avec sa fille.

— Oui, *il fut*, reprit l'autre avec emphase.

— Je suis sûre, voisine Ovens, dit l'hôtesse, que les Hazlewood, quoique d'une bonne et ancienne famille du comté, n'auraient jamais osé, il y a quarante ans, se mettre de niveau avec les Ellangowan. Savez-vous que les Bertram d'Ellangowan sont les anciens Dingawaies ? Il y a une chanson sur un d'eux qui épousa la fille d'un roi de l'île de Man. Elle commence ainsi :

« Pour aller chercher une épouse,
» Bertram a traversé la mer. »

(1) Livres d'Écosse : c'est la livre tournois, et non plus la livre sterling. — Éd.

Je suis sûre que M. Skreigh pourrait nous la chanter.

— Bonne femme, dit Skreigh (c'était le chantre) en ôtant sa pipe de sa bouche, et en avalant une gorgée de son eau-de-vie, Dieu nous a donné nos talens pour tout autre chose que pour chanter des chansons, surtout la veille du dimanche.

— Allons donc, M. Skreigh, je suis bien sûre de vous avoir entendu chanter, même le samedi. — Mais quant à leur voiture, il est bien certain qu'elle n'a pas quitté la remise depuis la mort de mistress Bertram, c'est-à-dire il y a seize ou dix-sept ans. Jack Jabos est allé les chercher avec ma chaise. Je suis surpris qu'il ne soit pas de retour. Ce n'est pas loin, il n'y a que deux mauvais endroits à passer. Le pont qui est sur le ruisseau qui vient de Warroch est assez bon, si ce n'est du côté droit, ensuite il n'y a plus que la descente de Heavie-Side-Brae, qui est un vrai casse-cou pour les chevaux. Mais Jack connaît bien la route.

A l'instant on entendit frapper fortement à la porte.

— Ce ne sont pas eux, je n'ai pas entendu de voiture. Grizzel, allez donc ouvrir, paresseuse!

— C'est un monsieur seul, dit Grizzel; le ferai-je entrer dans le salon?

— Allons donc, ce sera quelque cavalier anglais. Venir à une telle heure, sans domestique! Allumez du feu dans la chambre rouge. Dites-moi, n'aurait-il pas donné son cheval à l'Ostler (*au garçon d'écurie*)?

Pendant ce colloque, le voyageur était entré dans la cuisine. — Permettez, madame, dit-il en s'approchant, que je me chauffe ici un instant. La nuit est bien froide!

Son extérieur, sa figure, son ton, gagnèrent tout à coup la bienveillance de l'hôtesse. C'était un homme

d'une belle taille, vêtu de noir, comme on le vit quand il se fut débarrassé d'une grande redingote; il paraissait avoir quarante à cinquante ans; ses traits étaient nobles et intéressans, et il avait une tournure militaire : enfin tout annonçait en lui un homme de distinction. Une longue habitude avait donné à mistress Mac-Candlish un tact merveilleux pour distinguer au premier coup d'œil la qualité des voyageurs qui arrivaient chez elle, et elle y proportionnait leur réception.

« Suivant l'état de ceux qui hantaient sa maison,
» Variant à l'instant son discours et son ton,
» Elle était tour à tour polie, impertinente;
» Bonne nuit, mister Smith. — Milord, votre servante. »

En cette occasion elle se montra prodigue de politesse, et l'étranger ayant recommandé que l'on eût bien soin de son cheval, elle sortit pour en donner l'ordre elle-même.

— Jamais une si belle bête n'est entrée dans les écuries des *Armes de Gordon*, lui dit l'Ostler. Et l'éloge de la monture augmenta encore son respect pour le cavalier. Elle vint lui offrir de le conduire dans un appartement, mais elle le prévint qu'il serait froid et rempli de fumée jusqu'à ce que le feu fût bien allumé; il préféra rester où il se trouvait. Elle l'installa donc au coin de son feu, et lui demanda s'il désirait prendre quelque chose.

— Une tasse de votre thé, si vous le voulez bien, madame.

Mistress Mac-Candlish remit du thé hyson dans sa théière, y versa de l'eau bouillante, et lui présenta une tasse avec toutes les graces qu'elle put y mettre. — J'ai,

lui dit-elle, un salon fort propre qui vous conviendrait bien, mais je l'ai promis pour cette nuit à un vieux gentilhomme et à sa fille qui vont quitter le pays. Je les ai envoyé chercher dans une de mes chaises, et je les attends. Leur position n'est pas si heureuse qu'autrefois; mais on est dans cette vie sujet à des hauts et des bas, comme vous pouvez le savoir. La fumée du tabac ne vous incommode-t-elle point?

— Nullement, madame : ancien militaire, j'y suis habitué. Mais me permettrez-vous de vous faire quelques questions sur une famille qui demeure dans votre voisinage?

Le bruit d'une voiture se fit entendre en cet instant, et mistress Mac-Candlish courut à la porte pour recevoir les hôtes qu'elle attendait. Le postillon lui dit en entrant : — Il est impossible qu'ils viennent : le laird est trop mal.

— Mais, mon Dieu! dit l'hôtesse, c'est demain matin le terme ; c'est aujourd'hui le dernier jour qu'ils peuvent rester dans la maison : tout sera vendu demain.

— Qu'y voulez-vous faire? M. Bertram ne peut pas se remuer.

— De qui parlez-vous? dit l'étranger; j'espère que ce n'est pas de M. Bertram d'Ellangowan?

— C'est de lui-même, monsieur; et si vous êtes son ami, vous arrivez dans un bien triste moment!

— J'ai été bien des années absent de l'Angleterre. Sa santé est donc bien dérangée?

— Oui, et ses affaires aussi, dit le diacre; ses créanciers ont tout saisi, et c'est demain la vente. Il y a des gens qui ne s'en trouveront pas plus mal : je ne nomme personne ; mais mistress Mac-Candlish sait qui je veux

dire. (L'hôtesse fit un signe d'approbation.) Ceux qui lui doivent tout sont les plus acharnés. Je suis aussi son créancier, moi qui vous parle, mais j'aimerais mieux cent fois tout perdre que de chasser ainsi ce bon vieillard de chez lui, et dans un moment où il est mourant!

— Oh! dit le chantre, M. Glossin est bien aise de se débarrasser du vieux laird et de vendre le bien, parce qu'il craint que l'héritier ne vienne à reparaître; car j'ai toujours entendu dire que s'il y avait un héritier mâle, on n'aurait pas le droit de faire vendre le domaine d'Ellangowan pour payer les dettes du père.

— Il avait un fils né il y a long-temps, dit l'étranger; il est donc mort?

— Personne ne peut répondre de cela, dit le chantre avec un air de mystère.

— Mort! dit le diacre; et qui pourrait en douter depuis près de vingt ans qu'on n'en a entendu parler?

— Il n'y a pas vingt ans, dit l'hôtesse; il y en aura tout au plus dix-sept à la fin de ce mois. Cela a fait assez de bruit dans le pays. L'enfant disparut le jour même de la mort de l'inspecteur Frank Kennedy. Si vous avez connu autrefois ce comté, monsieur, vous y avez vu Frank Kennedy l'inspecteur, sans doute? C'était un bon vivant, qui voyait la meilleure compagnie du pays: nous avons bien ri ensemble; j'étais jeune alors; je venais d'épouser le bailli Mac-Candlish. (Ici elle soupira). S'il avait voulu fermer un peu les yeux sur la fraude.......; mais il se hasardait trop. Votre Honneur saura donc qu'il y avait un sloop du roi dans la baie de Wighton. Frank Kennedy lui donna ordre de poursuivre le lougre de Dirk Hatteraick. Vous vous souvenez bien de Dirk Hatteraick, diacre; vous avez fait plus d'une affaire avec

lui : c'était un homme déterminé. Il combattit sur son lougre jusqu'à ce qu'il sautât comme un ognon dans les cendres. Frank Kennedy avait été le premier à passer sur son bord, il fut jeté à un quart de mille près du rocher qu'on nomme depuis ce temps *le Saut du Jaugeur.*

— Quel rapport tout cela a-t-il au fils de M. Bertram ? dit l'étranger.

— Ah ! c'est que l'enfant était avec Kennedy, et on croit généralement qu'il était passé avec lui à bord du lougre, car les enfans sont toujours prêts à faire le mal.

— Eh non, la mère, dit le doyen, vous n'y êtes pas du tout ; le jeune laird fut enlevé par une Égyptienne qu'on appelait Meg Merrilies. Je me souviens encore de sa figure. Elle voulait se venger de son père, qui l'avait condamnée à être battue de verges dans Kippletringan, pour avoir volé une cuiller d'argent.

— Avec votre permission, diacre, dit le chantre, je crois que vous êtes dans l'erreur comme la bonne femme.

— Et quelle est donc votre édition de cette histoire, monsieur ? lui dit l'étranger avec un air d'intérêt.

— C'est peut-être une imprudence d'en parler, dit le chantre avec solennité.

On le pressa de s'expliquer, et enfin, après avoir rempli d'un nuage de fumée de tabac l'atmosphère environnante, et avoir toussé deux ou trois fois, il commença la légende suivante, en cherchant à imiter l'éloquence foudroyante qui grondait sur sa tête du haut de la chaire.

— Ce que j'ai à vous dire, mes frères, hem ! hem ! c'est-à-dire mes bons amis, n'eut pas lieu dans un coin, et peut servir à confondre les protecteurs des athées, des magiciens et des mécréans de toute espèce. Vous saurez

donc que le digne laird d'Ellangowan n'était pas aussi exact qu'il aurait dû l'être à nettoyer le pays des sorciers qui s'y trouvaient. C'est d'eux qu'il est écrit : — Tu ne laisseras pas vivre un sorcier. — Il y souffrait des gens qui avaient des esprits familiers, qui jetaient des sorts, qui prédisaient l'avenir, comme c'est l'usage des Égyptiens. Le laird fut marié trois ans sans avoir d'enfans, et il consulta, pour en avoir, cette Meg Merrilies, qui était notoirement connue pour sorcière dans tout le Galloway et le comté de Dumfries.

— Il y a quelque chose de vrai là-dedans, dit mistress Mac-Candlish, car j'ai entendu au château le laird ordonner qu'on lui donnât deux verres d'eau-de-vie.

— Paix donc, bonne femme! que j'achève. Enfin milady devint enceinte, et la nuit même qu'elle accoucha on vit arriver à la porte du manoir, la Place d'Ellangowan, comme on l'appelle, un vieillard vêtu d'une manière extraordinaire, qui demanda à y loger. Sa tête, ses bras, ses jambes étaient nus, quoique ce fût en plein hiver; il avait une barbe longue d'une demi-aune. On le reçut. Quand la dame fut accouchée, il demanda l'heure, sortit, et alla consulter les astres. Quand il revint, il dit au laird que le malin esprit répandait son influence sur le nouveau-né; il lui recommanda de l'élever dans les principes de la piété, de mettre près de lui un saint ministre qui ne le quittât jamais, qui priât avec lui et pour lui. Alors le vieillard disparut tout à coup, et on ne le revit plus.

— Ça ne peut pas passer! dit le postillon, qui, à une distance respectueuse, avait écouté cette histoire. Je vous demande bien pardon, monsieur Streigh, ainsi qu'à toute la compagnie, mais votre barbe est plus longue au-

jourd'hui que n'était celle de l'homme dont vous parlez; il avait de bons gants à ses mains, et à ses jambes une paire d'aussi belles bottes qu'on en ait jamais porté, je pense.

— Chut! Jack, dit l'hôtesse.

— Et comment l'ami Jack est-il si bien instruit? dit le chantre d'un air de mépris.

—Vraiment, monsieur Skreigh, je demeurais près de l'avenue du château. La nuit que le jeune laird naquit, un étranger vint frapper à notre porte; ma mère m'éveilla, et me dit de le conduire à Ellangovan. S'il avait été sorcier, aurait-il eu besoin de guide? C'était un jeune homme de bonne mine, bien habillé, ayant l'air d'un Anglais, et je vous dis qu'il avait un chapeau, des gants et des bottes. Il est bien vrai qu'il considéra beaucoup les ruines du vieux château; mais dire qu'il disparut comme un esprit, c'est un conte, car je lui tins l'étrier quand il monta à cheval pour partir, et il me donna une belle demi-couronne. Il montait un cheval bai qui appartenait à Georges de Dumfries; j'ai revu l'animal bien des fois depuis ce temps.

— Et bien, Jack, dit le chantre d'un ton radouci, mais toujours solennel, notre récit ne diffère que dans quelques circonstances peu importantes. Je ne savais pas que vous eussiez vu cet homme. Ainsi, mes amis, vous voyez que cet étranger ayant prédit malheur à l'enfant, son père fit choix d'un homme de bien pour veiller sur lui.

— Oui, dit le postillon; Dominus Sampson.

— C'est une espèce de chien muet, dit le diacre; on m'a assuré qu'il n'avait jamais pu prononcer cinq mots de sermon depuis qu'il a été ordonné.

— Si bien donc, dit le chantre en étendant la main

pour reprendre le fil de son discours, qu'il veillait nuit et jour sur le jeune laird. Mais il arriva que, lorsque l'enfant fut dans sa cinquième année, son père reconnut sa faute, et se détermina à chasser les Égyptiens de ses domaines. Frank Kennedy, qui était un gaillard bien résolu, fut chargé de les expulser. Ils se dirent réciproquement de gros mots, et Meg Merrilies, la plus puissante de la troupe auprès de l'ennemi du genre humain, lui dit qu'avant trois jours il serait en son pouvoir corps et ame. Et je tiens cela de bonne main, d'un homme qui l'a vu; de John Wilson, valet du lord. John était avec lui lorsqu'en revenant de Singleside il rencontra, sur Gibbie-Knowe, Meg Merrilies qui lui prédit tous ses malheurs. Il est vrai que John ne put m'assurer si c'était bien Meg, ou quelque esprit qui avait pris sa figure, car elle paraissait d'une taille surnaturelle.

— Je n'ai rien à dire à cela, dit le postillon; je n'étais pas dans le pays à cette époque; mais John Wilson était un poltron qui n'avait pas plus de cœur qu'une poule.

— Et quelle est la fin de tout cela? dit l'étranger non sans quelque impatience.

—La fin, reprit le chantre, c'est que pendant que tout le monde regardait un sloop donner la chasse à un lougre de contrebandiers, Kennedy partit tout d'un coup comme un trait, sans qu'on en vît aucune raison. Il n'y aurait pas eu de cordes ni de chaînes en état de le retenir. Il courut au grand galop vers le bois de Warroch; là il trouva le jeune laird et son gouverneur. Il prit l'enfant, en jurant que, s'il était ensorcelé, le jeune Henry aurait le même sort que lui. M. Sampson courut après eux aussi vite qu'il le put, et il avait de bonnes jambes. Il vit la sorcière Meg, ou bien son maître qui avait pris sa

figure, sortir de terre tout à coup, et se saisir de l'enfant. Kennedy tira son épée, car c'était un brave qui n'aurait pas eu peur du diable en personne.

— Je crois que c'est vrai, dit le postillon.

— A l'instant, Meg prit le douanier dans ses bras, et le lança comme une pierre, par-dessus le promontoire de Warroch, au bas duquel on trouva son corps le soir même. Ce que devint l'enfant, je ne saurais vous le dire; mais le ministre d'alors, qui depuis ce temps a eu une meilleure cure, pensait qu'il avait été transporté dans le pays des fées, et qu'un jour ou l'autre il pourrait bien reparaître.

L'étranger avait plus d'une fois souri en écoutant ce récit; mais, avant qu'il pût faire aucune observation, on entendit un cheval s'arrêter à la porte; un domestique bien habillé, ayant une cocarde à son chapeau, entra d'un air d'importance, en disant : — Allons donc, bonnes gens, un peu de place. Mais, apercevant l'étranger au coin du feu, il devint tout à coup modeste et soumis, ôta son chapeau, lui remit une lettre : — On est à Ellangowan, monsieur, dans une grande consternation, et on n'y peut recevoir aucune visite.

— Je le sais, dit son maître. Maintenant, madame, puisque les hôtes que vous attendez n'arriveront pas, pouvez-vous me permettre d'occuper votre salon?

— Certainement, monsieur, répondit mistress Mac-Candlish en prenant une lumière pour l'éclairer, avec tout l'empressement dont une hôtesse aime à faire parade en pareille occasion.

— Jeune homme, dit le diacre au domestique en lui offrant un verre d'eau-de-vie, prenez cela : après la course que vous venez de faire, vous ne vous en trouverez pas plus mal.

— Non certainement. Monsieur, à votre bonne santé!

— Et qui est votre maître, mon ami?

— Le fameux colonel Mannering, qui revient des Indes orientales.

— Quoi! celui dont on a tant parlé dans les journaux?

— Justement, lui-même. C'est lui qui a secouru Cuddieburn, qui a défendu Chingalore, qui a battu le chef des Marates, Ram Jolli Bundleman; je l'ai suivi dans toutes ses campagnes.

— Bon dieu! dit l'hôtesse, et moi qui reste ici tranquille! Il faut que je voie ce qu'il veut pour son souper.

— Oh! il n'est pas difficile, la mère : il aime tout ce qu'il y a de meilleur. Vous n'avez jamais vu un homme plus simple, plus uni que le colonel. Eh bien, cependant, il y a des momens où on dirait qu'il a le diable au corps.

Le surplus de la conversation dans la cuisine n'offrant rien de bien édifiant, nous allons, avec la permission du lecteur, l'introduire dans le salon.

CHAPITRE XII.

« Vous me parlez d'honneur; mais sous ce nom frivole
» Sur l'autel du vrai Dieu vous placez une idole.
» L'honneur veut que de sang vous souilliez votre main;
» Mais de tout son courroux Dieu chargea l'assassin.
» Gardez-vous d'attaquer jamais l'honneur d'un autre;
» Et dans votre vertu sachez placer le vôtre.
» Vous n'offensez jamais : c'est bien! j'en suis d'accord;
» Souffrir qu'on vous offense est un plus noble effort. »

BEN JOHNSON.

LE colonel, livré à ses réflexions, se promenait en long et en large dans le salon, quand l'hôtesse y entra pour lui demander ses ordres. Après les lui avoir donnés de la manière qu'il jugea devoir lui être la plus agréable *pour le bien de sa maison,* il la pria de rester un instant.

—Si j'ai bien compris, madame, lui dit-il, par la conversation des bonnes gens qui sont là-bas, M. Bertram a perdu son fils dans sa cinquième année?

— Cela est bien certain, monsieur. On varie sur la manière dont cet événement est arrivé : c'est une vieille histoire que chacun raconte comme il l'entend au coin du feu, ainsi que nous le faisions tout à l'heure. Mais que l'enfant ait disparu dans sa cinquième année, comme vous le disiez, c'est sur quoi il n'y a pas le moindre doute. Ce malheur, qu'on annonça trop brusquemeut à sa pauvre mère, qui était alors en mal d'enfant, lui coûta la vie la nuit même. Depuis ce temps, le laird n'a jamais eu la tête bien à lui. Quand miss Lucy est devenue grande, elle a tâché de mettre de l'ordre dans la maison; mais que pouvait-elle faire? Pauvre créature! il était trop tard! Enfin, les voilà dépouillés de leur maison et de leurs biens.

— Pouvez-vous vous rappeler d'une manière précise l'époque de l'année à laquelle l'enfant a disparu?

L'hôtesse, après avoir réfléchi un instant, lui dit que c'était dans la saison où on se trouvait alors; et quelques souvenirs locaux étant venus à l'aide de sa mémoire, elle put fixer la date au commencement de novembre 17...

Mannering fit deux ou trois tours dans le salon, mais en faisant signe à mistress Mac-Candlish de rester.

— Dois-je croire véritablement, lui dit-il, que le domaine d'Ellangowan va être vendu?

— Eh! mon Dieu, oui! au plus offrant, demain matin. Quand je dis demain, je me trompe, car c'est dimanche, mais lundi sans faute. Tous les meubles seront vendus en même temps. Tout le pays pense qu'on force cette vente en ce moment, parce que la guerre avec l'Amérique fait qu'il n'y a pas beaucoup d'argent en Écosse, et qu'il y a quelqu'un qui veut avoir le bien à

bon marché. Le ciel les punisse de me forcer à parler ainsi! ajouta la bonne dame, ne pouvant contenir l'indignation que lui inspirait la seule supposition de l'injustice.

— Et où la vente doit-elle avoir lieu?

— Au château même d'Ellangowan, comme le disent les affiches.

— Et qui est chargé de faire voir le plan des terres, les titres de propriété, le livre des revenus?

— Un homme fort honnête, monsieur; le substitut du shériff de ce comté, délégué par la cour des sessions. Il demeure en cette ville; et, si vous désirez le voir, il vous instruira mieux que personne des circonstances de la disparition de l'enfant; car le shériff, à ce que j'ai entendu dire, s'est donné bien du mal pour découvrir la vérité de cette affaire.

— Et son nom est?

— Mac-Morlan, monsieur; un homme de mérite et qui jouit d'une excellente réputation.

— Faites-lui présenter mes complimens, les complimens du colonel Mannering; et faites-lui dire que je serais charmé qu'il voulût bien venir souper avec moi, et apporter tous les papiers relatifs à ce domaine. Je dois vous prier, ma bonne dame, de ne dire mot de cela à personne autre.

— Moi, monsieur! je n'en ouvrirai jamais la bouche. Je serais bien flattée que Votre Honneur (elle fit une révérence), un gentilhomme qui a porté les armes pour son pays (autre révérence), pût devenir propriétaire du château, puisqu'il faut qu'il change de maître. Je ne le verrais pas tomber entre les mains d'un misérable comme Glossin, qui s'est élevé aux dépens de celui à qui il doit

tout. Mais à présent que j'y pense, je vais prendre mon mantelet et mes patins, et j'irai moi-même chez M. Mac-Morlan; je le trouverai sûrement, et il n'y a qu'un pas.

— Allez, ma bonne dame, allez; je vous serai fort obligé; et dites à mon domestique de monter, et de m'apporter mon porte-feuille.

Deux minutes après, le colonel Mannering était assis devant une table, et avait tout ce qu'il lui fallait pour écrire. Comme nous avons le privilège de pouvoir lire par-dessus son épaule, nous allons communiquer une partie de la lettre à nos lecteurs. Elle était adressée à Arthur Mervyn, Esq., à Mervyn-Hall, Llanbraithwaite, dans le Westmoreland; elle contenait les détails des voyages du colonel depuis qu'il avait quitté son ami, et continuait ainsi :

« Et maintenant, Mervyn, me reprocherez-vous encore mon air mélancolique? Croyez-vous qu'après vingt ans passés au milieu des armes, après avoir reçu maintes blessures, langui dans des prisons, essuyé des malheurs de toute espèce, je puisse être encore ce gai, ce vif Guy Mannering qui grimpait avec vous sur le Skiddaw, et poursuivait les bécassines de Crossfell? Que vous, qui avez constamment vécu dans le sein du bonheur domestique, ayez conservé le même caractère, le même feu d'imagination, c'est l'heureux effet d'un tempérament que la santé et le bonheur ont toujours accompagné dans le cours d'une vie paisible. Mais ma carrière à moi a été semée d'erreurs, de doutes et de difficultés. Depuis mon enfance j'ai été le jouet des circonstances; et, quoiqu'un bon vent m'ait souvent conduit au port, je me suis rarement trouvé dans celui où je voulais abor-

der. Souffrez que je vous retrace en peu de mots le destin singulier qui a accompagné ma jeunesse, et les infortunes qui m'ont accablé dans un âge plus avancé.

« L'aurore de ma vie, direz-vous, n'a pas été bien orageuse; je conviens que si elle ne fut pas semée de fleurs, au moins les épines en furent écartées. Mon père, fils aîné d'une famille illustre, mais peu riche, me laissa presque pour tout héritage un nom à soutenir, et l'amitié de deux oncles plus fortunés que lui. Ils m'aimaient à un tel point que j'étais tous les jours une cause de querelles entre eux. Mon oncle l'évêque voulait me faire prendre les ordres, et m'obtenir un bénéfice; mon oncle le négociant voulait me faire entrer dans le commerce, et me donner un intérêt dans sa maison, qui aurait pris le nom de Mannering et Marshal, dans Lombard-Street. Je passai entre ces deux écueils, ou, pour mieux dire, je préférai une selle de dragon aux fauteuils doux et moelleux que m'offraient l'Église et la finance. L'évêque voulut ensuite me marier à la nièce du doyen de Lincoln, dont elle était seule héritière; le négociant me proposa la main de la fille unique du vieux Sloethorn, riche marchand de vin, qui aurait pu paver son salon de quadruples, et allumer sa pipe avec des billets de banque. Je me tirai encore de leurs filets, et j'épousai la pauvre, — la pauvre Sophie Wellwood.

« Vous direz aussi que la carrière militaire que j'ai parcourue a dû me donner quelque satisfaction : cela est vrai. Vous ajouterez que si je n'ai pas répondu tout-à-fait à ce que désiraient de moi mes oncles, ils ne m'en ont pas moins conservé leur amitié : j'en conviens. Mon oncle l'évêque me légua en mourant sa bénédiction, ses sermons manuscrits, sa bibliothèque, et un porte-

feuille curieux, contenant les portraits des plus fameux théologiens de l'Église d'Angleterre. Mon oncle Paul Mannering m'institua seul héritier de son immense fortune. Mais à quoi cela m'a-t-il servi? Je n'en porte pas moins une épine profondément enfoncée dans mon cœur; je n'ai pas eu le courage de vous en expliquer la cause lorsque je me trouvais chez vous. Je vais donc vous donner les détails d'un événement que vous entendrez peut-être raconter avec des circonstances toutes différentes et fort éloignées de la vérité; mais ne me reparlez jamais, je vous prie, ni de mon chagrin, ni de ce qui l'occasione.

« Sophie, comme vous le savez, me suivit aux Indes. Elle avait autant d'innocence que d'étourderie (1), mais, malheureusement pour nous deux, autant d'étourderie que d'innocence. Mon caractère s'était formé d'après la vie de réclusion que j'avais menée jusqu'alors pour me livrer à mes études, et il n'était pas tout-à-fait convenable dans un pays où chaque habitant jouissant de quelque considération se fait un devoir d'offrir l'hospitalité, et croit avoir droit d'en jouir à son tour. Dans un moment de presse (vous savez combien il est difficile dans les Indes de faire des recrues européennes), un jeune homme nommé Brown joignit mon régiment comme volontaire, et trouvant que la carrière des armes lui plaisait plus que celle du commerce qu'il avait suivie jusqu'alors, il resta avec nous en qualité de cadet. Je dois à ma malheureuse victime la justice de reconnaître qu'il se conduisit, en toute occasion, avec tant de bravoure, que l'on pensait généralement que le premier

(1) Le texte dit *gaity*, gaieté. — Éd.

grade vacant devait lui appartenir. Je m'absentai quelques semaines pour une expédition éloignée. A mon retour, je trouvai ce jeune homme reçu chez moi comme l'ami de la maison, et ne quittant jamais les côtés de ma femme et de ma fille: j'avoue que ses assiduités me déplaisaient, quoiqu'il n'y eût pas le moindre reproche à faire à ses mœurs ni à sa réputation. Peut-être même me serais-je accoutumé à sa présence sans les suggestions d'un tiers. Si vous avez lu Othello, cette pièce que je n'ouvrirai de ma vie, vous aurez une idée de ce qui s'ensuivit, c'est-à-dire des soupçons que je conçus, car, grace à Dieu, mes actions furent moins criminelles.

« Il y avait dans mon régiment un autre cadet qui désirait aussi obtenir le premier poste vacant. Il appela mon attention sur ce qu'il appelait la coquetterie de ma femme à l'égard de ce jeune homme. Sophie était vertueuse, mais fière de sa vertu. Ma jalousie l'irrita, et elle fut assez imprudente pour s'en faire un motif d'encourager d'autant plus des visites dont elle me voyait inquiet et mécontent. Il régnait entre Brown et moi une froideur manifeste. Il fit quelques efforts pour vaincre mes préjugées; mais, prévenu comme je l'étais, je les attribuai à un motif coupable, et je repoussai toutes ses avances.

« Vous ne vous faites pas une idée de ce que je souffre en vous écrivant cette lettre. Je veux pourtant arriver à la funeste catastrophe qui empoisonna le reste de ma vie. Mais je vais tâcher d'abréger.

« Quoique ma femme ne fût plus très-jeune, elle était encore belle, et je dois dire, pour ma justification, qu'elle aimait à le paraître. Je vous répéterai encore que jamais je ne conçus le plus léger doute sur sa vertu, malgré les perfides insinuations d'Archer. Mais je pensai

qu'elle faisait peu de cas de mon repos, et que le jeune Brown continuait à lui faire la cour pour me braver. Peut-être me considérait-il comme un de ces hommes qui se font un plaisir d'employer le pouvoir dont ils sont revêtus à tourmenter ceux qui leur sont subordonnés. S'il s'aperçut de ma jalousie, il voulut sans doute, en continuant de l'exciter, se venger des petits désagrémens que ma place me donnait le droit de lui occasioner sans qu'il pût s'en plaindre. Un véritable ami voulut me faire envisager ses assiduités sous un autre point de vue; il prétendait qu'elles avaient ma fille pour objet, et que son empressement auprès de ma femme n'avait d'autre but que de la rendre favorable à sa passion. Je n'aurais pas vu avec plaisir un jeune homme obscur, sans parens, sans amis, sans fortune, élever ses prétentions jusqu'à ma fille; mais cette folle présomption ne m'aurait pas offensé au même degré que le sentiment que je lui supposais. Enfin, je conçus contre lui un ressentiment que rien ne put vaincre.

« Une étincelle suffit pour allumer un incendie quand elle tombe sur des matières inflammables. Une légère querelle au jeu occasiona un duel entre nous. Nous nous rendîmes un matin hors de la ville dont j'étais gouverneur, et sur les limites de son territoire, afin que Brown pût pourvoir à sa sûreté s'il était vainqueur. Plût à Dieu qu'il eût eu ce funeste avantage! mais il tomba au premier feu. J'accourais pour lui donner du secours, quand nous vîmes paraître une troupe de Looties, espèce de bandits qui, dans ce pays, guettent toutes les occasions de faire des prisonniers ou du butin. Nous n'eûmes que le temps, Archer et moi, de monter à cheval, et nous nous frayâmes un chemin

au milieu d'eux, après un combat opiniâtre, dans lequel il reçut plusieurs blessures dangereuses.

« Pour compléter les malheurs de ce jour affreux, ma femme ayant eu quelque soupçon du motif qui m'avait fait sortir de la ville, s'était empressée de me suivre dans son palanquin. Elle fut rencontrée par une autre troupe de ces pillards, qui la firent prisonnière. Un détachement de cavalerie anglaise la délivra presqu'au même instant, mais je ne puis me dissimuler que les événemens de cette fatale matinée eurent des suites fâcheuses pour sa santé déjà fort délicate. L'aveu que me fit Archer en mourant des vues dans lesquelles il avait cherché à m'inspirer des soupçons, l'explication amicale que j'eus avec Sophie, la pleine et entière réconciliation qui s'ensuivit, rien ne put guérir le coup qu'elle avait reçu ; elle mourut au bout de quelques mois, ne me laissant qu'une fille, celle dont mistress Mervyn a bien voulu se charger momentanément. Julie fut attaquée d'une maladie si dangereuse, que je me déterminai à donner ma démission et à lui rendre la santé.

« Maintenant que vous connaissez mon histoire, vous ne me demanderez plus la cause de ma tristesse, vous ne serez plus surpris que je m'y livre souvent, et vous conviendrez que, malgré mes richesses, malgré la réputation que je puis dire avoir acquise, la coupe de ma vie, si elle n'est pas empoisonnée, est au moins bien remplie d'amertume.

« Je pourrais vous relater bien des circonstances que notre vieux précepteur n'aurait pas manqué de citer comme des preuves de *la fatalité* qui préside à notre naissance ; mais vous ne feriez qu'en rire, et vous savez que moi-même je n'y ajoute aucune foi. Cependant,

depuis mon arrivée dans la maison d'où je vous écris, une circonstance bien singulière semblerait donner une preuve assez forte de l'influence des astres, et quand je l'aurai parfaitement vérifiée, ce sera pour nous l'objet d'une discussion assez curieuse; mais quant à présent, je ne vous en dirai pas davantage. J'attends d'ailleurs un homme de loi à qui j'ai à parler au sujet d'un domaine qui est à vendre dans ce pays. J'ai un goût de caprice pour ces environs; et si je l'achète, je crois que les propriétaires actuels n'en seront pas fâchés; car il paraît qu'un complot a été formé pour les forcer à vendre ce domaine bien au-dessous de sa valeur. Mes respects à mistress Mervyn, et je vous charge, tout jeune que vous vous vantiez d'être, d'embrasser Julie pour moi. Adieu, mon cher Mervyn; je suis tout à vous.

« Guy Mannering. »

Comme il finissait sa lettre, M. Mac-Morlan entrait: c'était un homme qui joignait l'intelligence à la probité. La réputation bien établie du colonel Mannering l'avait disposé à lui parler avec franchise et confiance; il lui détailla les avantages et les inconvéniens de cette acquisition. — La majeure partie du domaine, lui dit-il, est substituée aux héritiers mâles, et l'acquéreur aura le droit de conserver entre ses mains une très-grande partie de son prix pendant un temps déterminé, pour le payer alors à l'enfant dont on n'a pas de nouvelles, s'il vient à reparaître.

— Mais, en ce cas, dit Mannering, pourquoi donc forcer cette vente?

Mac-Morlan se mit à sourire: — En apparence, répondit-il, c'est pour que les intérêts que produira le

prix de la vente servent à payer ceux qui sont dus aux créanciers, et qui sont mal payés; mais, dans la réalité, c'est pour seconder les vues d'un homme qui a dessein de se rendre acquéreur à vil prix, qui trouve fort agréable d'acheter sans être devenu un des plus forts créanciers, et qui, par des moyens qui lui sont familiers, a trouvé le moyen d'être la cheville ouvrière de cette affaire.

Mannering convint avec M. Mac-Morlan des moyens à employer pour déjouer les projets de cet homme méprisable. Il causa ensuite avec lui assez long-temps de la disparition singulière de Henry Bertram, et apprit que cet événement avait eu lieu le jour même du cinquième anniversaire de sa naissance, ce qui répondait exactement à la prédiction de Mannering, qui, comme on le croira aisément, se garda bien de s'en vanter. M. Mac-Morlan n'était pas sur les lieux quand cet événement arriva, mais il en connaissait bien toutes les circonstances, et il promit au colonel que s'il s'établissait, comme il en avait le dessein, dans cette partie de l'Écosse, il lui en ferait faire un détail exact par le shériff lui-même. Ils se séparèrent donc aussi satisfaits l'un que l'autre du résultat de leur conférence.

Le lendemain, le colonel Mannering se rendit à l'église paroissiale en grande tenue. Il n'y vit personne de la famille d'Ellangowan. On apprit que le vieux laird était encore plus mal. Jack Jabos, qui avait été envoyé une seconde fois au château avec la chaise de mistress Mac-Candlish, revint encore seul, mais dit que miss Lucy espérait que son père serait en état d'être transporté le lendemain.

CHAPITRE XIII.

« . . . .
» C'est la loi, m'ont-ils dit; la nouvelle sentence
» Leur a donné le droit de saisir tout ton bien.
» J'ai vu là se montrer, avec son insolence,
» Un suppôt de Thémis, un insigne vaurien;
» Il étalait aux yeux l'argent de ta vaisselle,
» Appelant à grands cris un avide acheteur.
» Un autre à qui sourit la fortune cruelle,
» Parlait de tes revers avec un ton railleur:
» Il s'était emparé de ces meubles antiques
» Qui naguères ornaient tes foyers domestiques. »

Otway.

Le lendemain matin Mannering monta à cheval de bonne heure, se fit suivre par son domestique, et se mit en route pour Ellangowan. Il n'eut pas besoin d'en demander le chemin. Une vente à la campagne es un spectacle qui attire la curiosité; une foule de monde s'y rendait de toutes parts.

Après avoir pendant une heure traversé de charmans paysages, Mannering découvrit les tours du vieux château. Les idées qui l'occupaient lorsqu'il les avait quittées étaient bien différentes de celles qui se présentaient alors à son esprit. Rien n'était changé dans les ruines, mais quel changement dans les sentimens, les désirs, les espérances de celui qui les contemplait! La vie et l'amour, encore nouveaux pour lui, embellissaient alors toute la perspective de l'avenir. Aujourd'hui trompé dans ses affections, rassasié de ce que le monde appelle gloire et renommée, poursuivi par un souvenir amer que rien ne pouvait bannir de son cœur, tout son espoir était de trouver une solitude où il pût nourrir la mélancolie qui devait l'accompagner au tombeau. — Et cependant, disait-il, quel homme oserait ici se plaindre de la vanité de ses espérances? Les anciens barons qui ont construit ces tours massives n'ont-ils pas cru qu'elles serviraient à jamais de forteresse à leur puissance, de race en race? Que diraient-ils, s'ils voyaient le dernier de leurs descendans forcé d'abandonner ces ruines majestueuses sans savoir où il pourra reposer sa tête? Mais les beautés de la nature sont inépuisables. Que ces tours deviennent la propriété d'un étranger, ou tombent entre les mains d'un intrigant qui exploite la loi à son profit, le soleil n'en jettera pas sur elles des rayons moins brillans que lorsque la bannière de leurs fondateurs en décora le sommet pour la première fois.

Ces réflexions conduisirent Mannering jusqu'à la porte du château, qui, ce jour-là, était ouverte à tout le monde. Il y entra avec les gens du pays, qui, les uns examinaient les objets qu'ils voulaient acheter, les autres venaient satisfaire une vaine curiosité. Ce spectacle,

même dans les circonstances les plus favorables, offre quelque chose de triste aux yeux de l'observateur. Le désordre des meubles que l'on a déplacés pour que les acquéreurs puissent les voir et les emporter plus facilement, produit toujours une impression désagréable. Tels objets vus à leur place paraissaient en bon état, qui, déplacés, offrent une apparence de vétusté; les appartemens, dépouillés de tout ce qui les rendait commodes et agréables, ont un air de ruine et de dilapidation. Peut-on voir sans répugnance les regards des curieux s'arrêter sur ces objets destinés aux usages secrets et particuliers de leurs anciens maîtres; entendre sans dégoût les fastidieuses plaisanteries des spectateurs sur des meubles dont l'usage leur est inconnu, sur des modes qui leur sont étrangères, et souffrir de sang-froid une espèce de gaieté entretenue par le whyskey, liqueur qu'on ne manque pas de prodiguer en Écosse dans ces occasions? Ce qui achevait de rendre ce spectacle bien plus triste pour le colonel, c'était la pensée qu'il était témoin de la ruine d'une famille ancienne et respectable.

Il se passa quelque temps avant qu'il pût trouver quelqu'un disposé à répondre aux questions qu'il faisait sur Ellangowan lui-même. Enfin une vieille servante, qui en lui parlant avait son mouchoir sur les yeux, lui dit que son maître se trouvait un peu mieux, et qu'on espérait qu'il pourrait quitter le château ce jour même; que miss Lucy attendait à l'instant la chaise qui devait les emmener, et que comme le temps était beau pour la saison, on l'avait porté dans son fauteuil sur la pelouse devant le vieux château, afin de lui épargner la vue de ce triste spectacle. Le colonel sortit

pour le chercher, et aperçut bientôt le petit groupe, qui ne se composait que de quatre personnes. La montée était rude, de sorte qu'il eut le temps de les examiner en s'approchant, et de réfléchir sur la manière dont il se présenterait à eux.

M. Bertram, paralytique, presque incapable d'aucun mouvement, était dans un grand fauteuil, revêtu d'une robe de chambre de camelot, la tête couverte d'un bonnet de nuit, et les jambes enveloppées dans une couverture de laine. Derrière lui, appuyant ses mains croisées sur une canne, était Dominus Sampson, que le colonel reconnut sur-le-champ. Le temps n'avait produit aucun changement en lui, si ce n'est que son habit noir commençait à tirer sur le gris, et que ses joues maigres semblaient encore plus creuses. A côté du vieillard était une véritable sylphide, une jeune personne d'environ dix-sept ans, que Mannering devina être la fille d'Ellangowan. Elle jetait de temps en temps un regard inquiet du côté de l'avenue par où la chaise devait arriver. Elle s'occupait à arranger la couverture de manière à préserver son père du froid, et n'avait pas le courage de porter ses yeux vers le château, quoique le bruit ne pût manquer d'attirer son attention. La quatrième personne était un jeune homme fort bien fait et d'une bonne tournure, qui semblait partager les inquiétudes de miss Bertram, et les soins qu'elle prenait de son père.

Ce fut lui qui remarqua le premier le colonel Mannering. Il s'avança vers lui, pour l'écarter poliment de ces infortunés. Mannering s'arrêta, et lui expliqua qu'il était un étranger que M. Bertram avait autrefois reçu avec autant de bienveillance que de politesse; qu'il ne

se serait pas présenté devant lui dans un moment si affligeant, si l'état d'abandon où il paraissait se trouver ne semblait l'y autoriser; qu'enfin son unique désir était d'offrir à M. Bertram et à sa demoiselle tous les services qu'il pourrait leur rendre.

Il s'arrêta alors à quelque distance du fauteuil : le vieillard fixa sur lui ses yeux ternes, mais parut ne pas le reconnaître. Quant à Dominus, il était trop absorbé dans le chagrin pour faire attention à sa présence. Le jeune homme dit quelques mots à miss Bertram, qui s'avança avec timidité vers Mannering en le remerciant de sa civilité. — Mais je crains bien, ajouta-t-elle en versant quelques larmes, que mon père ne soit pas en état de vous reconnaître.

Elle conduisit le colonel vers le fauteuil.

— Mon père, dit-elle, voici une de vos anciennes connaissances, M. Mannering, qui vient vous voir.

— Il est le bienvenu, dit le vieillard en tâchant de se soulever, et en faisant paraître sur sa figure un rayon de satisfaction; mais, ma chère Lucy, retournons à la maison : il ne faut pas laisser monsieur exposé au froid. Dominus, prenez la clef de la cave. M. Ma...a... — le *gentleman* sera bien aise de prendre quelque chose après la course qu'il a faite.

Mannering se sentit touché jusqu'au fond de l'ame, en comparant cette réception à celle qui lui avait été faite tant d'années auparavant. Il ne fut pas le maître de retenir ses larmes; et cette preuve de sensibilité lui gagna la confiance de la jeune infortunée.

— Hélas! dit-elle, ce spectacle est déchirant, même pour les étrangers! et cependant mon pauvre père est encore plus heureux dans ce triste état que s'il pouvait

connaître et sentir tout ce qui se passe ici maintenant!

Un domestique en livrée s'approcha en ce moment du jeune homme, et lui dit à demi-voix: — M. Charles, milady vous fait chercher partout afin que vous enchérissiez pour elle l'armoire d'ébène; lady Jeanne Devorgoil est avec elle; il faut que vous les rejoigniez sur le champ.

— Dites-leur que vous ne m'avez pas trouvé, Tom; ou bien... un moment... non, dites-leur que j'examine les chevaux.

— Non, non, s'écria Lucy; si vous ne voulez pas ajouter encore au malheur de ce cruel moment, allez retrouver la compagnie. Je suis sûre que monsieur voudra bien nous accompagner jusqu'à la voiture.

— N'en doutez pas, madame, dit Mannering, et votre jeune ami peut compter sur mes soins.

— Adieu donc! dit Charles; et ayant adressé un mot tout bas à miss Bertram, il s'en alla précipitamment, craignant sans doute de ne pas avoir la force de s'en éloigner, s'il marchait plus doucement.

— Où court donc Charles Hazlewood? dit le vieillard accoutumé sans doute à sa présence; qu'est-ce qui le fait partir ainsi?

— Il reviendra dans un instant, dit Lucy.

On entendit alors le son de différentes voix du côté des ruines. Le lecteur se rappellera sans doute qu'il y avait entre elles et le château une communication qui était précisément la pelouse où se passait la scène que nous décrivons.

— Oui, il y a beaucoup de coquillages et d'algues marines, mais si on voulait bâtir une nouvelle maison,

ce qui peut devenir nécessaire, on trouverait là d'excellens matériaux.

— Bon Dieu! dit miss Bertram à Sampson, c'est la voix de ce misérable Glossin. Si mon père le voit, c'en est assez pour le tuer.

Sampson, se tournant tout d'une pièce, s'avança à grands pas à la rencontre de Glossin, qui quittait en ce moment les ruines. — Va-t'en, lui dit-il, va-t'en! veux-tu le tuer et le dépouiller?

— Allez, allez, maître Dominus Sampson! lui dit Glossin: vous qui ne savez pas prêcher en chaire, de quoi vous mêlez-vous de prêcher ici? Nous marchons la loi à la main, mon bon ami; gardez l'Évangile pour vous.

Le nom seul de cet homme était depuis quelque temps suffisant pour mettre M. Bertram hors de lui. Le son de sa voix, qu'il reconnut à l'instant, produisit un effet singulier. Il se leva seul, sans aucun aide, et, se tournant vers lui, il lui dit d'un ton de colère qui contrastait avec la pâleur de ses traits: — Ote-toi de mes yeux, vipère, infame vipère, qui perces le sein qui t'a réchauffée! Ne crains-tu pas que les murs de la demeure de mes pères ne s'écroulent pour t'écraser; que le seuil de la porte du château d'Ellangowan ne s'entr'ouvre pour t'engloutir? N'étais-tu pas sans amis, sans asile, sans argent, quand je t'ai tendu une main charitable, et n'est-ce pas toi qui me chasses, ainsi que cette innocente fille, sans amis, sans asile, sans argent, du château où mes pères ont résidé pendant tant de siècles?

Si Glossin eût été seul, il eût passé son chemin sans répondre: la présence d'un homme qui l'accompagnait, et qui avait l'air d'un arpenteur, et la vue de l'étranger

qui était à côté d'Ellangowan, le déterminèrent à payer d'effronterie. Mais, malgré toute son impudence, la tâche était difficile. — Monsieur, lui dit-il, M. Bertram, ce n'est pas moi qui suis cause que.... c'est votre propre imprudence qui....

L'indignation du colonel était montée au plus haut degré. Il interrompit Glossin : — Monsieur, lui dit-il, sans entrer dans aucune discussion à ce sujet, je vous ferai observer que le lieu, la circonstance, ma présence peut-être, ne sont pas favorables pour cette explication; et vous m'obligerez en vous retirant sans ajouter un seul mot.

Glossin était un homme grand, robuste et musculeux. Il préféra soutenir l'attaque d'un étranger qui ne lui paraissait pas à craindre, plutôt que de continuer à défendre sa mauvaise cause contre les reproches de son ancien bienfaiteur. — Monsieur, dit-il, je ne sais qui vous êtes; et je ne permettrai jamais qu'on me parle comme vous venez de le faire. Mannering était d'un caractère un peu violent. Ses yeux étincelaient de colère; il se mordit la lèvre inférieure au point que le sang en sortit; et s'approchant de Glossin : — Peu importe, lui dit-il, que vous ne me connaissiez pas; mais moi *je vous connais;* et, si vous ne descendez de cette hauteur à l'instant sans proférer une syllabe de plus, je vous garantis que vous ne ferez qu'une enjambée jusqu'en bas.

L'air imposant et menaçant du colonel subjugua l'effronterie du misérable. Il tourna sur ses talons, et, murmurant entre ses dents qu'il ne voulait pas alarmer la jeune dame, il les délivra de son odieuse présence.

Le postillon de mistress Mac-Candlish, qui était arrivé à temps pour voir ce qui se passait, dit tout haut :

— S'il s'était trouvé sur ma route, le coquin! je vous l'aurais fait sauter en l'air aussi volontiers que j'aie jamais ramassé un bodle.

Il annonça en même temps que la voiture était prête pour emmener le vieillard et sa fille.

Mais ce secours était devenu inutile. L'effort que venait de faire M. Bertram en se livrant à son indignation avait épuisé le peu de forces qui lui restaient; et en retombant sur son fauteuil, il expira presque sans agonie et sans pousser un gémissement. La mort produisit si peu d'altération dans ses traits que les cris que poussa sa fille, quand elle vit ses yeux s'éteindre, et qu'elle sentit son pouls s'arrêter, annoncèrent seuls son trépas aux spectateurs de cette triste scène.

CHAPITRE XIV.

« Voilà minuit ! O temps ! objet de mon effroi,
» C'est lorsque tu n'es plus que nous songeons à toi.
» En te donnant la voix l'homme se montra sage,
» Ce son majestueux du ciel semble un message ;
» Je crois entendre un ange. »

YOUNG.

La morale que le poète Young tire du mode que nous avons adopté pour mesurer le temps peut s'appliquer à la manière dont nous considérons le court espace qui constitue la vie humaine. Nous regardons avec une sorte d'effroi les vieillards, les infirmes, ceux que leur profession expose à des dangers journaliers ; nous croyons les voir à chaque instant aux portes du tombeau ; mais cette vue ne nous fait pas ouvrir les yeux sur l'incertitude de notre propre existence : ce n'est que lorsque le moment d'en être privés est arrivé qu'alors.....

.... Et la crainte et l'espoir
S'éveillent en sursaut, et voudraient entrevoir
Au-delà du tombeau .. Quoi ?... de vastes abîmes
La noire éternité...............

La foule d'oisifs qui remplissaient le château d'Ellangowan ne s'étaient occupés que de l'affaire qui les y avait conduits, sans s'inquiéter un seul instant des malheureux dont ils contemplaient la ruine. Il est vrai qu'un très-petit nombre d'entre eux connaissaient cette famille. Le père, tombé dans un état d'enfance, accablé sous le poids des malheurs, menant une vie entièrement retirée, avait été oublié par ses contemporains, et la fille n'avait jamais paru dans le monde : mais, quand une rumeur générale annonça que le malheureux M. Bertram venait de mourir en s'efforçant de quitter l'ancienne demeure de ses ancêtres, tous les cœurs semblèrent s'attendrir, comme jadis le rocher frappé par la verge du prophète. Chacun parlait de l'antiquité de cette famille : on vantait son intégrité sans tache ; on éprouvait enfin le respect dû au malheur, tribut qui n'est jamais réclamé en vain parmi les Écossais, et que chacun en ce moment s'empressait de payer.

M. Mac-Morlan se hâta d'annoncer qu'il surseoirait à la vente du domaine et du mobilier, et qu'il laisserait la jeune dame en possession du tout jusqu'à ce qu'elle ait pu consulter ses amis et pourvoir aux funérailles de son père.

Le sentiment de commisération qui s'était emparé de tous les spectateurs avait rendu Glossin muet pendant quelques instans ; il reprit de la hardiesse en voyant qu'aucun symptôme d'indignation ne se manifestait

contre lui, et il osa requérir M. Mac-Morlan de procéder à la vente.

— Je prends sur moi de l'ajourner, lui répondit celui-ci, et je consens à être responsable des suites de cet ajournement. J'informerai le public du jour où la vente aura lieu. Il est de l'intérêt de toutes les parties d'obtenir le plus haut prix possible des biens à vendre, et le moment actuel n'est pas propre à le faire espérer.

Glossin quitta la chambre et la maison avec autant de promptitude que de secret; et il était temps pour lui de le faire, car notre ami Jack Jabos haranguait déjà un groupe de jeunes garçons demi-nus, et leur démontrait combien il serait convenable de le mettre à la porte.

On rétablit un peu d'ordre dans une partie des appartemens pour y recevoir la jeune dame et le corps de son père. Mannering crut alors que sa présence devenait inutile, et qu'elle pourrait même être mal interprétée; il remarqua aussi que plusieurs familles alliées à celle d'Ellangowan, et qui tiraient de cette alliance leur principal lustre, étaient disposées à payer à leur arbre généalogique un tribut que les malheurs de leur parent n'en auraient jamais obtenu pendant sa vie. De même qu'après la mort d'Homère toutes les villes de la Grèce prétendaient lui avoir donné naissance, sept honorables gentilshommes écossais se disputaient l'honneur de présider aux obsèques d'Ellangowan, auquel aucun d'eux n'avait offert un asile. Mannering résolut donc de quitter le château, et de revenir dans la quinzaine, Mac-Morlan lui ayant dit que la vente n'aurait lieu qu'à cette époque.

Mais, avant de partir, il fit demander une entrevue à Dominus. Dès que celui-ci eut appris qu'un étranger désirait lui parler, il se présenta : tous ses traits, auxquels

le chagrin avait encore ajouté un air plus étrange, marquaient l'étonnement; il salua deux ou trois fois Mannering très-profondément, et resta debout en silence devant lui, attendant qu'il s'expliquât.

— Vous ne devinez pas, sans doute, M. Sampson, ce qu'un étranger peut avoir à vous dire?

— A moins que ce ne soit pour me proposer d'instruire un jeune homme dans les belles-lettres et les connaissances humaines. Mais non, je ne le puis, j'ai d'autres devoirs à remplir.

— Mes vœux ne se portent pas si haut, M. Sampson; je n'ai qu'une fille, ainsi vous ne pouvez en être le gouverneur.

— Sans doute. C'est pourtant moi qui ai formé l'esprit de miss Lucy, comme la femme de charge lui a donné les connaissances vulgaires de l'aiguille et du ménage.

— Eh bien, monsieur, c'est de miss Lucy que j'ai à vous parler. Il me paraît que vous n'avez aucun souvenir de moi.

Sampson, toujours distrait, ne se rappelait ni l'astrologue qui se trouvait au château lors de la naissance de Henry, ni même l'étranger qui tout à l'heure avait pris la défense de son patron contre Glossin, tant la mort soudaine de son ami avait porté de trouble dans ses idées.

— Peu importe, au surplus; je suis une ancienne connaissance de feu M. Bertram, et j'ai les moyens comme le désir d'être utile à sa malheureuse fille. D'ailleurs, j'ai quelque idée d'acheter ce domaine, et je désire que tout y soit maintenu en bon ordre jusqu'à la vente. Voici donc, M. Sampson, une bagatelle que je vous prie d'employer aux besoins de la famille.

En parlant ainsi, il lui mit entre les mains une bourse assez bien garnie.

— Pro-di-gi-eux ! s'écria Dominus; mais attendez, je vous prie, que.....

— Impossible, monsieur, impossible, dit le colonel en s'échappant.

— Pro-di-gi-eux ! répéta Sampson en le suivant sur l'escalier, la bourse à la main; mais quant à cet argent.......

Mannering descendait les escaliers quatre à quatre, sans l'écouter ni lui répondre.

— Pro-di-gi-eux ! dit-il pour la troisième fois en arrivant à la porte; mais quant à cet argent.......

Mannering était déjà à cheval et ne pouvait plus l'entendre.

Dominus, qui n'avait jamais eu en sa possession, soit à lui, soit comme dépositaire, le quart de cette somme, quoiqu'elle ne montât qu'à vingt guinées, réfléchissait en lui-même sur ce qu'il devait faire de cet argent resté entre ses mains. Heureusement il trouva dans la personne de M. Mac-Morlan un conseiller désintéressé qui lui donna l'avis de l'employer aux besoins de miss Bertram, persuadé que telle était l'intention du donateur.

Plusieurs familles nobles du voisinage offrirent alors à miss Lucy une hospitalité qu'elle ne pouvait se résoudre à accepter. Il lui répugnait d'entrer dans une maison où elle serait reçue par la compassion plutôt que par l'amitié. Elle se décida donc à attendre l'avis de la plus proche parente de son père : c'était une vieille demoiselle, nommée mistress Margaret Bertram, demeurant à Singleside, et à qui elle avait écrit pour lui faire part

de la perte qu'elle venait de faire, et de sa malheureuse situation.

Les obsèques de M. Bertram se firent avec beaucoup de décence, et la jeune demoiselle ne pouvait plus se regarder que comme habitant momentanément la maison dans laquelle elle avait si long-temps adouci les chagrins et les infirmités de la vieillesse. M. Mac-Morlan lui avait fait espérer qu'elle ne se trouverait pas obligée de quitter subitement cet asile ; mais la fortune en avait ordonné autrement.

Deux jours avant l'époque fixée pour la vente des biens d'Ellangowan, Mac-Morlan attendait à chaque instant l'arrivée du colonel Mannering, ou au moins une lettre qui contînt un pouvoir pour agir en son nom; mais il fut trompé dans son attente. Le jour de la vente, il alla lui-même de grand matin à la poste : aucune lettre n'était arrivée pour lui. Il chercha encore à se persuader que le colonel viendrait pour le déjeuner. Sa femme prépara ses plus belles porcelaines, mit quelques soins à sa toilette : tous ces préparatifs furent en pure perte.

— Si j'avais prévu cela, dit-il, j'aurais parcouru toute l'Écosse pour trouver quelqu'un qui voulût enchérir sur Glossin. Enfin l'heure de la vente sonna. Il fallut se rendre sur les lieux pour y procéder. Mac-Morlan employa aux préliminaires autant de temps que la décence le lui permit. Il lut les conditions de la vente aussi lentement que si c'eût été son arrêt de mort. Chaque fois que la porte s'ouvrait, il y jetait les yeux avec un espoir qui s'affaiblissait de moment en moment. Il avait l'oreille attentive au moindre bruit, croyant toujours entendre le cheval de la voiture du colonel. Vaine espérance! Il pensa un instant que peut-être Mannering

avait chargé une autre personne de porter des enchères pour lui, et ne s'arrêta pas à lui reprocher en idée le manque de confiance que cette conduite aurait prouvé; mais il fut bientôt détrompé. Après un moment d'attente, Glossin offrit le montant de la mise à prix du domaine d'Ellangowan. Personne ne fit une offre supérieure, pas un compétiteur ne se présenta, et après que l'espace de temps marqué par le sable d'une horloge se fut écoulé, M. Mac-Morlan, bien à contre-cœur, se trouva forcé de déclarer, au nom de la loi, que le bien était adjugé à M. Gilbert Glossin. Refusant de rester à un festin splendide dont M. Gilbert Glossin, esquire, maintenant Glossin d'Ellangowan, régala toute la compagnie, il retourna chez lui de fort mauvaise humeur, en pestant contre les caprices de ces nababs indiens (1) qui ne savent jamais la veille ce qu'ils voudront le lendemain.

La fortune cependant prit généreusement sur elle tout le blâme en cette occasion, et apaisa le ressentiment de l'honnête Mac-Morlan.

A six heures du soir arriva un exprès, ivre à ne pouvoir se soutenir, à ce que lui dit sa servante en lui remettant une lettre du colonel Mannering, dont la date remontait à quatre jours, et qui était écrite d'une ville éloignée de Kippletringan de plus de cent milles. Elle contenait un plein-pouvoir à M. Mac-Morlan, ou à tout autre qu'il voudrait en charger, d'acheter à quelque prix que ce fût le domaine d'Ellangowan : elle l'informait aussi qu'une affaire de famille l'appelait sur-le-champ

(1) C'est le nom qu'on donne en Angleterre à ceux qui reviennent riches des Indes. — Éd.

dans le Westmoreland, où le colonel le priait de lui écrire chez sir Arthur Mervyn, à Mervyn-Hall.

Mac-Morlan, dans son dépit, jeta le pouvoir et la lettre à la tête de la servante, fort innocente de ce retard, et ce ne fut pas sans peine qu'il s'abstint d'accueillir à coups de fouet de poste le misérable messager dont la paresse et l'ivrognerie étaient la cause de ce désappointement.

CHAPITRE XV.

» Argent, crédit, je n'ai plus rien,
» Ma terre est ma seule ressource :
» Jean d'Escale, ouvre-moi ta bourse,
» Et deviens maître de mon bien.

» Aussitôt comptant des écus,
» Jean d'Escale appelle un notaire,
» Et le voilà propriétaire
» De ce qui valait trois fois plus. »

L'HÉRITIER DE LINNE.

LE Galwégien Jean d'Escale (1) n'était qu'un apprenti auprès de Glossin, puisque celui-ci avait trouvé le secret de se rendre propriétaire du domaine d'Ellangowan sans la formalité désagréable de *débourser*. Miss Bertram, aussitôt qu'elle apprit cette nouvelle inattendue, fit ses préparatifs pour quitter le château sur-le-champ. Mac-

(1) *John of the Scales*. — ED.

Morlan l'aida dans ses arrangemens; et insista si obligeamment pour qu'elle vînt loger chez lui jusqu'à ce qu'elle eût reçu une réponse de sa parente, ou qu'elle eût le temps de réfléchir au parti qu'elle devait prendre, qu'elle aurait regardé comme une impolitesse de rejeter des offres faites avec tant de bienveillance et d'amitié. Mistress Mac-Morlan était bien née, avait reçu une bonne éducation, et ses qualités personnelles devaient rendre le séjour de sa maison agréable à miss Lucy. Elle trouvait donc un asile où elle était sûre d'être reçue avec plaisir; et elle se disposa, le cœur rempli d'amertume, à payer les gages du petit nombre de domestiques qui composaient la maison de son père, et à leur faire ses adieux.

Lorsqu'il y a des deux côtés des qualités estimables, cette tâche est toujours pénible, et les circonstances la rendaient ici doublement triste. Chacun reçut ce qui lui était dû, et même une petite gratification, et prit congé de sa jeune maîtresse en versant des larmes, en l'accablant de remerciemens, et en formant des vœux pour son bonheur. Il ne restait dans le salon que M. Mac-Morlan, qui allait conduire chez lui Dominus Sampson et miss Lucy. — Maintenant, dit la pauvre orpheline, je n'ai plus qu'à faire mes adieux au plus ancien, au meilleur de mes amis : que le ciel vous bénisse, M. Sampson; qu'il vous récompense de tous les soins que vous m'avez donnés, et de l'amitié que vous avez eue pour l'infortuné qui nous a été ravi ! J'espère que j'aurai souvent de vos nouvelles. En parlant ainsi elle lui glissa dans la main un papier qui contenait quelques pièces d'or, et se leva pour s'en aller.

Sampson se leva aussi, mais resta immobile d'éton-

nement. L'idée de quitter miss Bertram ne s'était jamais présentée à son imagination. Il déploya le papier, et jeta l'argent sur la table avec un air égaré.

— Sans doute, lui dit Mac-Morlan, c'est bien peu de chose auprès de ce que vous méritez; mais les circonstances malheureuses...

M. Sampson fit un geste d'impatience: — Ce n'est pas l'intérêt, dit-il, non! mais moi qui ai mangé le pain de son père, qui ne l'ai jamais quitté depuis plus de vingt ans, penser qu'il faut que je la quitte, que je la quitte quand elle est dans le malheur! Non, miss Lucy, vous ne pouvez le vouloir. Vous n'empêcheriez pas le chien de votre père de vous suivre. Me traiteriez-vous plus mal que lui? Non, miss Bertram, tant que je vivrai, je ne vous quitterai pas! je ne vous serai pas à charge. J'ai trouvé des moyens pour cela; comme Ruth le dit à Noémi: —Ne demande pas que je te quitte, ou que je me sépare de toi. Partout où tu iras, j'irai; partout où tu demeureras, je demeurerai: ton peuple sera mon peuple, et ton Dieu sera mon Dieu; où tu mourras, je mourrai, et mes cendres reposeront près des tiennes. — Oui, miss Lucy; le ciel le veut ainsi: la mort seule me séparera de vous.

Pendant ce discours, le plus long qui fût jamais sorti de la bouche de Dominus Sampson, des pleurs baignaient les joues de cette digne créature, et Lucy comme Mac-Morlan ne purent retenir leurs larmes à cette preuve inattendue de sensibilité et d'affection. — M. Sampson, dit Mac-Morlan après avoir eu recours alternativement à son mouchoir et à sa tabatière, ma maison est assez grande pour que je puisse vous offrir un lit tant que miss Bertram nous fera le plaisir d'y rester. Je me trou-

verai heureux et honoré d'y recevoir un homme de votre mérite et de votre caractère.

Alors, avec une délicatesse qui avait pour objet de rassurer miss Bertram, qui aurait pu se croire coupable d'indiscrétion en entraînant après elle cette suite inattendue, il ajouta: — Mes affaires exigent que j'occupe assez souvent un homme qui entende les calculs et les comptes mieux que mes clercs ordinaires; je serai bien charmé que vous m'accordiez de temps en temps quelques-uns de vos momens pour cette besogne.

— Sans doute, sans doute, dit ardemment Sampson; je sais tenir les livres par parties doubles, à la manière italienne.

Le postillon était entré dans le salon pour annoncer que la chaise était prête; et il avait été témoin de cette scène extraordinaire, sans qu'on prît garde à lui. De retour chez mistress Mac-Candlish, il jura qu'il n'avait rien vu de plus attendrissant; —que la mort de la vieille jument grise, pauvre bête! n'était rien auprès de cela. — Cette circonstance paraît peu importante, mais elle eut des suites plus intéressantes pour Dominus.

Nos voyageurs reçurent une bienveillante hospitalité de mistress Mac-Morlan. M. Mac-Morlan lui dit comme à tout le monde, qu'il avait prié M. Sampson de s'occuper de régler quelques comptes un peu difficiles, et que, pour pouvoir s'y livrer plus facilement, il demeurerait dans sa maison. Il jugea convenable de donner cette couleur au séjour de Sampson chez lui, sachant fort bien que, quelque honorable que fût pour Dominus et pour la famille d'Ellangowan son inviolable attachement pour le seul rejeton qui en restait, son extérieur ne le rendait pas propre à être l'*écuyer* d'une jeune et jolie

demoiselle de seize ans, et que cette circonstance pourrait exposer l'un et l'autre au ridicule.

Dominus s'occupa avec un grand zèle des comptes dont le chargea véritablement M. Mac-Morlan : mais on ne tarda pas à s'apercevoir que tous les matins, après le déjeuner, il sortait à la même heure, et ne revenait qu'à l'instant du dîner; le soir il se retirait dans sa chambre, et travaillait à la besogne de son nouveau patron.

Le samedi suivant il parut devant Mac-Morlan avec un air de triomphe, et mit sur la table deux pièces d'or.

— Qu'est-ce que cela, Dominus? lui dit celui-ci.

— D'abord c'est pour vous indemniser de ce que vous coûte mon séjour chez vous, et le surplus est au service de miss Bertram.

— Mais, mon cher monsieur, je me trouve plus qu'indemnisé par votre travail : c'est moi qui suis votre débiteur.

—En ce cas, dit Dominus en étendant la main, le tout sera pour miss Lucy.

— C'est fort bien, Dominus; mais cet argent...

— Est gagné bien légitimement, M. Mac-Morlan : c'est la récompense généreuse d'un jeune homme à qui j'apprends les langues, à qui je donne des leçons trois heures par jour.

Quelques questions de plus apprirent à M. Mac-Morlan que cet élève libéral était le jeune Hazlewood, et qu'il avait tous les jours un rendez-vous avec son maître dans l'auberge de mistress Mac-Candlish, qui, ayant appris l'attachement désintéressé de Sampson pour miss Bertram, lui avait procuré cet écolier infatigable et généreux.

Cette nouvelle fit faire des réflexions à Mac-Morlan.

Sampson était sans contredit un homme fort instruit dans la littérature ancienne ; les auteurs classiques méritaient sans doute d'être lus; mais qu'un jeune homme de vingt ans fît chaque jour de la semaine sept milles pour avoir un pareil tête-à-tête pendant trois heures, et sept autres milles pour s'en retourner, cette soif d'instruction lui parut trop extraordinaire pour pouvoir y croire. Il n'eut pas besoin de finesse avec Dominus pour éclaircir ses doutes. L'esprit du brave homme n'admettait jamais que les idées les plus simples, sans y chercher un autre sens que celui que paraissaient exprimer les mots employés pour les rendre.

— Et dites-moi, mon bon ami, miss Lucy est-elle instruite de votre nouvelle occupation ?

— Non, sans doute. M. Charles m'a recommandé de ne pas lui en parler, de peur que sa délicatesse ne se trouve blessée; mais, ajouta-t-il, il ne sera pas possible de le lui cacher long-temps, car il a dessein de venir de temps en temps prendre ses leçons ici.

— Oui-da! dit Mac-Morlan, ah! ah! je commence à comprendre. Et, je vous prie, M. Sampson, ces trois heures sont-elles entièrement consacrées à l'étude ?

— Non, sans doute; nous l'entremêlons de quelque conversation.

« .... *Neque semper arcum*
» *Tendit Apollo* (1). »

— Et sur quoi roulent vos entretiens ?

— Sur Ellangowan, sur miss Lucy. Car M. Hazlewood me ressemble beaucoup en cela, M. Mac-Morlan. Quand

(1) Apollon ne peut toujours tenir son arc tendu. — Tr.

je commence à parler d'elle, je ne puis en finir; et, comme je le dis à M. Hazlewood (en plaisantant), elle nous vole la moitié du temps de nos leçons.

— Oh! oh! pensa Mac-Morlan, le vent souffle donc de ce côté. Il me semble que j'en avais entendu dire quelque chose.

Il réfléchit alors sur la conduite qu'il devait tenir, et pour lui-même et pour sa protégée; car le père du jeune Hazlewood était puissant, riche, orgueilleux et vindicatif. Jamais il n'aurait consenti pour son fils à un mariage qui n'aurait pas présenté les avantages de la fortune réunis à ceux de la naissance. Enfin, ayant la meilleure opinion du jugement de sa pupille, il résolut de saisir la première occasion où il se trouverait seul avec elle pour lui parler de cette affaire comme d'une simple nouvelle, et sans paraître y attacher d'importance.

Elle se présenta bientôt. Le lendemain matin, après le déjeuner, mistress Mac-Morlan les ayant quittés pour vaquer à quelques affaires de ménage: — Miss Bertram, lui dit-il du ton le plus naturel possible, je vous fais mon compliment sur la bonne fortune de votre ami M. Sampson. Il a trouvé un écolier qui lui paie deux guinées pour six leçons de grec et de latin.

—Vraiment! j'en suis aussi contente que surprise. Et qui peut être si généreux? Est-ce que le colonel Mannering est de retour?

— Non, non, ce n'est pas le colonel Mannering. Mais pourquoi ne pensez-vous pas à votre ancienne connaissance, M. Charles Hazlewood? Il parle de prendre ses leçons ici; je voudrais que cela pût s'arranger.

Lucy rougit.—Je vous le demande en grace, M. Mac-

Morlan, ne le permettez pas! Charles Hazlewood a déjà eu assez de tourment pour cela.

— Pour l'étude des classiques, ma chère demoiselle? Sans doute il fut un temps où cette étude a pu faire le tourment de M. Charles; mais aujourd'hui elle est tout-à-fait volontaire.

Miss Bertram laissa tomber la conversation, et son hôte, voyant qu'elle semblait réfléchir et former intérieurement quelque projet, ne jugea pas à propos de continuer. Le jour suivant, elle prit à part M. Sampson, lui exprima de la manière la plus affectueuse combien son attachement désintéressé lui inspirait de reconnaissance, et avec quel plaisir elle avait appris sa bonne fortune; mais elle ajouta que la manière dont M. Charles Hazlewood venait prendre ses leçons n'était pas sans inconvéniens pour ce jeune homme, et que tant qu'elles dureraient, il serait beaucoup plus à propos qu'il logeât chez son disciple, ou du moins dans son voisinage. Sampson rejeta cette proposition, comme elle s'y attendait. Il lui protesta qu'il ne la quitterait pas pour être le précepteur du prince de Galles. — Mais, ajouta-t-il, je vois que vous rougissez de partager ce que je gagne; ou peut-être je vous deviens à charge?

— Non, en vérité. Vous étiez l'ancien ami de mon père, presque son seul ami : ce que vous supposez est bien loin de ma pensée. En toute autre chose, vous agirez comme il vous plaira; mais faites-moi le plaisir de dire à M. Charles que nous avons causé de ses études, et que je pense qu'il ne doit pas songer à les continuer de la manière qui a eu lieu jusqu'ici.

Dominus la quitta, la tête baissée, et, en fermant la porte, il ne put s'empêcher de prononcer le *varium et*

mutabile semper (1) de Virgile. Le lendemain il parut avec un air désolé. Il remit une lettre à miss Bertram. — M. Hazlewood, lui dit-il, va discontinuer ses leçons. Il a trop généreusement voulu réparer la perte qui en résultera pour moi; mais comment réparera-t-il pour lui-même la perte de l'instruction qu'il aurait acquise par mes soins? Même pour l'écriture, il a été une heure avant d'écrire ce petit billet; il a fait trois brouillons, a taillé quatre fois sa plume, a gâté je ne sais combien de feuilles de papier blanc, et en trois semaines je lui aurais donné une écriture ferme, courante, lisible. Enfin, que la volonté de Dieu s'accomplisse!

La lettre ne contenait que quelques lignes; c'étaient des plaintes contre la cruauté de miss Bertram, qui lui ravissait jusqu'à un moyen indirect de se procurer de ses nouvelles. Elle finissait par des protestations que, malgré sa sévérité, rien ne pouvait ébranler l'attachement inviolable de Charles Hazlewood.

Grace à l'active protection de mistress Mac-Candlish, Sampson trouva quelques autres écoliers, d'un rang bien inférieur à celui de Charles Hazlewood à la vérité, et dont les leçons n'étaient pas si productives; mais il n'en avait pas moins de plaisir à apporter à M. Mac-Morlan, à la fin de la semaine, le produit de ses travaux, dont il ne gardait qu'un petit *peculium* pour remplir sa pipe et sa tabatière.

Ici nous allons abandonner Kippletringan, et voir ce que devient notre héros, de crainte que nos lecteurs ne croient que nous allons encore l'oublier pendant le quart d'un siècle.

(1) (La femme) incessamment *variable et changeante*. — Tr.

CHAPITRE XVI.

« Polly n'est après tout qu'une franche coquette ,
» A nos sages leçons préférant la fleurette.
» Si l'homme n'était pas dépourvu de raison ,
» Jamais il ne voudrait de fille en sa maison.
» Dépensez force argent , soyez à la torture
» Pour lui donner talens , esprit , grace , parure ,
» Au premier mot d'amour qu'un homme lui dira ,
» C'en est fait , elle est prise , elle vous plante là. »

GAY. *L'opéra du Gueux.*

APRÈS la mort de M. Bertram, Mannering s'était décidé à faire une tournée dans l'Écosse, jusqu'au moment indiqué pour la vente du domaine d'Ellangowan, à laquelle époque il comptait revenir à Kippletringan. Il alla jusqu'à Édimbourg, voyagea de différens côtés ; mais, dans une ville où il avait mandé à son ami Mervyn de lui adresser ses lettres, il en reçut une qui contenait une nouvelle peu agréable. Nous avons déjà

pris la liberté de jeter un coup d'œil curieux sur sa correspondance, nous allons donc encore faire part de cette épître à nos lecteurs.

— « Je suis fâché, mon cher ami, du chagrin que je vous ai occasioné en vous obligeant en quelque sorte à me faire un récit qui a rouvert des blessures encore mal fermées. J'ai toujours entendu dire, quoique peut-être à tort, que les assiduités de M. Brown chez vous avaient pour objet votre fille : mais, quand cela serait, une telle présomption mériterait un châtiment. Les philosophes disent que nous nous dépouillons, dans l'état de société, des droits que la nature nous donne de nous défendre nous-mêmes, mais à condition que les lois nous protègeront. Lorsque le prix d'un marché ne peut être payé, il n'y a plus de vente. Par exemple, oserait-on me contester le droit de défendre ma bourse et ma vie contre un voleur, comme le fait un sauvage indien qui ne connaît ni lois, ni magistrats? Ma résistance ou ma soumission doivent être calculées d'après mes forces et la situation où je me trouve. Mais si, étant bien armé, égal en force, je souffre de la part de qui que ce soit une injustice et une violence, je crois qu'on ne pourra attribuer cette conduite ni aux sentimens de la morale, ni à la voix de la religion, à moins que je ne sois un quaker. Or, si on m'attaque dans mon honneur, la situation n'est-elle pas la même? Une insulte, en pareil cas, quelque légère qu'elle soit, est plus importante pour moi que le tort que peut me faire le brigand qui en veut à ma bourse sur le grand chemin. Les lois ont moins de force pour me venger, ou, pour mieux dire, cette offense échappe à leur pouvoir. Si quelqu'un vient pour m'enlever ma bourse, et que je n'aie pas les

moyens ou le courage de la défendre, les assises de Lancastre ou de Carlisle me feront justice du voleur ; mais qui osera dire que je dois me laisser d'abord voler et piller, si je suis en état de défendre mon bien, et attendre paisiblement que la main de la justice vienne frapper le coupable?

« Et si je me trouve outragé par quelque insulte, vous pourriez croire que je dois m'y soumettre paisiblement, laisser flétrir à jamais ma réputation aux yeux de tous les hommes d'honneur, lorsque les douze juges d'Angleterre, avec le lord chancelier à leur tête, ne pourraient m'offrir une réparation? Quelle est la loi, quelle est la raison qui peut m'empêcher de défendre ce qui doit m'être infiniment plus précieux que ma fortune et mon existence? Je ne parlerai pas des règles prescrites à cet égard par la religion, jusqu'à ce que je trouve un théologien qui ose me condamner si je défends ma vie et mes propriétés. Si dans ce cas la défense est permise, ne l'est-elle pas encore bien plus quand il s'agit de mon honneur? Ma réputation, il est vrai, peut être mise en danger par des gens qui ne peuvent être comparés au brigand qui m'attaque sur le grand chemin, par des hommes dont le caractère est sans tache, la vie irréprochable; mais qu'importe? toutes ces circonstances peuvent-elles me priver du droit naturel de me défendre? Je puis déplorer la nécessité d'en venir aux mains avec eux ; mais j'éprouverais le même sentiment en faveur d'un brave ennemi qui tomberait sous mon épée dans une bataille. Au surplus, je laisse aux casuistes le soin de discuter cette question, et me contente de vous faire observer que ce que j'écris ne peut comprendre les duellistes de profession et l'aggresseur

dans une affaire. Mon but est de prouver que l'on n'a rien à se reprocher quand on a été attiré en champ clos par une offense qui vous ferait perdre vos droits à l'estime et à la considération si vous la supportiez de sang-froid.

« Je suis fâché que vous ayez conçu le dessein de vous établir en Écosse, mais au moins je m'applaudis que vous ne vous enfonciez pas dans ses contrées les plus reculées. Aller du Devonshire au Westmoreland, est un voyage qui ferait frissonner un habitant des Indes orientales ; mais partir du Galloway ou du comté de Dumfries pour venir nous voir, c'est faire un pas pour se rapprocher du soleil. D'ailleurs, si, comme je le soupçonne, le domaine que vous avez en vue est voisin du vieux château où vous avez joué le rôle d'astrologue, il y a quelque vingt ans, je vous ai entendu décrire trop souvent ses environs, et avec un enthousiasme trop comique, pour pouvoir espérer que vous renonciez à cette acquisition. J'espère cependant que le brave laird, quoique un peu commère, qui vous a si bien reçu, n'a pas encore coulé bas, et que son chapelain, dont le portrait m'a fait rire tant de fois, est encore *in rerum naturâ* (1).

« Je voudrais, mon cher Mannering, pouvoir finir ici ma lettre, et ce n'est pas sans peine que je me détermine à la continuer. Je crois pouvoir vous garantir que dans ce qu'il me reste à vous apprendre, il n'y a pas la plus légère indiscrétion à reprocher à l'aimable pupille que vous avez confiée momentanément à mes soins ; mais je veux vous prouver que je mérite encore

(1) Dans ce monde. — Tr.

le surnom de *Sans-Détours* que l'on m'avait donné au collège. En un mot, voici ce dont il s'agit.

« Votre fille a hérité en grande partie de la tournure un peu romanesque de votre caractère ; elle y joint un peu de ce désir d'être admirée, qui est plus ou moins le faible de toutes les jolies femmes. Elle paraît devoir être votre unique héritière, circonstance indifférente pour ceux qui voient Julie avec mes yeux ; mais c'est un appât puissant pour les coureurs de fortune. Vous savez que je l'ai quelquefois plaisantée sur son air de douce mélancolie, sur les promenades qu'elle aime à faire le matin avant que personne soit levé, ou le soir au clair de la lune, quand tout le monde devrait être couché, ou lorsqu'on tient en main des cartes, ce qui est la même chose. L'incident dont j'ai à vous entretenir peut encore être traité en plaisantant ; mais il me paraît plus convenable que la plaisanterie vienne de vous que de moi.

« Deux ou trois fois depuis quinze jours, j'ai entendu, fort tard dans la soirée, ou le matin de très-bonne heure, un flageolet jouer le petit air indou que votre fille aime tant. J'ai pensé d'abord que quelque domestique ami de l'harmonie, et dont les talens ne pouvaient se déployer pendant le jour, choisissait cette heure silencieuse pour tâcher d'imiter les sons qu'il avait pu, en restant dans l'antichambre, entendre sortir des lèvres de Julie. Hier soir, j'avais veillé un peu tard dans mon cabinet, qui est situé sous son appartement ; le flageolet se fit encore entendre. J'écoutai plus attentivement ; et je me convainquis que les sons partaient du lac qui est sous nos fenêtres.

« Je n'étais pas le seul qui veillât. Vous vous souve-

nez peut-être que miss Mannering choisit cet appartement, parce qu'il s'y trouve un balcon donnant sur le lac. Eh bien! j'entendis le bruit d'une fenêtre qu'on lève, celui des volets qu'on ouvre, et bientôt le son de sa propre voix qui entrait en conversation avec quelqu'un sous ses fenêtres. Ce n'est pas là *beaucoup de bruit pour rien* (1). Je ne puis m'être trompé, j'ai parfaitement reconnu sa voix si douce, si insinuante. Et, pour dire la vérité, celle qui partait d'en-bas était en parfaite harmonie avec la sienne. Mais que disait-on? c'est ce que je ne pouvais distinguer. J'ouvris ma fenêtre afin d'entendre quelque chose de ce rendez-vous à l'espagnole; mais, malgré toutes mes précautions, le bruit alarma les causeurs, j'entendis fermer croisées et volets chez la jeune dame, et un bruit de rames agitées dans l'eau m'annonça le départ de l'autre interlocuteur. J'entrevis même sa barque qui manœuvrait avec autant d'adresse que d'agilité, et qui sillonnait le lac comme si elle eût contenu douze rameurs infatigables.

« Le lendemain matin, j'interrogeai quelques-uns de mes domestiques, comme par curiosité, et j'appris que le garde-chasse, en faisant sa ronde, avait vu plusieurs fois cette barque sur le lac près de la maison, qu'elle ne contenait qu'une seule personne, et qu'il avait entendu le flageolet. Je n'osai pas pousser mes questions trop loin, de peur de faire naître dans l'esprit de ceux à qui je les adressais quelques soupçons relativement à Julie; mais le lendemain, à déjeuner, je parlai comme par hasard de la sérénade de la veille, et je remarquai

(1) *Much ado about nothing :* titre d'une comédie de Shakspeare. — Éd.

que miss Mannering rougit et pâlit. Je donnai à la conversation une tournure qui pût lui faire croire que mon observation n'était pas à son adresse; mais dorénavant je laisserai de la lumière toute la nuit dans mon cabinet, et je n'en fermerai pas les volets, afin d'ôter à notre rôdeur nocturne l'envie d'en approcher de trop près. J'ai insisté sur le froid de la saison, sur l'humidité des brouillards, pour engager Julie à renoncer à ses promenades du matin et du soir. Elle y a consenti avec une tranquillité qui n'est pas dans son caractère; et c'est un symptôme qui, pour vous dire la vérité, ne me plaît pas infiniment. Le caractère de Julie a trop de rapport à celui de son père, pour renoncer ainsi à ce qui lui plaît, si elle ne sentait que la prudence doit l'engager à se soumettre.

« Voilà mon histoire, et vous pouvez maintenant prendre le parti que vous jugerez convenable. Ma bonne femme ne sait rien. Compatissante aux faiblesses de son sexe, elle aurait cherché à me persuader de vous laisser ignorer ce petit événement, et aurait voulu exercer son éloquence auprès de miss Mannering: mais, quelque puissante qu'elle soit, quand elle s'adresse à moi, son objet légitime, je crains que, dans le cas dont il s'agit, elle n'eût fait plus de mal que de bien. Peut-être penserez-vous qu'il vaut mieux que vous paraissiez vous-même ignorer ce qui s'est passé, et agir sans faire de remontrances. Julie ressemble beaucoup à un de mes bons amis; elle a une imagination vive et ardente, qui lui peint sous des couleurs trop riantes ou trop noires tous les événemens de la vie. Au total, c'est une fille charmante, ayant autant d'esprit et de bonté que de charmes. Je lui ai rendu de tout mon cœur le baiser

que vous m'avez envoyé pour elle ; et, pour ma récompense, elle frappa ma main avec ses jolis doigts. Je vous engage à revenir le plus promptement possible. En attendant, comptez sur la vigilance de votre affectionné

« ARTHUR MERVYN.

« *P. S.* Vous désirerez sans doute savoir si j'ai quelque soupçon sur ce que peut être notre homme à la sérénade. Je n'en ai aucun, en vérité. De tous les jeunes gens de nos environs à qui leur naissance et leur fortune pourraient donner le droit de songer à miss Julie, il n'en est point qui soit dans le cas de jouer ce rôle romanesque. Mais, de l'autre côté du lac, presque vis-à-vis de Mervyn-Hall, est une misérable auberge qui sert de rendez-vous à des gens de toute espèce. Elle est toujours pleine de poètes, d'acteurs, de peintres, de musiciens, qui y viennent pour rêver, déclamer, composer dans ses environs pittoresques. Leur beauté nous expose à entendre bourdonner autour de nous cet essaim de vagabonds, et c'est l'acheter un peu cher. Si Julie était ma fille, je craindrais plus pour elle de ce côté que d'aucun autre. Elle est généreuse et romanesque ; elle écrit six pages par semaine à une de ses amies, et il est quelquefois dangereux d'avoir à chercher un sujet pour exercer ses sentimens ou sa plume. Adieu, encore une fois. Si j'avais traité cette matière plus sérieusement, j'aurais fait tort à votre discernement ; mais, si je ne vous en avais pas parlé, j'aurais cru manquer de prudence. »

D'après cette lettre, le colonel envoya son exprès négligent à Mac-Morlan, avec les pouvoirs nécessaires

pour acheter le domaine d'Ellangowan, et se mit en route vers le sud. Il ne s'arrêta que lorsqu'il fut arrivé au château de son ami M. Mervyn, sur le bord d'un des lacs du Westmoreland.

CHAPITRE XVII.

« Le ciel, pour rapprocher de fidèles amours,
» De l'art épistolaire inventa le secours :
» Ou pour que quelque auteur laissât dans ses ouvrages
» A leur gré devant vous parler ses personnages. »

A son retour en Angleterre, le premier soin de Mannering avait été de placer sa fille dans une excellente pension pour achever son éducation. Mais voyant qu'elle n'y acquérait pas aussi promptement que son impatience l'aurait désiré tous les talens dont il voulait la voir ornée, il l'en avait retirée au bout du premier quartier, et lui avait donné des maîtres chez lui. Elle n'avait eu que le temps de former une *amitié éternelle* avec miss Mathilde Marchmont, jeune demoiselle de son âge, c'est-à-dire d'environ dix-huit ans. C'était à ses

yeux fidèles qu'étaient destinées ces lettres nombreuses qui partaient de Mervyn-Hall sur les ailes de la poste, tandis que miss Mannering y demeurait. Nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques extraits de cette correspondance, dont la connaissance lui est nécessaire pour l'intelligence de cette histoire.

PREMIER EXTRAIT.

« Hélas! ma chère Mathilde, quel chagrin est le mien! Le malheur me poursuit depuis mon berceau. Voir que nous sommes séparées pour une cause si légère; une faute d'orthographe dans un thême italien, et trois fausses notes dans une sonate de Paësiello! Mais c'est là un des traits du caractère de mon père, pour qui je ne puis dire si j'ai plus de tendresse ou d'admiration que de crainte. Ses succès à la guerre, son habitude de faire céder tous les obstacles à l'énergie de sa volonté, même quand ils semblent insurmontables, tout a contribué à lui donner une constance, une opiniâtreté qui ne lui permettent ni de souffrir une contradiction, ni de pardonner une faiblesse. Il est vrai qu'il a tant de bonnes qualités! Savez-vous qu'il court un bruit (il a été confirmé par quelques mots que ma pauvre mère m'a dits mystérieusement) qu'il est instruit dans des sciences qui sont aujourd'hui perdues, et qui donnent à ceux qui les possèdent la faculté de lire dans l'avenir? L'idée d'un tel pouvoir, ma chère Mathilde, ou même le talent et l'intelligence qui peut en tenir place, ne jette-t-elle pas un éclat de grandeur mystérieuse sur celui qui en est investi? Vous appellerez cela du romanesque! Mais faites attention que je suis née dans le pays des fées et des talismans; que mon enfance a été

bercée par les contes enchanteurs dont vous ne pouvez jouir qu'à travers une traduction française qui les dépouille d'une partie de leurs charmes. O Mathilde! que n'avez-vous pu voir les yeux de mes femmes indiennes fixés avec une attention muette sur le visage de celle qui, dans un langage à demi poétique, racontait ces histoires délicieuses! Je ne m'étonne pas que les fictions des Européens paraissent si froides, si insipides, quand on a vu les effets merveilleux que les narrations des Orientaux produisent sur ceux qui les écoutent. »

SECOND EXTRAIT.

« Vous êtes dépositaire du secret de mon cœur, ma chère Mathilde, vous connaissez les sentimens que je conserve pour Brown, car je ne dirai pas pour sa mémoire; il vit, il m'aime toujours, j'en suis convaincue. Ma mère avait autorisé les soins qu'il me rendait. Peut-être est-ce une imprudence, en réfléchissant aux préjugés du rang et de la naissance. Mais, à cette époque, j'étais presque une enfant, et on ne pourrait exiger que j'eusse eu plus de sagesse que celle sous les soins de qui la nature m'avait placée. Mon père était toujours occupé des devoirs de sa profession; je ne le voyais presque jamais, et j'avais appris à avoir pour lui plus de respect que de confiance? Plût au ciel qu'il en eût été autrement! nous en serions aujourd'hui plus heureux l'un et l'autre. »

TROISIÈME EXTRAIT.

« Vous me demandez pourquoi je n'informe pas mon père que Brown vit encore, ou du moins qu'il a survécu à la blessure qu'il en a reçue; qu'il a écrit à ma mère

pour lui annoncer sa convalescence, et l'espérance qu'il avait de sortir bientôt de prison. Mais un militaire qui a vu périr tant de monde dans la guerre réfléchit sans doute bien froidement sur une catastrophe qui m'a pour ainsi dire pétrifiée quand je l'ai apprise.

« Si je lui montrais cette lettre, qu'en résulterait-il? Brown, conservant encore les prétentions qui ont déterminé mon père à attaquer ses jours, troublerait sa tranquillité bien plus que ne peut le faire l'idée de son trépas. S'il s'échappe de prison, je suis convaincue qu'il reviendra en Angleterre, et il sera temps alors de réfléchir s'il convient d'instruire mon père de son existence. Mais si l'espoir que j'ai conçu venait à s'évanouir, à quoi bon lui découvrir un mystère lié à tant de souvenirs affligeans? Ma pauvre mère craignait tant que mon père ne soupçonnât les sentimens de Brown pour sa fille, que je crois presque qu'au lieu de lui découvrir le véritable but de ses assiduités, elle préféra lui laisser le soupçon qu'elle-même en était l'objet. Quelque respect que je doive à sa mémoire, Mathilde, je dois aussi rendre justice au père que le ciel m'a conservé. Je ne puis m'empêcher de croire que la conduite de ma malheureuse mère était dangereuse pour elle et pour moi, et injuste à l'égard de mon père. Mais que sa mémoire soit en paix! Son bon cœur a pu lui faire commettre une erreur, et ce n'est pas à sa fille qui a hérité de toute sa faiblesse qu'il appartient de soulever le voile qui la couvre.

QUATRIÈME EXTRAIT.

Mervyn-Hall.

« Si l'Inde est la patrie de la magie, ma chère Ma-

thilde, le pays que j'habite est celle du roman. La nature ne peut offrir de spectacle plus imposant. Elle a réuni ici tout ce qu'elle enfanta jamais de plus sublime; des cataractes retentissantes, des monts qui cachent leurs fronts chauves dans les cieux, des lacs qui serpentent dans des vallons ombragés, et conduisent à chaque détour dans de nouveaux sites toujours plus pittoresques, des rochers atteignant les nues: d'un côté les solitudes de Salvator, et de l'autre côté les paysages enchantés de Claude. Je suis heureuse de trouver un objet pour lequel mon père peut partager mon enthousiasme. Il admire la nature comme un peintre ou un poète, et j'ai éprouvé le plus grand plaisir à lui entendre développer les causes et les effets de ces témoignages brillans de son pouvoir. Je voudrais qu'il s'établît dans cette contrée enchanteresse, mais il a dessein de se fixer plus au nord. Il est allé faire un voyage en Écosse, et je crois qu'il y cherche un endroit qui puisse convenir à ses goûts, pour y établir sa résidence. D'anciens souvenirs paraissent lui faire aimer ce pays. Ainsi, ma chère Mathilde, il paraît que lorsque je m'établirai dans la maison de mon père, ce sera pour m'éloigner de vous encore davantage.

« Je demeure en ce moment chez M. et mistress Mervyn, anciens amis de mon père. Mistress Mervyn est véritablement une bonne femme, moitié dame châtelaine, moitié ménagère; mais pour les ressources de l'amitié, bon Dieu, ma chère Mathilde, votre Julie les aurait bien cherchées en mistress *Teachem* (1). Vous

(1) Teachem, *enseignez-les*. Ce surnom revient à celui de *pédante*. — Éd.

voyez que je n'ai pas oublié le surnom que nous donnions à notre maîtresse de pension. Quant à sir Arthur, il est bien loin, bien loin d'avoir les qualités brillantes de mon père. Cependant il m'amuse, et veut bien se prêter à mon caractère. Il est doué d'un gros bon sens, montre assez de complaisance, et ne manque pas d'une certaine gaieté. Je me plais à lui faire faire de longues promenades au bord des chutes d'eau, et jusque sur le haut des montagnes, et, par reconnaissance, j'admire ses champs de navets, de luzerne et de sainfoin. Je crois qu'il me regarde comme une jeune fille bien simple, bien éprise des beautés de la nature, revêtue de quelques charmes (il faut que le mot passe) et d'un assez bon naturel. Moi, je conviens que le cher homme peut assez bien juger de l'extérieur d'une femme, mais je ne lui soupçonne pas le tact nécessaire pour pénétrer dans ses sentimens. Il m'accompagne ainsi malgré sa goutte; il me conte des histoires du grand monde, dans lequel il prétend avoir vécu; moi, je l'écoute, je souris, je suis aussi gaie, aussi aimable qu'il m'est possible, et nous nous entendons fort bien.

« Mais, hélas! ma chère Mathilde, que le temps me paraîtrait long dans ce paradis romantique habité par deux êtres semblables, si peu assortis aux beautés qui les entourent, si vous n'étiez pas exacte à répondre à mon ennuyeux bavardage! Je vous en prie, ne manquez pas de m'écrire au moins trois fois par semaine. Vous ne pouvez jamais manquer de matériaux. »

CINQUIÈME EXTRAIT.

« Comment vous instruire de ce que j'ai à vous annoncer? Mon cœur et ma main sont dans une telle

agitation, qu'il m'est presque impossible d'écrire. Ne vous avais-je pas dit qu'il vivait, qu'il était fidèle, que j'espérais toujours! Comment pouvez-vous me dire, ma chère Mathilde, que l'âge auquel je l'ai quitté vous fait croire que les sentimens que je conserve pour lui prennent naissance dans mon imagination plutôt que dans mon cœur? J'étais bien sûre qu'ils étaient véritables, et que je ne pouvais me tromper sur leur nature. Mais revenons à mon récit, et que la confidence que je vais vous faire, ma chère amie, soit le gage le plus sincère, le plus sacré de notre amitié.

« On se retire ici de fort bonne heure, beaucoup trop tôt pour que mon cœur, chargé d'inquiétudes, soit disposé à se livrer au repos. Je prends donc ordinairement un livre, et lis une heure ou deux dans ma chambre, où se trouve un petit balcon donnant sur un beau lac, dont j'ai essayé de vous envoyer une esquisse. Mervyn-Hall, étant un ancien château fortifié, a été construit sur le bord de l'eau, qui y est assez profonde pour qu'un bateau puisse s'avancer jusqu'au pied des murs. Je n'avais fermé hier soir qu'un de mes volets, afin de pouvoir jouir avant de me coucher de l'aspect de la lune sur les eaux du lac. Je lisais cette belle scène du *Marchand de Venise* (1) où deux amans, décrivant le calme d'une nuit d'été, semblent se disputer à qui lui trouvera plus de charmes. Les sentimens que mon cœur éprouvait se confondaient avec ceux que faisait naître cette lecture, quand j'entendis sur le lac le son d'un flageolet. Je vous ai dit que c'était l'instrument favori de Brown. Qui pouvait en jouer ainsi pendant une nuit

(1) Shakspeare. — Éd.

qui, quoique fort belle, était trop froide pour que le seul plaisir de la promenade pût attirer quelqu'un sur le lac à une telle heure et dans une saison si avancée? Je m'approchai de la fenêtre; j'étais tout attention, j'osais à peine respirer. Le son de l'instrument cessa un moment, se fit entendre de nouveau, et semblait s'approcher davantage. Enfin, je distinguai ce petit air indou que vous appeliez mon air de prédilection, et je vous ai dit quel était le maître qui me l'avait appris.

« Était-ce lui? Étaient-ce des sons que les vents apportaient à mon oreille pour m'avertir de sa mort?

« Il se passa quelque temps avant que j'eusse assez de courage pour m'avancer sur le balcon. Rien ne m'aurait déterminée à le faire, si je n'avais eu l'intime conviction qu'il vivait encore, que je devais le revoir. Cette idée m'enhardit: j'ouvris ma croisée, le cœur palpitant. Je vis un bateau dans lequel un seul homme était assis. O Mathilde! c'était lui; je le reconnus de suite, malgré notre longue séparation, malgré les ombres de la nuit, comme si je l'avais vu la veille, comme si les rayons du soleil m'eussent éclairée. Il dirigea sa barque vers mon balcon, et me parla. Je ne sais ce qu'il me dit, je ne sais ce que je lui répondis: les larmes me coupaient la parole, mais c'étaient des larmes de joie. Un chien qui aboya à peu de distance troubla notre entretien. Nous nous séparâmes avec la promesse de nous revoir le soir au même lieu et à la même heure. Mais à quoi tout cela aboutira-t-il? Puis-je répondre à cette question? Non, en vérité. Le ciel, qui lui a sauvé la vie, qui l'a délivré de captivité, qui a aussi épargné à mon père le malheur d'avoir donné la mort à un homme qui ne voudrait pas toucher à un seul des cheveux de sa tête, peut aussi

faire un miracle pour guider mes pas hors du labyrinthe où je me trouve engagée. Il me suffit, quant à présent, d'avoir la bien ferme résolution que ma chère Mathilde n'aura jamais à rougir de son amie, mon père de sa fille, ni mon amant de l'objet auquel il a voué toute sa tendresse. »

CHAPITRE XVIII.

« Parler à un homme par une fenêtre ! ! ! »

SHAKSPEARE. *Beaucoup de bruit pour rien.*

Nous continuerons à donner quelques extraits des lettres de miss Mannering, afin de faire connaître le bon sens naturel, les principes et la sensibilité de cette jeune personne. Les taches de son caractère devaient être attribuées à une éducation imparfaite, et au jugement faux d'une mère qui regardait au fond du cœur son mari comme un tyran, et qui finit par le craindre comme tel. Lady Mannering avait lu beaucoup de romans ; les intrigues qu'ils contiennent l'avaient tellement intéressée, qu'elle avait voulu en conduire un dans sa maison, et faire de sa propre fille, à l'âge de seize ans, une *héroïne*.

Elle se plaisait dans de petits mystères, faisait d'un rien un secret important, et tremblait cependant à l'idée de l'indignation qu'éprouverait son époux s'il découvrait ses manœuvres. Ainsi elle formait un projet pour le seul plaisir de le former, ou par esprit de contradiction, s'avançait plus qu'elle ne l'aurait voulu, cherchait à se tirer d'embarras par de nouvelles ruses, ou à couvrir ses erreurs par la dissimulation, se trouvait souvent enveloppée dans ses propres filets; et la crainte de laisser découvrir un projet qu'elle n'avait souvent conçu que par plaisanterie, l'obligeait à continuer sa route quand elle aurait voulu revenir sur ses pas.

Heureusement le jeune homme qu'elle avait admis dans sa société intime, et dont elle avait encouragé la passion pour sa fille, avait un fonds de principe et d'honnêteté qui rendit sa compagnie moins dangereuse que mistress Mannering n'aurait dû s'y attendre. On n'avait à lui reprocher que l'obscurité de sa naissance; car d'ailleurs.....

La nature en son cœur s'était plue à graver
L'amour de la vertu, le désir de la gloire :
Et dès ses premiers pas on vit que la victoire
A de brillans succès le ferait arriver.

Mais il était au-dessus de ses forces d'éviter le piège que mistress Mannering avait tendu sous ses pas. Il lui fut impossible de ne pas s'attacher à une jeune demoiselle dont les charmes et les qualités auraient allumé sa passion, même dans des lieux où cet assemblage eût été moins rare que dans une forteresse éloignée, dans nos établissemens des Indes. La lettre de M. Mannering à M. Mervyn a suffisamment détaillé tout ce qui s'ensuivit,

et nous étendre davantage sur ce sujet serait abuser de la patience de nos lecteurs.

Nous allons donc leur présenter la suite de la correspondance de miss Mannering avec son amie.

SIXIÈME EXTRAIT.

« Je l'ai revu, Mathilde, je l'ai revu deux fois. J'ai inutilement épuisé tous les raisonnemens pour le convaincre que ces entrevues secrètes étaient dangereuses pour lui comme pour moi ; je l'ai engagé à suivre ses vues de fortune sans penser à moi davantage; je lui ai dit que je me trouvais heureuse et tranquille depuis que j'étais assurée qu'il n'avait pas été victime du ressentiment de mon père. Il m'a répondu.... et comment vous dire tout ce qu'il a trouvé à me répondre? Il a réclamé les espérances que ma mère lui avait permis de concevoir; il a cherché à me déterminer à m'unir à lui sans le consentement de mon père. Quelle folie! Non, Mathilde, jamais je n'y consentirai ; je l'ai refusé positivement ; j'ai su imposer silence au sentiment secret qui me parlait en sa faveur. Mais comment sortir de ce dédale dans lequel m'ont entraînée le destin et l'imprudence de ma pauvre mère?

« J'ai tant réfléchi sur ce sujet, ma chère amie, que ma faible tête en est fatiguée. J'avais cru que le parti le plus sage était de tout avouer à mon père; il mérite cette confiance, car sa tendresse pour moi est inépuisable. Depuis que j'ai étudié de plus près son caractère, j'ai remarqué qu'il ne devient violent et emporté que lorsqu'il soupçonne qu'on veut le tromper ; et, sous ce rapport peut-être, il a été mal jugé par quelqu'un qui lui était bien cher. Il y a aussi dans ses sentimens quelque

chose de romanesque. Je l'ai vu accorder au récit d'une action généreuse, d'un trait d'héroïsme et d'un acte de grandeur d'ame, des larmes que la peinture du malheur n'aurait pu lui arracher. Mais Brown m'a représenté qu'il est son ennemi personnel. Ensuite l'obscurité de sa naissance! Ce serait pour mon père un coup de massue. O Mathilde! j'espère qu'aucun de vos aïeux n'a été à la bataille de Poitiers ni à celle d'Azincourt. Sans la vénération de mon père pour la mémoire de sir Miles Mannering, je m'expliquerais avec lui sans avoir moitié autant de crainte.

SEPTIÈME EXTRAIT.

« Je reçois à l'instant votre lettre; quel plaisir elle m'a fait! Je vous remercie, ma tendre amie, de vos conseils et de votre amitié; je ne puis la payer que par une entière confidence.

«Vous me demandez quelle est la naissance de Brown, puisqu'elle doit être si désagréable à mon père? Son histoire est fort courte. Il est Écossais; mais étant resté orphelin, une famille établie en Hollande, et dont il était parent, prit soin de son éducation. Il fut destiné au commerce, et envoyé dès sa jeunesse dans nos établissemens des Indes orientales, où son tuteur avait un correspondant; mais, quand il arriva aux Indes, ce correspondant était mort, et il n'eut d'autre ressource que d'entrer en qualité de commis chez un négociant. La guerre qui s'alluma, et le besoin que l'on eut de faire des recrues pour l'armée, ouvrit la porte de la carrière militaire à tous les jeunes gens disposés à y entrer; et Brown, qui se sentait plus de goût pour les armes que pour le commerce, fut le premier à prendre ce parti. Il quitta la

route de la fortune pour suivre celle de la gloire. Vous savez le reste de son histoire. Mais concevez combien mon père serait irrité, lui qui méprise le commerce (quoique, pour le dire en passant, la majeure partie de ses biens ait été acquise dans cette honorable profession par mon grand-oncle), et qui a une antipathie particulière pour les Hollandais! Comment recevrait-il une proposition de mariage pour sa fille unique, de la part de Van Beest Brown, élevé par charité dans la maison Van Beest et Van Brugen? O Mathilde! jamais il n'y consentirait; et, le croirez-vous bien? peu s'en faut que je ne pense comme lui sur cet article. Mistress Van Beest Brown! le joli nom pour votre amie! Mon Dieu, que nous sommes enfans!

HUITIÈME EXTRAIT.

« Tout est perdu, Mathilde; jamais je n'aurai le courage de rien avouer à mon père. Je crains même qu'il n'ait appris mon secret par une autre voie. Il en résulte qu'il ne me saurait aucun gré de mes aveux, et que je perds la faible espérance que je m'efforçais d'entretenir. Il y a quelques nuits, Brown vint à l'ordinaire sur le lac, et son flageolet m'annonça son arrivée. Nous étions convenus que ce serait le signal. Ce lac, ses environs pittoresques attirent beaucoup de monde; et nous espérions que si, dans le château, on faisait quelque attention à lui, il passerait pour un de ces admirateurs de la nature qui se plaisent à jouir de ses plus riches tableaux en les animant par les sons de la musique. Ce pourrait être aussi une excuse pour moi si l'on venait à m'apercevoir sur le balcon. Mais, dans cette dernière entrevue, pendant que je lui parlais encore du plan que j'avais formé

de faire une confidence entière à mon père, et qu'il cherchait à me dissuader de ce projet, nous entendîmes la fenêtre du cabinet de M. Mervyn, qui est précisément sous ma chambre, s'ouvrir tout doucement; je fis signe à Brown de se retirer, et je rentrai dans mon appartement, non sans quelque espoir que nous n'avions pas été remarqués.

« Mais, hélas! Mathilde, cette espérance ne tarda pas à s'évanouir. Le lendemain matin, dès que je vis M. Mervyn au déjeuner, ses yeux, son air, son visage, son ton à demi goguenard, tout enfin m'assura qu'il nous avait vus. Je n'ai jamais été si tentée de me mettre en colère, mais il faut un peu de politique. Mes promenades sont à présent bornées au jardin, où il peut me suivre sans peine, collé à mon côté. Je l'ai surpris deux ou trois fois cherchant à me sonder et à me surprendre, en épiant l'expression de ma physionomie. Il a parlé de flageolet, a vanté la surveillance de ses chiens et leur méchanceté, la vigilance avec laquelle le jardinier fait sa ronde tous les soirs avec un fusil bien chargé; enfin il m'a parlé de pièges, de fusils à ressorts qu'on place toutes les nuits autour de la maison, de crainte des voleurs. Tout cela n'avait pour but que de m'effrayer. Je ne voudrais pas manquer à un ancien ami de mon père dans sa propre maison; mais j'aurais bien du plaisir à lui prouver que je suis la fille de mon père; et c'est un fait dont M. Mervyn sera convaincu, si je réponds jamais à ses insinuations du ton qui convient à mon caractère. Je suis pourtant bien sûre d'une chose, et je lui en sais quelque gré, c'est qu'il n'a parlé de rien à mistress Mervyn. Grand Dieu! que de sermons j'aurais été obligée d'entendre sur les dangers de l'amour et sur l'inconvénient de res-

pirer la nuit l'air du lac, sur le risque de gagner des rhumes et de trouver des gens qui courent après ma fortune, sur l'utilité de l'eau d'orge et des volets bien fermés! Eh bien! Mathilde, vous le voyez, je ne puis m'empêcher de plaisanter, et cependant mon cœur est navré de douleur. Je ne sais ce que devient Brown. La crainte que nous ne soyons découverts l'empêche de reparaître sur le lac. Il loge dans une auberge qui est en face, de l'autre côté, et n'y est connu que sous le nom de Dawson. Il faut convenir qu'il n'est pas heureux dans le choix de ses noms (1). Je ne crois pas qu'il ait quitté le service, mais il ne m'a rien dit de ses vues actuelles.

« Pour mettre le comble à mon embarras, mon père est revenu tout à coup, et d'un air de mauvaise humeur. Une conversation très-animée, que j'ai entendue, entre notre bonne hôtesse et sa femme de charge, m'a appris qu'on ne l'attendait que dans huit jours; mais il m'a paru que son arrivée n'avait pas surpris M. Mervyn. Il a eu l'air froid et réservé avec moi, et m'a ôté tout le courage dont j'aurais besoin pour lui faire ma confidence. Il rejette la cause de l'humeur qu'il ne peut s'empêcher de manifester, sur ce qu'il a manqué une acquisition qu'il avait grande envie de faire dans le sud-ouest de l'Écosse. Mais je ne puis croire que ce seul motif suffise pour troubler ainsi son égalité d'ame. Sa première sortie fut pour traverser le lac dans une barque avec M. Mervyn. Ils se dirigèrent du côté de l'auberge dont je vous ai parlé. Vous pouvez vous imaginer avec quelle inquiétude j'attendais son retour. S'il avait reconnu

(1) *Dawson*, fils de geai ou fils de choucas. — Tr.

Brown, qui peut prévoir ce qui s'en serait suivi ? Mais il revint sans que son visage m'annonçât qu'il eût fait aucune découverte. Je viens d'apprendre qu'il a dessein de louer une maison dans le voisinage d'Ellangowan. C'est la terre qu'il voulait acheter, et dont je suis fatiguée d'entendre parler. Il paraît qu'il pense que ce domaine pourra bien ne pas tarder à être mis une seconde fois en vente. Je ne vous enverrai cette lettre que lorsque je saurai plus positivement quelles sont ses intentions. »

« Je viens d'avoir une entrevue avec mon père, qui m'a fait connaître de ses secrets ce qu'il juge à propos que j'en sache. Ce matin, après le déjeuner, il m'a priée de le suivre dans la bibliothèque. Mes genoux tremblaient sous moi, Mathilde, et je n'exagère pas en vous disant que j'avais à peine la force de le suivre. Je ne sais ce que je craignais ; mais, depuis mon enfance, j'ai été accoutumée à voir tout ce qui l'entoure trembler au seul mouvement de son sourcil. Il me dit de m'asseoir, et jamais je n'ai obéi de si bon cœur, car je pouvais à peine me soutenir. Il continua à se promener dans la chambre. Vous avez vu mon père, et vous vous rappelez sans doute combien ses traits sont expressifs ; ses yeux sont naturellement doux ; mais ils deviennent perçans et pleins de feu quand il est en colère ou qu'il éprouve quelque contradiction. Il a aussi l'habitude de mordre ses lèvres lorsque son impétuosité naturelle est combattue par l'habitude où il est de maîtriser ses passions. C'était la première fois que nous nous trouvions seuls depuis son retour d'Écosse ; et, comme je remarquais en lui tous ces symptômes d'agitation, je ne dou-

tais pas qu'il n'entamât le sujet dont je tremblais de l'entendre parler.

« Que je me sentis soulagée quand je vis que je m'étais trompée ! Il paraît qu'il n'est pas instruit des découvertes de M. Mervyn, ou qu'il ne veut pas entrer en explication avec moi sur ce sujet.

« — Julie, me dit-il, mon homme d'affaires m'écrit d'Écosse qu'il m'a loué une maison bien meublée, avec tout ce qui peut être nécessaire à notre usage. Elle est située à trois milles du domaine que j'avais intention d'acquérir.

« Ici il fit une pause, et parut attendre une réponse.

« — Tous les endroits qui vous seront agréables, mon père, ne peuvent manquer de le devenir pour moi.

« — C'est bien. Mais j'ai dessein, Julie, de ne pas vous y laisser passer l'hiver sans société.

« Ah ! pensais-je en moi-même, c'est sans doute l'aimable couple de Mervyn-Hall ! — La compagnie dont vous ferez choix, mon père, me plaira toujours, bien certainement.

« — Mon Dieu ! je ne puis souffrir cette soumission si passive qui s'étend si loin ! Elle est bonne à mettre en pratique; mais ce jargon dont vous me rebattez les oreilles me rappelle la dépendance servile de nos esclaves noirs des Indes. En un mot, Julie, je sais que vous aimez la société , et j'ai dessein d'inviter une personne, la fille d'un de mes amis, mort il y a peu de temps, à venir passer quelque temps avec nous.

« — Ah ! pour l'amour de Dieu, papa, point de gouvernante ! m'écriai-je, la crainte l'emportant alors sur la prudence.

« — Qui vous parle de gouvernante, miss Mannering? me dit mon père d'un ton à demi mécontent; c'est une jeune demoiselle élevée à l'école du malheur, et dont j'espère que l'excellent exemple pourra vous apprendre à vous gouverner vous-même.

« Répondre à cette observation, c'était marcher sur un terrain bien glissant. Il y eut donc une pause. Enfin je lui dis : — Cette demoiselle est Écossaise?

« — Oui, me répondit-il assez sèchement.

« — A-t-elle beaucoup l'accent du pays?

« — Que diable! croyez-vous que je m'inquiète beaucoup si elle prononce *a* ou *ai, i* ou *aye?* Je vous parle sérieusement, Julie; je sais que vous avez du penchant pour l'amitié, c'est-à-dire pour former des liaisons auxquelles vous donnez ce nom. (Cela n'était-il pas bien dur, Mathilde?) Eh bien, je veux vous donner l'occasion d'acquérir une amie qui mérite ce titre. C'est dans cette vue que je me suis décidé à l'inviter à venir passer quelques mois dans ma maison, et j'espère qu'elle obtiendra de vous tous les égards qu'ont droit d'attendre l'infortune et la vertu.

« — Certainement, mon père. Et..... ma future amie est-elle rousse?

« Il me lança un regard de colère : vous direz peut-être que je le méritais; mais je crois qu'en certaines occasions un malin esprit me suggère d'impertinentes questions. — Elle est au-dessus de vous, ma chère amie, autant par sa beauté que par sa prudence et son attachement pour ses amis.

« — Et vous croyez, papa, que cette supériorité est une bonne recommandation? Allons, mon père, je vois que vous prenez trop sérieusement mes plaisanteries :

soyez bien convaincu que, quelle que soit cette jeune dame, l'intérêt que vous prenez à elle lui assure le meilleur accueil de ma part. Mais, dites-moi, a-t-elle quelqu'un pour la servir? sans quoi, il faudra que nous y songions.

« — N... on, non... elle n'a..., à proprement parler..., aucune suite...; seulement..., le chapelain qui demeurait chez son père est un fort brave homme, et j'espère qu'il l'accompagnera.

« — Miséricorde, mon père, un chapelain!

« — Oui, miss, un chapelain! ce nom est-il nouveau pour vous? n'avions-nous pas un chapelain à la maison quand nous étions dans les Indes?

« — Cela est vrai, papa; mais dans ce pays vous étiez commandant.

« — Je le suis encore ici, miss Mannering, au moins dans ma famille.

« — Bien certainement, mon père! mais dites-moi, nous lira-t-il les prières de l'Église anglicane?

« L'apparence de simplicité avec laquelle je lui fis cette question déconcerta sa gravité.

« — Allons Julie, me dit-il, vous êtes une méchante fille. Mais je ne gagnerais rien en vous grondant. Des deux personnes dont je vous parle, l'une ne peut manquer de vous plaire: vous l'aimerez, j'en suis sûr. Quant à l'autre, que j'appelle chapelain, faute de savoir comment le désigner autrement; c'est un brave et digne homme, mais un peu ridicule; il faudrait rire bien fort de lui pour qu'il s'en aperçût.

« — Je suis enchantée de ce dernier trait, papa. Mais, dites-moi, la maison que nous allons habiter est-elle située aussi agréablement que celle-ci?

« — Je crains qu'elle ne soit pas autant à votre goût. Vous n'aurez pas de votre fenêtre la vue d'un lac, et vous n'aurez d'autre musique que celle que vous pouvez faire vous-même.

« C'était tirer à bout portant, et ce dernier *coup* me fit perdre tout mon esprit. Je ne trouvai plus rien à répondre.

« Cependant j'avais recouvré mes forces, comme vous l'aurez vu par le dialogue qui précède. Je sais que Brown est vivant, qu'il est libre, qu'il est en Angleterre, qu'il m'aime : avec cette assurance, je puis braver toutes les craintes, tous les embarras. Nous partons dans deux ou trois jours pour notre nouvelle demeure. Je ne manquerai pas de vous écrire ce que je pense de nos deux Écossais. Je n'ai que trop de raisons pour croire que ce sont deux honnêtes espions que mon père veut mettre dans sa maison, l'un en habit ecclésiastique, et l'autre en jupons courts. Quelle différence avec la société que je désirerais avoir ! Dès que nous serons arrivés, je ne manquerai pas d'écrire à ma chère Mathilde, et de l'informer des destins ultérieurs de sa bonne amie

« JULIE MANNERING. »

CHAPITRE XIX.

« Autour de sa retraite est un riant coteau,
» Que couvrent de leur ombre et le chêne et l'ormeau.
» Sous leurs berceaux épais, avec un doux murmure
» Serpente d'un ruisseau l'onde limpide et pure.
» C'est un vrai Tusculum, séjour délicieux,
» Formé pour enchanter et le cœur et les yeux. »

WARTON.

WOODBOURNE, que M. Mac-Morlan avait loué pour le colonel Mannering, était un grand et beau château situé au bas d'une montagne couverte d'un bois qui mettait la maison à l'abri des vents du nord et de l'est. La vue s'étendait par-devant sur une petite plaine terminée par un bouquet de vieux arbres, par-derrière sur des prairies qui régnaient le long d'une rivière que l'on apercevait des fenêtres du château. Un jardin assez joli,

quoique planté à l'ancienne mode, un colombier bien garni, des terres en quantité suffisante pour fournir à tous les besoins de la famille, rendaient ce séjour aussi commode qu'agréable.

C'était là que Mannering avait résolu de planter son pavillon, au moins pour quelque temps. Quoique habitué au luxe des Indes, il n'était pas très-curieux de faire parade de ses richesses, et il nourrissait trop de véritable fierté pour avoir de l'ostentation. Il monta donc sa maison sur un pied convenable à un gentilhomme campagnard jouissant de quelque fortune, sans afficher, ou permettre que rien affichât chez lui le faste de ce qu'on appelait dès lors un Nabab. Il avait d'ailleurs les yeux toujours ouverts sur le domaine d'Ellangowan, qu'il pensait encore à acquérir, et que M. Mac-Morlan croyait que Glossin serait obligé de remettre en vente. Quelques créanciers lui disputaient le droit de conserver entre ses mains la portion du prix qu'il comptait garder; et, s'il fallait la payer, on ne croyait pas qu'il en eût les moyens. Ce cas arrivant, Mac-Morlan était convaincu qu'il céderait volontiers son marché, moyennant un certain bénéfice.

On peut être surpris que Mannering eût tant de prédilection pour un endroit qu'il n'avait vu qu'une seule fois, à une époque si éloignée, et pendant bien peu d'instans. Mais ce qui s'y était passé avait fait une vive impression sur son imagination. Il semblait que sa propre destinée eût quelques points de contact avec celle de la malheureuse famille d'Ellangowan. Il éprouvait un secret désir de se voir propriétaire de cette terrasse où les astres paraissaient lui avoir annoncé l'événement extraordinaire arrivé à l'unique héritier du nom des

Bertram, événement qui avait une correspondance si singulière avec la destinée d'une épouse qu'il chérissait toujours. D'ailleurs quand une fois cette idée fut entrée dans son esprit, il ne put supporter la pensée de voir ses plans dérangés par un misérable tel que Glossin. Ainsi l'amour-propre s'unit à l'imagination pour le confirmer dans le projet d'acheter ce domaine dès que la chose serait possible.

Rendons pourtant justice à Mannering. Le désir de soulager l'infortune avait aussi contribué à le déterminer à s'établir dans les environs d'Ellangowan. Il savait combien la société de Lucy Bertram pouvait être avantageuse à sa fille. Il connaissait toute l'étendue de sa prudence et de son jugement; car Mac-Morlan lui avait confié, sous le sceau du secret, la manière dont elle s'était conduite à l'égard du jeune Hazlewood. Il prenait donc à elle un véritable intérêt, et désirait vivement lui devenir utile. S'il s'était fixé en Angleterre, il lui aurait paru peu délicat de l'engager à quitter les lieux qui l'avaient vue naître, et les amis qu'elle y avait, pour venir s'établir chez des étrangers; mais à Woodbourne il pouvait sans inconvénient l'engager à venir résider quelque temps auprès de sa fille, sans s'exposer à l'humilier par l'aspect de la dépendance. Miss Bertram, après avoir un peu hésité, accepta donc son invitation de venir passer quelques semaines avec miss Mannering. Malgré toute la délicatesse qu'employa le colonel pour lui déguiser la vérité, elle avait trop d'esprit pour ne pas sentir que son principal but était de lui offrir un asile et sa protection. Elle reçut dans le même temps une réponse de mistress Bertram, la parente à laquelle elle avait écrit. Elle lui envoyait une petite somme d'ar-

gent, lui conseillait de se mettre en pension chez quelque famille tranquille, soit à Kippletringan, soit dans les environs, et lui disait que, malgré la modicité de son revenu, elle avait pris sur son nécessaire plutôt que de laisser sa parente dans le besoin. Miss Bertram, en lisant cette lettre peu consolante, et aussi froide qu'on puisse l'imaginer, ne put s'empêcher de verser quelques larmes. Elle se rappelait que cette bonne parente avait passé plusieurs années à Ellangowan du vivant de sa mère ; et elle y serait probablement restée jusqu'à la mort du propriétaire, si elle n'avait eu le bonheur de recueillir un héritage de quatre cents livres de rente (1), ce qui l'avait mise en état de quitter la maison où elle avait été accueillie avec l'hospitalité la plus obligeante. Lucy fut violemment tentée de lui renvoyer la bagatelle que l'orgueil aux prises avec l'avarice avait arrachée à la vieille dame. Mais, après y avoir réfléchi, elle se détermina à lui écrire qu'elle l'acceptait comme un prêt qu'elle espérait pouvoir lui rendre un jour. Elle la consulta en même temps sur l'invitation quelle avait reçue du colonel Mannering. La réponse lui arriva par le prochain courrier, mistress Bertram craignant qu'une fausse délicatesse et un défaut de jugement, termes dont elle se servait dans sa lettre, n'engageassent miss Lucy à refuser ces offres, et à préférer d'être un fardeau pour sa famille. Miss Bertram n'avait donc pas d'autre parti à prendre, à moins qu'elle ne voulût rester à la charge du digne Mac-Morlan, qui était trop généreux pour être riche. Les familles dont elle avait reçu des invitations lors de la mort de son père ne songeaient

(1) 9,600 liv. de France. — Éd.

plus à elle, soit qu'elles fussent charmées que leurs offres n'eussent pas été acceptées, soit qu'elles fussent piquées de la préférence qu'elle avait donnée à celle de M. Mac-Morlan.

La situation de Dominus Sampson aurait été déplorable si la personne qui s'intéressait à miss Bertram n'eût été le colonel Mannering, qui aimait tout ce qui sentait l'originalité. Instruit par Mac-Morlan de ses procédés à l'égard de la fille de son ancien patron, son estime pour lui s'était augmentée : il s'était informé s'il possédait toujours cette admirable taciturnité qui faisait à Ellangowan son caractère distinctif; et ayant appris qu'il était toujours le même : — Dites, je vous prie, à M. Sampson, manda-t-il à M. Mac-Morlan dans sa lettre suivante, que j'aurai besoin de son secours pour cataloguer et mettre en ordre la bibliothèque de mon oncle l'évêque, que j'ai donné ordre que l'on m'envoyât par mer. J'aurai aussi quelques papiers à copier et à arranger. Fixez ses appointemens à une somme convenable; ayez soin de le faire habiller proprement, et qu'il accompagne sa jeune pupille à Woodbourne.

Le bon Mac-Morlan reçut cette nouvelle commission avec grand plaisir. Mais la recommandation de faire habiller proprement Dominus ne lui causa pas peu d'embarras. Il l'examina avec attention, et il n'était que trop clair que ses habits étaient dans un bien triste état. Lui donner de l'argent, et lui dire de s'en faire faire d'autres, ce n'eût été que lui fournir le moyen de se rendre ridicule; car lorsque, événement bien rare, il arrivait à M. Sampson de renouveler quelque pièce de sa garde-robe, son goût le dirigeait toujours si bien, que les enfans du village ne manquaient pas de

le suivre pendant plusieurs jours. D'un autre côté, lui amener un tailleur pour prendre sa mesure et lui apporter ensuite ses habits, comme à un enfant qui va encore à l'école, il pouvait s'en trouver mortifié; enfin M. Mac-Morlan résolut de consulter miss Bertram, et de la prier de se charger de cette grande affaire. Elle l'assura qu'elle n'était pas en état de lui donner des avis sur le choix des habits à usage d'homme, mais que rien n'était plus facile que d'habiller à neuf Dominus.

— A Ellangowan, dit-elle, quand mon père jugeait que quelques parties de l'habillement de Dominus avait besoin d'être renouvelée, un domestique entrait dans sa chambre pendant qu'il dormait, et il dort comme un loir; il emportait l'ancien vêtement, mettait le nouveau à sa place, et jamais nous n'avons remarqué qu'il se soit aperçu de ce changement.

Mac-Morlan se procura donc un artiste habile qui, après avoir considéré attentivement Dominus, se chargea, sans avoir besoin de prendre sa mesure, de lui faire deux habits complets, l'un noir, et l'autre gris foncé; il garantit qu'ils lui iraient aussi bien que cela lui était possible avec un homme bâti d'une manière si extraordinaire.

Quand l'ouvrage fut fini et livré, le très-judicieux Mac-Morlan jugea à propos de faire cet échange graduellement. Il fit donc retirer le soir la partie la plus importante des vieux habits de Sampson, et y fit substituer la pièce neuve. Voyant que cela avait parfaitement réussi, le même échange se fit le lendemain et le surlendemain pour le gilet et l'habit. Quand il fut ainsi complètement métamorphosé, et couvert, pour la première fois de sa vie, d'un habillement complet entièrement

neuf, on remarqua que Dominus paraissait manifester quelque surprise et quelque embarras. On voyait sur sa physionomie une expression singulière, qui s'y peignait surtout quand il jetait les yeux tantôt sur les genoux de ses culottes, où il cherchait en vain quelque vieille tache de sa connaissance, ou quelque raccommodage en fil bleu sur un fond noir, et qui avait l'air d'une broderie ; alors il prenait soin de tourner son attention sur quelque autre sujet, jusqu'à ce qu'à l'aide du temps les habits ne lui offrissent plus rien d'extraordinaire. La seule remarque qu'il fit jamais à ce sujet fut que l'air de Kippletringan paraissait favorable aux vêtemens, et que les siens lui paraissaient aussi beaux que le jour où il les avait mis la première fois pour prêcher son sermon de licence.

Quand M. Mac-Morlan lui eut fait part de la proposition que le colonel l'avait chargé de lui faire, il jeta sur miss Bertram un regard de crainte et de défiance, comme si ce projet était mis en avant pour amener leur séparation ; mais quand il apprit aussi qu'elle devait aller habiter Woodbourne, il joignit ses mains sèches et les éleva vers le ciel avec une exclamation comparable à celle de l'Afrite, dans le conte du calife Vathek (1). Après cette explosion sentimentale, il reprit sa tranquillité, et ne s'inquiéta d'aucun des détails de cette affaire.

Il avait été réglé que M. et mistress Mac-Morlan

(1) Roman de M. Beckford, le fameux propriétaire de Fonthill-Abbey. Lord Byron, qui avait vécu dans le Levant, nous vante la *couleur orientale* de cet ouvrage dans les notes de son *Giaour*. C'est en effet une de ces productions remarquables surtout par la fidélité du costume. — Éd.

iraient prendre possession de Woodbourne quelques jours avant l'arrivée du colonel, pour y mettre tout en ordre, et y établir miss Bertram. Ils s'y rendirent donc dans les premiers jours de décembre.

CHAPITRE XX.

« C'était un génie gigantesque capable de lutter
» avec des bibliothèques entières. »

Boswell. *Vie de Johnson* (1).

Le jour était venu où le colonel Mannering et sa fille étaient attendus à Woodbourne. L'heure de leur arrivée approchait, et chacun des individus qui composaient le petit cercle rassemblé dans le château était occupé à sa manière. Mac-Morlan désirait naturellement obtenir la confiance et se faire un client d'un homme qui jouissait d'autant de fortune que de considération. La connaissance qu'il avait du cœur humain lui avait fait remarquer que Mannering, quoique bon et généreux,

(1) C'est de Johnson lui-même que veut parler le biographe, de Samuel Johnson, auteur du *Dictionnaire de la langue anglaise*. Éd.

avait le faible de vouloir que ses moindres ordres fussent exécutés avec exactitude et précision. Il cherchait donc à s'assurer que tout était disposé dans la maison conformément aux désirs et aux intentions du colonel; et il parcourait toute la maison depuis le grenier jusqu'à l'écurie. Mistress Mac-Morlan, s'agitant dans une moindre sphère, allait de la salle à manger à la cuisine, et de la cuisine à la femme de charge. Toute sa crainte était que le retard apporté à l'arrivée du propriétaire ne fît tort au dîner et ne donnât une opinion peu flatteuse de ses talens et de sa surveillance. Dominus même, sortant de son état habituel d'apathie, avait regardé deux fois par la fenêtre qui donnait sur l'avenue, et avait dit: — Qui peut donc les retarder ainsi? — Lucy, la plus paisible de toutes, se livrait à quelques idées mélancoliques: elle allait se trouver confiée à la protection, on peut même dire à la bienveillance d'un étranger, en faveur duquel tout ce qu'elle avait vu, tout ce qu'elle en savait, la prévenait avantageusement, mais qu'elle ne connaissait que très-imparfaitement. Les momens de l'attente lui paraissaient donc longs et pénibles.

Enfin le bruit des roues et des chevaux se fit entendre. Les domestiques, qui étaient déjà arrivés, se rassemblèrent pour recevoir leur maître et leur maîtresse avec un empressement et un air d'importance qui fut presque alarmant pour Lucy, qui n'avait jamais vu la société, et qui ne connaissait pas les manières de ce qu'on appelle le grand monde. Mac-Morlan alla recevoir les voyageurs à la porte, et peu d'instans après ils entrèrent dans le salon.

Mannering, qui, suivant son usage, était venu à che-

val, entra donnant le bras à sa fille. Elle était d'une taille au-dessous de la moyenne, mais parfaitement bien faite; ses yeux étaient noirs et brillans, et de beaux cheveux bruns ajoutaient à l'éclat de ses traits vifs et spirituels, dans lesquels on pouvait apercevoir un peu de hauteur, quelque timidité, beaucoup de malice, et une certaine disposition au sarcasme. — Je ne l'aimerai point! fut le résultat du premier coup d'œil de miss Bertram; et le second lui fit penser : Je crois pourtant que je l'aimerai.

Miss Mannering était couverte de fourrures jusqu'au menton, à cause du froid de la saison. Le colonel était enveloppé dans une grande redingote; il salua mistress Mac-Morlan avec politesse, et sa fille lui fit une révérence à la mode, pas assez basse pour la gêner. Mannering conduisit alors sa fille vers miss Bertram, et prenant sa main avec un air de bonté et presque de tendresse paternelle : — Julie, dit-il, voici la jeune demoiselle que nos bons amis ont déterminée, j'espère, à nous faire une visite aussi longue qu'elle le pourra. Je serai bien heureux si vous pouvez rendre le séjour de Woodbourne aussi agréable pour miss Bertram que le fut pour moi celui d'Ellangowan quand son père voulut bien m'y recevoir.

Julie salua sa nouvelle amie, et lui serra la main. Mannering se tourna vers Dominus, qui, depuis leur arrivée, n'avait cessé de les saluer en étendant la jambe et courbant le dos, comme un automate qui répète le même mouvement jusqu'à ce que le ressort qui le fait mouvoir soit arrêté. — Voici, dit-il à sa fille, mon bon ami M. Sampson; et lui lançant un regard sévère pour réprimer l'envie de rire qu'il remarquait en elle, et dont

il avait quelque peine à se défendre lui-même, — C'est lui, ajouta-t-il, qui veut bien se charger de mettre mes livres en ordre quand ils arriveront; et j'espère tirer beaucoup de fruit de ses nombreuses connaissances.

— Je suis sûre, papa, que nous aurons beaucoup d'obligations à monsieur; et, pour donner une forme ministérielle à mes remerciemens, je puis l'assurer qu'il a produit sur moi une telle impression, que je ne l'oublierai de ma vie. Mais, miss Bertram, ajouta-t-elle bien vite en voyant que son père commençait à froncer le sourcil, nous avons fait un assez long voyage, voulez-vous me permettre de me retirer dans ma chambre pour m'habiller avant le dîner?

Ce peu de mots dispersa toute la compagnie, excepté Dominus, qui, n'ayant pas l'idée que l'on eût besoin de s'habiller et de se déshabiller, si ce n'est pour se lever et pour se coucher, resta à ruminer quelque démonstration mathématique jusqu'à ce que la compagnie se rassemblât dans le salon, et passât de là dans la salle à manger.

A la fin de la journée, Mannering voulut avoir un instant de conversation tête-à-tête avec sa fille.

— Eh bien! Julie, que pensez-vous de nos hôtes?

— Oh! j'aime infiniment miss Bertram; mais pour l'autre, c'est l'original le plus curieux. Vous conviendrez, papa, qu'il n'y aurait personne au monde qui fût capable de le regarder sans rire.

— Il faut pourtant que cela soit, Julie, tant qu'il sera dans ma maison.

— Mon Dieu, papa! mais les domestiques mêmes ne pourront garder leur sérieux.

— Eh bien! ils quitteront ma livrée, et pourront rire

à leur aise. M. Sampson est un homme que j'estime pour sa simplicité, et, je puis dire, pour la générosité de son caractère.

— Oh! pour sa générosité, je n'en puis douter, répondit la jeune folle. Il ne peut mettre une cuillerée de soupe dans sa bouche sans en faire part à tous ses voisins.

— Julie, vous êtes incorrigible. Mais souvenez-vous de mettre de telles bornes à votre gaieté sur ce sujet, qu'elle ne puisse offenser ni ce digne homme ni l'amitié que lui porte miss Bertram. Une mortification éprouvée par M. Sampson lui serait plus sensible qu'à M. Sampson lui-même. Maintenant, ma chère amie, bonsoir. Mais rappelez-vous qu'il y a dans le monde une infinité de choses qui méritent beaucoup plus d'être tournées en ridicule que la simplicité et la gaucherie.

Deux jours après, M. et mistress Mac-Morlan quittèrent Woodbourne, après avoir fait à leur jeune amie des adieux pleins d'affection.

Chacun était alors établi dans la maison comme s'il l'eût habitée depuis long-temps. Le colonel fut agréablement surpris de voir que miss Bertram savait parfaitement le français et l'italien; ce qu'elle devait aux soins infatigables du silencieux Sampson. Pour la musique, elle en possédait à peine les premiers principes. Sa nouvelle amie entreprit de lui en donner des leçons; et en échange elle acquit petit à petit avec Lucy l'habitude de se promener à pied et à cheval, et le courage de braver la rigueur de la saison. Elles suivaient ensemble le cours de leurs études et de leurs amusemens. Mannering avait soin de leur choisir des livres qui réunissaient l'agréable à l'utile; et comme il lisait avec beaucoup de

goût, la compagnie réunie au château ne s'aperçut pas de la longueur des soirées d'hiver.

On ne tarda pas à recevoir la visite de toutes les familles distinguées, établies dans les environs, et que plus d'un motif attirait à Woodbourne. Le colonel fut bientôt en état de choisir parmi ces visiteurs ceux dont le caractère convenait le mieux à ses goûts et à ses habitudes. Charles Hazlewood ne fut pas le dernier à se présenter chez lui, et il obtint une place distinguée dans son estime et dans son amitié. Il faisait de très-fréquentes visites au château, avec l'approbation de ses parens. — Qui sait, pensaient-ils, ce que peuvent produire des soins assidus ? La belle miss Mannering, avec la fortune d'un Nabab, était un parti digne d'envie. Éblouis par une telle perspective, ils étaient loin de songer à la crainte qu'ils avaient conçue un instant que leur fils ne prît un attachement inconsidéré pour Lucy Bertram, la pauvre Lucy, qui n'avait pas un shilling, et dont toute la recommandation était une naissance noble, une jolie figure et un excellent caractère. Mannering était plus prudent. Il se considérait comme le tuteur de miss Bertram ; et, s'il ne croyait pas nécessaire de rompre toute liaison entre elle et un jeune homme pour qui elle était un parti très-convenable sous tous les rapports, si ce n'est du côté de la fortune, il y mit les bornes nécessaires pour qu'aucun engagement sérieux, aucune explication même ne pût avoir lieu entre eux, jusqu'à ce que le jeune homme eût vu le monde un peu davantage, et eût atteint un âge où l'on pût le croire en état de décider par lui-même d'un choix d'où dépend le bonheur de la vie.

Tandis que les autres habitans de Woodbourne pas-

saient ainsi leur temps, Dominus Sampson était occupé, corps et ame, à arranger les livres qui composaient la bibliothèque du défunt prélat. Ils avaient été envoyés par mer de Liverpool, et dans le port où on les avait débarqués, on les avait chargés sur trente ou quarante chariots. On ne peut décrire la joie qu'il éprouva quand il vit arriver l'immense quantité de caisses qui les contenaient. Il grinça des dents comme un ogre, leva ses bras en l'air comme les mâts d'un vaisseau, fit retentir, d'une voix de tonnerre dans tous les appartemens du château, le mot *Prodigieux !* — Jamais, dit-il, il n'avait vu une si grande quantité de livres, si ce n'est dans la bibliothèque de l'université. Et maintenant, devenu surintendant de cette collection, cette dignité l'élevait dans son opinion presque au niveau du bibliothécaire de l'académie, qu'il avait toujours regardé comme le plus grand homme et le plus heureux de la terre. Ses transports furent loin de se calmer quand il eut jeté à la hâte un premier coup d'œil sur le contenu des caisses ; à la vérité, il mit de côté, d'un air de dédain, quelques ouvrages de littérature moderne, comme des poëmes, des pièces de théâtre, des mémoires, et ne put s'empêcher de prononcer d'un ton d'oracle : — Frivole! Mais la plus grande partie étaient d'un genre différent : le défunt était un homme d'un profond savoir, un théologien érudit. Il avait chargé les rayons de sa bibliothèque de volumes qui étaient revêtus de ces vénérables attributs de l'antiquité, qu'un poète moderne a décrits dans les vers suivans :

. . . .

« Ces livres dont le bois fournit la reliûre,
Ont encore du cuir pour double couverture ;

D'une agrafe en métal ces feuillets bien serrés,
Que plus d'un siècle ainsi vit dormir ignorés;
Ces marges que le temps macula de sa rouille
. . . .
Ces dos en relief bien conservés encor
Où le titre se lit en caractères d'or (1). »

On y voyait des livres de théologie et de controverse, les polyglottes, les saints pères, des sermons dont chacun aurait pu fournir assez de matériaux à un prédicateur de nos jours pour en composer une douzaine (2), des traités anciens et modernes sur toutes les sciences, les meilleures et les plus rares éditions de tous les auteurs anciens, etc., voilà sur quels livres l'œil de Dominus s'arrêtait avec enthousiasme. Il commença à en dresser le catalogue avec la plus grande attention, mettant le même soin à former chaque lettre qu'un amant qui écrit à sa maîtresse le jour de saint Valentin. Il les plaçait ensuite les uns après les autres sur le rayon qui leur était destiné, avec la même précaution que si c'eût été des porcelaines du Japon. Malgré tout son zèle, sa besogne n'avançait pas très-vite. Souvent en montant l'échelle pour placer un livre sur les tablettes d'en-haut, il lui arrivait de l'ouvrir, et sa lecture attachante le retenait dans cette posture jusqu'à ce qu'un domestique vînt le tirer par l'habit pour l'avertir que le dîner était servi. Il se rendait alors dans la salle à manger,

(1) CRABBE. *La Bibliothèque.* — ÉD.

(2) Les sermons manuscrits sont une propriété très-estimée en Angleterre, où les prédicateurs méritent souvent qu'on leur applique l'épigramme sur l'abbé Roquette :

Moi qui sais qu'il les achète,
Je soutiens qu'ils sont à lui.

ÉD.

bourrait son large gosier de bouchées épaisses, répondait au hasard *oui* ou *non* aux questions qu'on lui faisait ; et, dès qu'il avait dîné, courait promptement à la bibliothèque ;

Ah ! combien pour Thalaba
Était douce cette vie (1) !

Les principaux personnages de notre histoire jouissant aussi d'un bonheur et d'une tranquillité qui les rend peu intéressans pour nos lecteurs, nous allons les oublier un moment pour nous occuper d'un homme que nous n'avons encore fait que nommer, et qui mérite tout l'intérêt que peuvent inspirer l'incertitude et le malheur.

(1) Citation du *Thalaba*, poëme bizarre du lauréat Southey.
Éd.

CHAPITRE XXI.

« Eh bien ! que diras-tu , mon sage ? — Que parfois
» De l'amour la fortune a confirmé le choix ;
» Que souvent le mérite au mérite s'allie ,
» L'orgueil de la naissance à l'orgueil du génie. »

CRABBE.

V. BROWN— (je ne peux me résoudre à écrire en entier son nom trois fois malheureux) avait été depuis son enfance le jouet de la fortune. Mais la nature l'avait doué de cette force d'ame qui fait qu'on ne fléchit sous le malheur que pour s'élever plus haut. Il était d'une belle taille , actif, et avait l'air mâle. Ses traits , sans être réguliers , annonçaient l'esprit et la gaieté; et quand sa physionomie s'animait, elle avait une expression intéressante. Ses manières annonçaient la profession militaire, qu'il avait embrassée par goût et par choix. Il avait

le grade de capitaine, le colonel qui avait remplacé Mannering s'étant empressé de réparer l'injustice dont les préventions du père de Julie l'avaient rendu coupable envers ce jeune homme. Mais cette promotion n'avait eu lieu qu'après le départ de Mannering, Brown étant resté prisonnier jusqu'à cette époque. Son régiment ne tarda pas à être rappelé en Angleterre, et le premier soin de notre capitaine en y arrivant fut de s'informer du lieu qu'habitait son ancien colonel. Il apprit qu'il était dans le Westmoreland, chez sir Arthur Mervyn; et il se dirigea de ce côté dans le dessein de chercher à revoir Julie. Il ne se croyait obligé à garder aucune mesure avec le colonel, parce qu'ignorant les fâcheuses impressions qu'on lui avait fait concevoir sur son compte, il le regardait comme un tyran qui avait abusé de son autorité pour le priver de l'avancement qui était dû à ses services, et qui avait cherché l'occasion de lui faire une mauvaise querelle, pour le punir de ses assiduités auprès d'une jeune demoiselle qui était loin de s'en offenser, et dont la mère les avait permises. Il était donc déterminé à ne se laisser décourager que par Julie elle-même, et regardait la blessure qu'il avait reçue et la captivité qui en avait la suite, comme des motifs suffisans pour le dispenser de tous égards vis-à-vis du colonel. Nos lecteurs savent jusqu'à quel point il avait réussi dans ses projets, lorsque ses visites nocturnes furent malheureusement découvertes par M. Mervyn.

Dans cette circonstance désagréable, le capitaine quitta l'auberge où il s'était installé sous le nom de Dawson, de manière que tous les efforts de Mannering pour découvrir l'auteur des sérénades sur le lac se trouvèrent inutiles. Il résolut cependant de chercher les moyens

de revoir Julie, et de ne renoncer à son dessein qu'autant qu'elle lui ravirait elle-même jusqu'au dernier rayon d'espérance. Julie n'avait pas eu la force de lui cacher le sentiment qu'il lui avait inspiré, et il n'en avait que plus de constance et d'espoir. Mais le lecteur préférera peut-être apprendre de lui-même quelles étaient ses pensées et ses intentions. Nous allons donc mettre sous ses yeux l'extrait d'une lettre qu'il écrivait à un capitaine nommé Delaserre, Suisse d'origine, qui servait dans le même régiment que lui, et qui était son meilleur ami et son confident.

EXTRAIT.

« Ne tardez pas à m'écrire, mon cher Delaserre : songez que ce n'est que par vous que je puis être instruit de ce qui se passe au corps. Je suis curieux de savoir ce qui s'est passé à la cour martiale d'Ayre, et si Elliot a obtenu la majorité. Je voudrais savoir aussi si le recrutement va bien, si nos jeunes officiers s'accoutument à la vie du régiment. Quant à notre bon ami le lieutenant-colonel, je ne vous en demande pas de nouvelles : en passant à Nottingham, j'ai eu le plaisir de le voir heureux au sein de sa famille. Quel bonheur pour nous autres pauvres diables, Philippe, de pouvoir jouir d'un petit intervalle entre la mort et les travaux de notre état, si nous venons à bout d'échapper aux maladies, au plomb et à l'acier ! un vieux soldat retiré est toujours aimé et respecté. Il a quelquefois un peu d'humeur ; mais on la lui pardonne. Si un médecin, un homme de loi, un ecclésiastique, se plaignait de gagner trop peu ou de ne pas obtenir d'avancement, cent bouches s'ouvriraient à la fois pour lui dire que son incapacité en est

cause ; mais le plus stupide vétéran, qui raconte pour la troisième fois le vieux récit d'un siège ou d'une bataille, ou quelque autre histoire à dormir debout, est sûr d'être écouté avec attention. On le plaint, on partage ses murmures quand, secouant ses cheveux blancs, il parle avec indignation des jeunes gens qui lui ont été préférés. Et vous et moi, Delaserre, étrangers tous deux (car, quand bien même je pourrais prouver que je suis Écossais, c'est tout au plus si un Anglais me regarderait comme son compatriote), nous pouvons nous vanter de ne devoir notre avancement qu'à nous-mêmes, d'avoir gagné à la pointe de notre épée ce que nous n'avions pu obtenir autrement, faute d'argent et de protection. J'admire la sagesse des Anglais : ils se mettent au-dessus de toutes les autres nations, qu'ils affectent de mépriser ; mais ils ont soin par bonheur de laisser ouvertes des portes de derrière par où nous autres étrangers, moins favorisés suivant eux par la nature, nous pouvons nous introduire pour partager leurs avantages. Ils sont en quelque sorte semblables à l'aubergiste adroit, qui vante la saveur et le bon goût d'un mets dont il est bien aise de servir des portions à toute la compagnie. En un mot, vous dont la famille orgueilleuse, et moi dont un destin rigoureux ont fait des officiers de fortune, nous nous souvenons avec plaisir qu'au service de la Grande-Bretagne, si nous n'avançons pas aussi loin que nous voudrions, ce ne sera point parce que la route nous sera interdite, mais parce que nous n'aurons pas le moyen de payer le droit de passage. Ainsi donc, si vous pouvez persuader au petit Weischel d'être des nôtres, pour l'amour de Dieu, dites-lui qu'il se borne à acheter une commission d'enseigne,

qu'il soit prudent, qu'il remplisse ses devoirs, et qu'il s'en rapporte au sort pour son avancement.

« Maintenant j'espère que vous mourez d'envie de savoir la fin de mon roman. Je vous ai dit qu'après la découverte de mes rendez-vous nocturnes, j'avais jugé convenable de m'absenter quelques jours. J'employai ce temps à faire une tournée à pied dans les montagnes du Westmoreland. J'avais pour compagnon de voyage un jeune artiste anglais, nommé Dudley, dont j'ai fait la connaissance. C'est un homme fort aimable. Il peint joliment, dessine fort bien, cause agréablement, et joue parfaitement de la flûte : mais, ce qui est encore mieux, c'est que, loin de s'en faire accroire, il a autant de modestie que de talent.

« A notre retour de cette petite excursion, mon hôte m'apprit que l'ennemi était venu faire une reconnaissance. M. Mervyn avait traversé le lac, et était revenu chez lui avec un étranger.

« — Et quelle espèce d'homme est cet étranger, mon cher hôte ?

« — Oh! c'était un homme grave, ayant l'air d'un officier, et qu'on appelait colonel. Squire Mervyn m'a questionné comme si j'avais été aux assises. J'avais bien mes soupçons, M. Dawson (— je vous ai dit que c'est le nom que j'avais pris), — mais je ne lui ai pas touché un mot de vos courses ni ne vos promenades sur le lac pendant la nuit. Non, non. Je sais ce que c'est que la discrétion ; et Squire Mervyn est un fin questionneur : il me demande toujours le nom de tous ceux qui logent chez moi ; il veut savoir si on s'approche seulement de sa maison ; mais on ne tire pas les vers du nez comme ça à Joe Hodges.

«Vous jugez bien que je n'avais d'autre parti à prendre que de payer le mémoire de l'honnête Joe Hodges, et de partir ou d'en faire mon confident, ce qui n'entrerait pas dans mes projets. D'ailleurs je venais d'apprendre que notre ci-devant colonel effectuait sa retraite sur l'Écosse, emmenant avec lui la pauvre Julie. J'ai appris de ceux qui conduisaient les bagages, qu'il va prendre ses quartiers d'hiver dans un endroit nommé Woodbourne, au sud-ouest de l'Écosse. Il va maintenant être sur ses gardes, et je vais le laisser entrer dans ses retranchemens sans inquiéter sa marche. Mais alors, mon cher colonel, à qui je dois tant de reconnaissance, garde à vous!

« Je vous proteste, Delaserre, que je pense parfois que l'esprit de contradiction ajoute encore à l'ardeur de mes sentimens. Je crois que j'aurais plus de plaisir à forcer cet homme méprisant et orgueilleux à entendre nommer sa fille mistress Brown, que je n'en éprouverais en l'épousant avec son consentement, oui, quand même il m'assurerait toute sa fortune, quand même le roi m'accorderait la permission de prendre le nom et les armes de Mannering. Un seul motif m'arrête. Julie est jeune et romanesque; je ne voudrais pas l'entraîner dans une démarche dont elle aurait peut-être des regrets dans un âge plus mûr. Je ne pourrais supporter qu'elle me reprochât un jour, ne fût-ce que par l'expression de ses yeux, d'avoir ruiné sa fortune; qu'elle pût me dire, comme cela est arrivé plus d'une fois, que si je lui avais laissé le temps de la réflexion elle aurait agi différemment. Non, Delaserre, je ne puis m'exposer à ce danger. Il m'effraie trop. Je suis convaincu qu'une fille de l'âge et du caractère de Julie ne peut se former une idée

nette et précise du sacrifice qu'elle me ferait. L'indigence ne lui est connue que de nom. Si elle rêve quelquefois de *l'amour dans une ferme,* c'est une ferme *ornée*, semblable à celles que l'on trouve dans un poëme ou dans les parcs des gens qui jouissent de douze mille livres sterling de rente. Son éducation ne l'a point préparée aux privations qui l'attendraient dans cette véritable chaumière de la Suisse dont nous avons si souvent parlé, et aux difficultés que nous aurions à surmonter avant d'arriver à ce port. C'est un point qui mérite grande attention. La beauté de Julie, ses qualités, la tendresse dont je crois qu'elle paie la mienne, ont fait sur mon cœur une impression qui ne s'effacera jamais; mais avant de souffrir qu'elle sacrifie pour moi les avantages qui lui sont assurés, je veux être certain qu'elle les connaît bien et qu'elle sait les apprécier.

« Ai-je trop d'amour-propre, Delaserre, en me flattant que cette épreuve se terminera d'une manière favorable à mes désirs? Suis-je trop vain de penser que le peu de qualités personnelles que je possède, une fortune très-médiocre, et la détermination de consacrer toute ma vie à son bonheur, pourront la dédommager suffisamment de tout ce qu'elle doit abandonner pour me suivre? La parure, la grandeur, les scènes du grand monde et du bon ton, comme on l'appelle, auront-elles plus d'attraits pour elle que la perspective du bonheur domestique, d'un attachement mutuel et inaltérable? Je ne parle pas de son père : son caractère est si bizarrement composé de bonnes et de mauvaises qualités, ces dernières neutralisent tellement les premières, que Julie doit avoir moins de regret de se séparer des unes que de satisfaction d'échapper aux autres. La nécessité de

s'éloigner de son père est donc une circonstance qui, à mon avis, ne doit pas mettre pour elle un seul grain dans la balance. En attendant que mon sort se décide, je cherche à prendre courage. J'ai essuyé trop de malheurs, j'ai éprouvé trop de difficultés pour avoir une présomptueuse confiance dans le succès; mais j'ai vaincu tant d'obstacles, je suis sorti de tant de traverses, qu'il ne m'est pas possible de désespérer.

« Je voudrais que vous vissiez ce pays. Ses paysages pittoresques vous enchanteraient : ils me rappellent souvent les descriptions animées que vous m'avez faites de la Suisse. Presque tout ici a pour moi le charme de la nouveauté. Quoique né, à ce que l'on m'a toujours dit, dans les montagnes d'Écosse, je n'en ai qu'un souvenir très-imparfait. L'étonnement avec lequel je vis pour la première fois les côtes plates de la Zélande s'est conservé dans ma mémoire mieux que tout ce qui a précédé ce moment. Mais cette sensation même, jointe à des souvenirs confus, me persuade que mon enfance s'est passée dans les montagnes et les rochers, tandis que la surprise que j'éprouvai en débarquant en Zélande venait de ce que je n'y apercevais pas les objets qui m'étaient familiers, et qui avaient produit sur ma jeune imagination une impression ineffaçable. Je me souviens que lorsque nous passâmes dans l'Inde cette fameuse montagne du Mysore, tandis que nos camarades ne se trouvaient que surpris de sa hauteur prodigieuse et du spectacle imposant qui s'offrait à leur vue, moi je partageais vos sentimens et ceux de Caméron : tout en admirant ces merveilles, vous sembliez prouver que vos yeux y avaient été habitués de bonne heure. Oui, quoi que élevé dans la Hollande, un rocher azuré est un ami pour moi, le bruit

d'un torrent me semble un chant dont on a bercé mon enfance. Jamais je n'ai si bien éprouvé ces sensations que dans ce pays de lacs et de montagnes, et je suis vraiment désolé que vos devoirs ne vous permettent pas de m'accompagner dans mes excursions. J'ai essayé d'en dessiner quelques vues, mais je n'ai pas réussi. Dudley, au contraire, dessine à ravir; son crayon, comme une baguette magique, semble donner la vie et le sentiment; tandis qu'en recommençant et corrigeant sans cesse, je mets trop de lumière d'un côté, trop d'ombre de l'autre, et ne viens à bout de produire qu'une croûte. Il faut que je retourne à mon flageolet. De tous les beaux-arts, la musique est le seul qui daigne me sourire.

« Saviez-vous que le colonel Mannering dessine? Je ne le crois pas. Il était trop fier pour faire connaître ses talens à un subalterne. Eh bien! il dessine parfaitement. Depuis que Julie et lui ont quitté Mervyn-Hall, Dudley y a été mandé. Sir Arthur désirait une suite de dessins dont le colonel avait fait les quatre premiers, mais son départ précipité l'avait empêché de s'occuper des autres. Dudley assure qu'on y reconnaît la touche d'un maître. Ce n'est pas le tout; au bas de chacun se trouve une petite pièce de vers qui en contient la description. Saül est-il donc au nombre des prophètes? me direz-vous: le colonel Mannering s'occuper de poésie! Oui vraiment; il faut que cet homme mette autant de soin à cacher ses talens que les autres en prennent pour les mettre au jour. Comme il était fier et insociable au milieu de nous! comme il se montrait peu disposé à prendre part à une conversation qui pouvait devenir intéressante pour chacun! Et son amitié pour ce misérable Archer, si au-dessous de lui sous tous les rapports! et pourquoi? parce

que son frère le vicomte Archerfield est un pauvre pair d'Écosse? Je crois que si Archer avait survécu aux blessures qu'il a reçues le jour de mon duel avec le colonel, il aurait dit des choses qui auraient jeté du jour sur le caractère de cet homme singulier. Il dit à un de mes amis : — Si je revois Brown, je lui apprendrai des choses qui changeront l'opinion qu'il a conçue de notre colonel. Mais la mort l'attendait, et s'il avait quelque explication à me donner, comme ces mots semblaient le faire entendre, elle ne lui en a pas laissé le temps.

« Je me propose de faire encore une course dans ce pays, et de profiter pour cela des beaux jours que le froid nous procure. Dudley, qui est presque aussi bon piéton que moi, se propose de m'accompagner. Nous nous séparerons sur les confins du Cumberland. Il retournera à Londres rejoindre son logement, au troisième étage, de Mary-le-bone-Street, et travailler à ce qu'il appelle la partie commerciale de sa profession. Suivant lui, il n'est aucun homme dont la vie offre deux époques entre lesquelles il y ait des disparates aussi tranchantes que celle d'un artiste, pour peu qu'il ait d'enthousiasme : tour à tour s'occupant des beautés de la nature, pour remplir son porte-feuille de ses ouvrages; et obligé de l'ouvrir pour les montrer à l'indifférence ennuyeuse, ou à la critique encore plus insupportable de prétendus amateurs.— Pendant l'été, me dit-il, je suis libre comme un Indien sauvage, je jouis de moi-même et de ma liberté au milieu des grandes scènes de la nature: l'hiver je suis lié, garotté, confiné dans une misérable chambre, et condamné à me plier aux fantaisies des autres; je me vois considéré véritablement comme un esclave attaché à la chaîne. — Je lui ai promis de lui procurer votre con-

naissance, Delaserre; vous serez aussi content de ses talens qu'il sera enchanté de votre enthousiasme pour les torrens et les rochers.

« Lorsque Dudley m'aura quitté, je pourrai, m'assure-t-on, gagner l'Écosse en traversant un pays presque sauvage au nord du Cumberland. Je suivrai cette route afin de donner au colonel le temps de placer son camp avant que j'aille faire une reconnaissance. Adieu, mon cher Delaserre; je ne crois pas avoir occasion de vous écrire avant mon arrivée en Écosse. »

CHAPITRE XXII.

« Allez, marchez jusqu'à demain,
» Sans craindre que l'ennui vous gagne :
» Quand la gaîté nous accompagne,
» Elle abrège notre chemin.

Shakspeare. *Conte d'hiver.*

Que le lecteur se représente une belle matinée de novembre, qu'il se figure une plaine immense terminée par cette chaîne de montagnes escarpées parmi lesquelles prédominent surtout celles de Skiddaw et de Saddleback; qu'il jette les yeux sur cette route à qui l'on peut à peine donner ce nom, puisqu'elle n'est tracée que par les vestiges de quelques voyageurs. De loin elle offre une verdure différente des teintes plus sombres des fougères qui l'entourent, et de près on ne peut l'en distinguer.

C'est sur ce chemin à peine visible que s'avance notre jeune capitaine. Son pas assuré, sa démarche leste, son air militaire, sont en parfaite harmonie avec sa taille de plus de six pieds (1), et ses membres bien proportionnés. Ses vêtemens sont trop simples pour faire connaître son rang et son grade, car ce sont autant ceux d'un gentilhomme qui voyage ainsi pour s'amuser, que ceux d'un homme du commun. Quant à son bagage, rien de plus léger. Un volume de Shakspeare dans une poche, dans l'autre un petit paquet contenant de quoi se changer une fois de linge, un bâton noueux à la main : tel est l'équipage dans lequel nous présentons notre piéton à nos lecteurs.

Brown avait quitté ce matin son ami Dudley, et avait commencé son voyage solitaire vers l'Écosse.

Les deux ou trois premiers milles l'ennuyèrent un peu, parce qu'il se trouvait privé d'une société à laquelle il était habitué; mais cet état, peu naturel pour lui, céda bientôt à sa gaieté ordinaire, que le bon air et l'exercice ne tardèrent pas à ranimer. Il sifflait en marchant, non par distraction, mais parce qu'il n'avait pas d'autre moyen pour exprimer les sentimens qui l'animaient, puisqu'il ne pouvait les communiquer à personne. Chaque paysan qu'il rencontrait lui donnait un bonjour cordial, ou lui lâchait quelque quolibet. Les bons Cumberlandais riaient en passant près de lui. — Voilà un bon vivant! que Dieu le bénisse! La jeune fille qui allait au marché se retournait plus d'une fois pour considérer ses formes athlétiques, qui répondaient si bien à son air franc

(1) Six pieds anglais; ce qui réduit la taille de Brown à cinq pieds six à sept pouces. — Éd.

et décidé. Un basset, son compagnon fidèle, rival de son maître en gaieté, faisait mille courses dans la plaine, et revenait sauter autour de lui, comme pour l'assurer qu'il trouvait aussi du plaisir à voyager de cette manière.

Le docteur Johnson pensait qu'il y avait dans la vie peu de choses plus agréables que d'être doucement secoué dans une bonne chaise de poste; mais quiconque a éprouvé dans sa jeunesse le charme d'un voyage à pied, sans dépendre de personne, par un beau temps, et dans un pays intéressant, ne partagera pas tout-à-fait l'avis de ce célèbre moraliste.

Le principal motif qui avait déterminé Brown à prendre le chemin peu fréquenté qui conduit du Cumberland en Écosse à travers une espèce de désert, avait été le désir de visiter les ruines de la fameuse muraille élevée par les Romains, et dont on voit encore de ce côté plus de restes que partout ailleurs. Son éducation avait été imparfaite, mais il avait toujours travaillé lui-même à augmenter le nombre de ses connaissances, et ni les plaisirs de la jeunesse, ni sa situation précaire, ni les occupations auxquelles il s'était successivement livré, ne lui avaient fait oublier le soin de cultiver son esprit.—Voilà donc, s'écria-t-il en gravissant une montagne d'où l'on pouvait suivre la direction de cette muraille, voilà donc ce mur célèbre élevé par les Romains! Quel peuple que celui dont les travaux, exécutés à une des extrémités de son empire, couvrent une telle étendue de terrain, et annoncent tant de grandeur! Dans quelques siècles, quand l'art de la guerre aura changé, qu'il restera à peine quelques vestiges des ouvrages des Vauban et des Coehorn, les ruines des monumens de ce peuple merveilleux continueront à intéresser et à sur-

prendre la postérité : leurs fortifications, leurs aqué-ducs, leurs théâtres, leurs fontaines, tous leurs travaux publics portent le caractère grave, solide et majestueux de leur langage, tandis que nos édifices, comme nos langues modernes, semblent composés des débris laissés par ce peuple-roi! Après cet essai de réflexions morales, il se souvint qu'il avait appétit, et continua sa route jusqu'à une auberge qu'il apercevait de loin, et où il avait dessein de prendre quelque nourriture.

Ce cabaret, car ce n'était rien de mieux, était situé au fond d'une vallée étroite, traversée par une petite rivière. Un hangard bâti en terre, et servant d'écurie, était appuyé contre un vieux frêne qui paraissait seul empêcher sa chute; la porte en était ouverte, et on y voyait un cheval sellé occupé à manger son avoine. Les habitations de cette partie du Cumberland ne sont pas construites avec plus d'élégance que celles de l'Écosse. L'extérieur de la maison n'était pas un attrait pour le déterminer à y entrer, on y voyait pourtant sur une enseigne fastueuse un pot de bière versant dans un verre sa liqueur écumante; et une inscription, qui devenait hiéroglyphique gracè aux fautes d'orthographe, promettait — un bon logis pour les hommes et les chevaux. — Brown n'était pas un voyageur dédaigneux; il s'arrêta donc, et entra dans le cabaret.

Le premier objet qui frappa ses regards, en entrant dans la cuisine, fut un homme d'une haute stature, robuste, vêtu d'une grande redingote, et qui avait l'air d'un fermier; il s'occupait à couper de larges tranches d'une pièce de bœuf froide, et jetait de temps en temps un coup d'œil par la fenêtre pour voir si son cheval s'occupait de sa provende, car c'était à lui qu'apparte-

nait celui que Brown avait vu dans l'écurie. Un grand pot de bière était à ses côtés, et il avait soin de l'approcher de ses lèvres de temps en temps. La maîtresse de la maison était occupée à cuire son pain. Le feu, comme c'est l'usage dans ce pays, était allumé sur un foyer de pierre, au milieu d'une immense cheminée, sous le manteau de laquelle s'étendait un banc de chaque côté. Sur l'un était assise une femme que sa taille extraordinaire rendait remarquable. Elle était couverte d'un manteau rouge, portait la coiffure des montagnards d'Écosse, avait à la bouche une petite pipe noire, et semblait une mendiante, ou une raccommodeuse de vaisselle cassée.

Brown ayant demandé à dîner, la dame essuya avec son tablier couvert de farine un coin de la table où était assis le fermier, plaça devant lui une assiette de bois, un couteau, une fourchette, remplit une cruche de bière brune brassée au logis, et, lui montrant la pièce de bœuf, l'engagea à suivre l'exemple de M. Dinmont. Brown ne tarda pas à faire honneur à ce repas. Pendant quelque temps, son voisin et lui furent occupés trop sérieusement pour penser l'un à l'autre, si ce n'est par une inclination de tête chaque fois qu'ils portaient le pot de bierre à la bouche. Enfin, lorsque Brown songea à pourvoir aux besoins de son fidèle Wasp, le fermier écossais, car telle était la profession de M. Dinmont, se trouva disposé à entrer en conversation.

— Voilà un joli basset, monsieur : il doit être excellent pour le gibier, c'est-à-dire s'il a été bien dressé, car tout dépend de là.

— En vérité, monsieur, son éducation a été un peu négligée ; sa meilleure qualité est sa fidélité.

— C'est dommage! je vous demande pardon; mais c'est un grand dommage de négliger l'éducation d'une bête ou d'un homme! J'ai six bassets chez moi, sans compter les autres chiens : j'ai le vieux Pepper et la vieille Moutarde, le jeune Pepper et la jeune Moutarde, et le petit Pepper et la petite Moutarde. Je les ai tous parfaitement dressés; je les ai d'abord habitués à attaquer des mannequins, ensuite je les ai lâchés contre les furets, les belettes, après cela contre les fouines et les blaireaux, enfin aujourd'hui ils n'ont peur d'aucun animal portant poil.

— Je vois, monsieur, que leur éducation a été très-soignée; mais, puisque vous avez tant de chiens, pourquoi ne variez-vous pas davantage leurs noms?

— Oh! c'est une idée que j'ai eue pour distinguer leur race. Savez-vous bien que le duc a envoyé jusqu'à Charlies-Hope pour avoir un Pepper et une Moutarde de Dandy Dinmont?

— Vous avez sans doute beaucoup de gibier?

— En quantité. Je crois qu'il y a sur ma ferme plus de lièvres que de moutons; et quant aux grouses, il y en a comme des pigeons dans un colombier. Avez-vous jamais tiré un coq noir (1).

— Je n'ai même jamais eu le plaisir d'en voir un, si ce n'est au musée de Keswick.

— Je vois bien que vous venez du côté du sud, je m'en étais douté à votre accent. C'est singulier; quand il vient des Anglais en Écosse, presque aucun d'eux ne connaît un coq noir. Eh bien! vous avez l'air d'un brave

(1) Nous avons décrit les diverses espèces de gibier dans les notes du tome 1er de *Waverley*. Le coq noir est l'*urogallus* de Linnée, une espèce de coq de bruyères. — Éd.

garçon ; si vous voulez venir chez moi, chez Dandy Dinmont, à Charlies-Hope, je vous ferai voir un coq noir, je vous en ferai tuer et manger aussi, l'ami !

— Oh! certes, on est sûr d'avoir tué le gibier quand on le mange; et je serai heureux, monsieur, si je puis trouver le temps d'accepter votre invitation.

— Comment, le temps! qui vous empêche de venir de suite avec moi? Comment voyagez-vous?

— A pied; et si ce joli poney là-bas est à vous, je ne me crois pas de force à le suivre.

— Non, à moins que vous ne puissiez faire quatorze milles par heure. Mais vous pouvez gagner ce soir Riccarton, où vous trouverez une auberge; ou si vous voulez vous arrêter chez Jack Grieve, jusqu'au Heugh (1), on vous y recevra bien. J'ai moi-même à lui parler; je boirai un coup avec lui à sa porte, et l'avertirai que vous allez arriver. Mais un moment: — Bonne femme, pouvez-vous prêter à monsieur le galloway du bonhomme (2)? Je vous le renverrai demain matin par un de mes garçons.

Le galloway était au vert sur la montagne, et ne se laissait pas aisément atteindre.

— Allons, allons! on ne peut qu'y faire; mais c'est égal, je vous attends demain. Maintenant, bonne femme, il faut que je parte, afin d'être à Liddel avant la nuit tombante, car vous savez que votre Waste (3) n'a pas une bonne réputation.

— Mon Dieu! M. Dinmont, c'est mal à vous de don-

(1) *Heugh*, terme local pour dire la colline. — Éd.

(2) Du mari. — Éd.

(3) *Waste lands*, terre inculte. — Éd.

ner une mauvaise renommée à notre pays. Je vous assure que personne n'a été arrêté dans le Waste depuis que Sawney Culloch, le marchand forain, y a été volé par Rowley Overdees et Jack Penny, qui ont été pendus pour cela à Carlisle il y a deux ans. On n'entend plus parler de rien, et il n'y a que d'honnêtes gens dans les environs.

Oui, Tib! cela sera vrai quand le diable sera aveugle, et il n'a pas encore mal aux yeux. Mais voyez-vous, bonne femme, j'ai été faire ma ronde dans le Galloway et dans le comté de Dumfries; je reviens de la foire de Carlisle; j'ai le gousset garni, et je ne me soucierais pas d'être volé, étant si près de chez moi ; ainsi je m'en vais.

— Vous avez été dans le Galloway et le comté de Dumfries? dit la vieille femme qui fumait au coin de la cheminée, et qui n'avait pas encore proféré une parole.

—Oui, ma mère, et j'y ai fait une assez bonne tournée.

— Connaissez-vous un endroit nommé Ellangowan?

— Ellangowan! qui appartenait à Bertram? Sans doute je le connais. Le laird est mort il y a une quinzaine, à ce qu'on m'a dit.

— Mort! dit la vieille femme en ôtant sa pipe de sa bouche et en s'avançant vers lui; mort! en êtes-vous bien sûr?

— Sans doute, cela a fait assez de bruit dans le pays. Il est mort justement comme on allait vendre le château et les meubles. Cela a arrêté la vente, et bien des gens ont été attrapés. On dit qu'il était le dernier d'une ancienne famille, et on le regrettait, car le bon sang devient plus rare que jamais en Écosse.

— Il est mort! répéta la vieille femme, que nos lecteurs ont peut-être déjà reconnue pour leur ancienne

connaissance Meg Merrilies; eh bien, je lui pardonne tout, nos comptes sont réglés. Mais ne dites-vous pas qu'il est mort sans héritier?

— Sans doute, et c'est pour cela que le bien a été vendu; car on disait qu'on n'aurait pas pu le vendre s'il avait laissé un enfant mâle.

— Vendu! s'écria l'Égyptienne d'une voix perçante. Et qui a osé acheter Ellangowan sans être de la famille des Bertram? qui sait si l'héritier des Bertram ne viendra pas réclamer ses biens et son château? qui a pu oser faire cette acquisition?

— Ma foi, bonne femme, c'est un de ces..... un ancien writer (1), qu'on nomme, je crois....., Glossin.

— Glossin! Gilbert Glossin! lui que j'ai porté cent fois dans mes bras; car sa mère n'était pas plus que moi; c'est lui qui a eu la hardiesse d'acheter Ellangowan! Que Dieu nous aide! Nous vivons dans un singulier monde...... Il est vrai, je lui ai souhaité malheur; mais non rien de semblable. Malheureuse! malheureuse! la pensée m'en donne des regrets.—Elle resta un moment réfléchissant en silence, mais le bras étendu pour empêcher le départ de Dinmont, qui, à chacune de ses réponses, faisait un mouvement pour s'en aller, mais qui, voyant le vif intérêt que cette femme semblait apporter à ses questions, était resté par complaisance.

— On en entendra parler; on le verra; la terre et l'eau ne seront pas en paix plus long-temps! Pouvez-vous me dire si le shériff du comté dans lequel est situé Ellangowan est toujours le même qui était en place il y a quelques années?

(1) Ecrivain du sceau, procureur. — Éd.

— Non; il a eu une autre place à Édimbourg, dit-on. Mais adieu, bonne femme, il faut que je parte.

Elle le suivit jusqu'à son cheval, et, tandis qu'il serrait les sangles de sa selle, qu'il ajustait sa valise, qu'il passait la bride, elle lui fit encore, sur la mort de M. Bertram, et sur ce qu'était devenue sa fille, de nouvelles questions auxquelles le bon fermier ne put répondre que très-imparfaitement.

— Avez-vous jamais vu un endroit nommé Derncleugh, à environ un mille de la place d'Ellangowan ?

— Eh oui! C'est une vallée sauvage; on y voit encore de vieilles murailles (1). Je l'ai vu en visitant le pays avec quelqu'un qui voulait louer la ferme.

— Heureuse habitation autrefois! dit Meg Merrilies en se parlant à elle-même. — Y avez-vous remarqué un vieux saule abattu? Le tronc est mort, mais la racine vit encore dans la terre, et il en sortira un rejeton qui couvrira le toit brûlé. Que de fois j'ai travaillé accroupie sous son ombre!

— Elle a le diable au corps, avec son saule, sa racine et son Ellangowan! Allons, bonne femme, laissez-moi partir. Voilà une pièce de six pences pour boire un verre de brandy. Cela vaudra mieux que toutes vos vieilles histoires.

— Grand merci, brave homme. Et maintenant que vous avez répondu si complaisamment à toutes mes questions, je vais vous donner un bon avis, mais ne cherchez pas à en savoir davantage. Tib Mumps va venir vous offrir le coup de l'étrier dans un instant; elle vous demandera si vous prenez la route de Wil-

(1) *Shealings*. Chaumières écossaises. Par la prononciation, ce mot a quelque analogie avec le mot *chalet* des montagnes suisses. — Éd.

lie's brae ou celle de Conscowthart-Moss (1), de la montagne ou celle de la forêt : répondez-lui ce que vous voudrez; mais ayez soin, ajouta-t-elle en baissant la voix et avec emphase, de faire le contraire de ce que vous lui aurez répondu.

Le fermier se mit à rire, lui dit qu'il suivrait son conseil, et l'Égyptienne se retira.

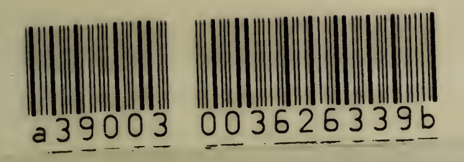
— Et le ferez-vous? lui dit Brown qui avait entendu tout ce dialogue.

— Non en vérité; je craindrais davantage de lui indiquer le chemin que je vais prendre, que de le dire à Tib Mumps, quoiqu'il n'y ait pas non plus une grande confiance à avoir en Tib; et je ne vous conseillerais pas de passer la nuit ici.

Un moment après, Tib Mumps, l'aubergiste, vint offrir à Dinmont un verre d'eau-de-vie qu'il accepta. Elle lui fit la question dont Meg Merrilies l'avait prévenu; il lui répondit qu'il s'en allait par la bruyère. Et, après avoir répété à Brown qu'il l'attendait le lendemain à Charlies-Hope, il partit et s'éloigna d'un bon pas.

(1) La route de la colline de Willie, ou celle des marais de Conscowthart. — Éd.

FIN DU TOME PREMIER.


a39003 003626339b

